ALMANACH

1857 **10e ANNÉE**



Paris. **PAGNERRE**, Éditeur, rue de Seine, 18.

ALMANACH

ASTROLOGIQUE

SCIENTIFIQUE, ASTRONOMIQUE,

PHYSIQUE, SATIRIQUE, ANECDOTIQUE, ETC.

Magnétisme, Électricité, Locomotion aérienne, etc.



PARIS.

PAGNERRE, Libraire-Editeur,

RUE DE SEINE, 18.



CALENDRIER POUR 1857.

JANVIER. ♒		FÉVRIER. ♓		MARS. ♈	
☽ P. Q. 3. Gelée.		☽ P. Q. 1. Variable.		☽ P. Q. 3. Brouillard.	
○ P. L. 10. Froid.		○ P. L. 9. Beau		○ P. L. 10. Beau.	
☾ D. Q. 18 Brouillard.		☾ D. Q. 17. Pluie.		☾ D. Q. 18. Variable.	
● N. L. 25. Beau.		● N. L. 24. Gelée.		● N. L. 25. Beau.	
Les j. c. de 1 h. 6 m.		Les j. c. de 1 h. 32 m.		Les j. c. de 1 h. 50 m.	
1 j.	Circoncis.	1 D.	s. Ignace.	1 D.	s. Aub. *Qua.*
2 v.	s. Basile, év.	2 l.	*Purificat.*	2 l.	s. Simplice.
3 s.	s^e Geneviév.	3 m.	s. Blaise.	3 m.	s^e Cunégond.
4 D.	s. Rigobert.	4 m.	s. Gilbert.	4 m.	s. Cas. Q. T.
5 l.	s. Siméon.	5 j.	s^e Aga.	5 j.	s. Ambroise.
6 m.	Épiphanie.	6 v.	s. Wast.	6 v.	s^e Colette.
7 m.	s. Théaul.	7 s.	s. Romuald.	7 s.	s. Thomas.
8 j.	s. Lucien.	8 D.	s. Jean. *Sept.*	8 D.	J. de D. *Rem.*
9 v.	s. Furcy.	9 l.	s^e Apolline.	9 l.	s^e Françoise.
10 s.	s. Paul, er.	10 m.	s^e Scholast.	10 m.	s. Taraise.
11 D.	s. Théodose.	11 m.	s. Severin.	11 m.	40 Mar.
12 l.	s. Arcade.	12 j.	s^e Eulalie.	12 j.	s. Pol.
13 m.	Bapt. N. S.	13 v.	s. Lezin.	13 v.	s^e Euphrasie
14 m.	s. Hilaire.	14 s.	s. Valentin.	14 s.	s. Lubin.
15 j.	s. Maur.	15 D.	s. Faust. *Sex.*	15 D.	s. Long. *Oc.*
16 v.	s. Guillaum.	16 l.	s. Julien.	16 l.	s. Cyriaque.
17 s.	s. Antoine.	17 m.	s. Silvain.	17 m.	s. Abraham.
18 D.	C. s. Pierre.	18 m.	s. Simon.	18 m.	s. Alexandr.
19 l.	s. Sulpice.	19 j.	s. Gabriel.	19 j.	s. Joseph.
20 m.	s. Sébastien.	20 v.	s. Eucher.	20 v.	s. Joachim.
21 m.	s^e Agnès.	21 s.	s. Pepin.	21 s.	s. Benoît.
22 j.	s. Vincent.	22 D.	C. s. P^re *Qu.*	22 D.	s. Lée. *Lœt.*
23 v.	s. Ildefonse.	23 l.	s^e Isabelle.	23 l.	s. Victor.
24 s.	s. Babylas.	24 m.	s. Math. *m. g.*	24 m.	s. Gabriel.
25 D.	Conv. Paul.	25 m.	*Cendres.*	25 m.	Annonciat.
26 l.	s^e Paule.	26 j.	s. Alexis.	26 j.	s. Ludger.
27 m.	s^e Julienne.	27 v.	s. Léandre.	27 v.	s. Rupert.
28 m.	s. Charlem.	28 s.	s. Romain.	28 s.	s. Gontran.
29 j.	s. Franç. S.			29 D.	*Passion.*
30 v.	s^e Bathilde.			30 l.	s. Rieule.
31 s.	s. Pierre N.	N. d'or 15. Epacte 6.		31 m.	s. Gui.

AVRIL. ♉	MAI. ♊	JUIN. ♋
☽ P. Q. 1. Beau.	☽ P. Q. 1. Beau.	○ P. L. 7. Beau.
○ P. L. 9. Giboulée.	○ P. L. 9. Incertain.	☾ D. Q. 15. Variable.
☾ D. Q. 17. Pluie.	☾ D. Q. 16. Pluie.	● N. L. 21. Beau.
● N. L. 24. Variable.	● N. L. 23. Beau.	☽ P. Q. 29. Pluie.
	☽ P. Q. 30. Beau.	
Les j. c. de 1 h. 42 m.	Les j. c. de 1 h. 18 m.	Les j. c. de 20 m.

1 m.	s. Hugues.	1 v.	s. Philippe.	1 l.	s. Thierri.
2 j.	s. Fr. de P.	2 s.	s. Athanase	2 m.	s. Pothin.
3 v.	s. Richard.	3 D.	Inv. Se Cr.	3 m.	se Clot Q. T.
4 s.	s. Elphage.	4 l.	se Monique.	4 j.	s. Quirin.
5 D.	*Rameaux.*	5 m.	s. Augustin.	5 v.	s. Boniface.
6 l.	s. Prudent.	6 m.	S. Jean P.-L.	6 s.	s. Claude.
7 m.	s. Egésippe.	7 j.	s. Stanislas.	7 D.	s. Paul. *Tri.*
8 m.	se Perpétue.	8 v.	s. Désiré.	8 l.	s. Médard.
9 j.	se Marie Eg.	9 s.	s. Grégoire.	9 m.	s. Prime.
10 v.	*Vendr.-St.*	10 D.	s. Gord.	10 m.	s. Landri.
11 s.	s. Jules.	11 l.	s. Mamert.	11 j.	FÊTE-DIEU.
12 D.	PAQUES.	12 m.	s. Porphyr.	12 v.	s. Basilide.
13 l.	s. Lubin.	13 m.	s. Servais.	13 s.	s. Ant. d. P.
14 m.	s. Justin.	14 j.	s. Era.	14 D.	s. Ruffin.
15 m.	s. Paterne.	15 v.	se Delphine.	15 l.	s. Modeste.
16 j.	s. Fructueux	16 s.	s. Honoré.	16 m.	s. Fargeau.
17 v.	s. Anicet.	17 D.	s. Pascal.	17 m.	s. Avit.
18 s.	s. Parfait.	18 l.	s. Eric. *Rog.*	18 j.	se Marine.
19 D.	s. Léon. *Qua*	19 m.	s. Yves.	19 v.	s. Gervais.
20 l.	s. Anselme.	20 m.	s. Bernard.	20 s.	s. Silvère.
21 m.	se Hildeg.	21 j.	ASCENSION.	21 D.	s. Leufroi.
22 m.	se Opportun.	22 v.	se Julie.	22 l.	s. Paulin.
23 j.	s. Georges.	23 s.	s. Didier.	23 m.	s. Félix.
24 v.	s. Robert.	24 D.	se Jeanne.	24 m.	s. *Jean-Bap.*
25 s.	s. Marc.	25 l.	s. Urbain.	25 j.	s. Prosper.
26 D.	s. Clet.	26 m.	s. Adolphe.	26 v.	s. Babolein.
27 l.	s. Anthime.	27 m.	s. Hildev.	27 s.	s. Crescent.
28 m.	s. Polycarpe	28 j.	s. Germain.	28 D.	s. Irénée.
29 m.	s. Vital.	29 v.	s. Maximil.	29 l.	s. Pre, s. Pl.
30 j.	s. Eutrope.	30 s.	s. Emil. *v. j.*	30 m.	Com. s. Paul.
		31 D.	PENTECÔTE.		

L'ANNÉE 1857.

Rapport de l'année 1857 avec celles des anciens et des modernes. — Comput ecclésiastique. — Fêtes mobiles. — Quatre-temps. — Commencement des quatre saisons.

Nous donnons, suivant notre constante habitude, les rapports qui existent entre l'année dans laquelle nous entrons et les années des anciens.

L'ANNÉE 1857 RÉPOND AUX ANNEÉS

6570 de la période julienne.

2633 depuis la première Olympiade d'Iphitus jusqu'en juillet.

2610 de la fondation de Rome selon Varron (mars).

2604 de l'époque de Nabonassar depuis février.

1857 de la naissance de Jésus-Christ.

1273 des Turcs, qui commence le 1er septembre 1856 et finit le 21 août 1857.



CALENDRIER ECCLÉSIASTIQUE

POUR 1857.

Voyons maintenant quels sont les rapports de l'année 1857 avec le *comput* de l'Eglise catholique.

COMPUT ECCLÉSIASTIQUE.

Nombre d'or.	15
Epacte.	IV
Cycle solaire.	18
Indiction romaine.	15
Lettre dominicale.	D.



On sait ce que signifie ce mot *comput*. C'est un terme de chronologie pour exprimer les supputations de temps qui servent à régler le calendrier ecclésiastique.

La *période Julienne* est la division du temps réglée par Jules César, 45 ans avant notre ère. L'année était composée de 365 jours, auxquels on ajoutait tous les

quatre ans, après le 6 des calendes de mars (24 février, jour de la révolution de 1848! un jour de plus. L'année sur laquelle retombe cette correction se nomme *bissextile*, dénomination qui provenait de ce que le jour intercalé était le second sixième jour (*bis sexta*) après les calendes de mars.

La *fondation de Rome* eut lieu, selon Varron, 537 ans avant J. C. Cette époque est la conséquence d'un passage de Censorin.

L'*ère de Nabonassar*, c'est-à-dire que sous le règne de Nabonassar (747 ans avant notre ère), les astronomes chaldéens, envoyés par Callisthène en Grèce, firent leurs observations, qui étaient d'une extrême importance pour le temps.

Les *Olympiades* étaient une période de *quatre années*, instituée 775 ans 1/2 avant J. C., et ainsi appelée parce que la première année de cette période ramenait la célébration des jeux olympiques.



FÊTES MOBILES.

La Septuagésime, 8 févr.	LA PENTECOTE, 31 mai.
Les Cendres, 25 février.	La Trinité, 7 juin.
PAQUES, 12 avril.	La Fête-Dieu, 11 juin.
Les Rogat., 18, 19, 20 mai.	L'Avent, 29 novembre.
L'ASCENSION, 21 mai.	

DE LA DATE DE PAQUES ET DES FÊTES MOBILES.

On n'a jamais su dans l'Église quelle était la date fixe de la mort de Jésus-Christ; seulement la tradition chrétienne portait que la résurrection avait eu lieu peu de temps après l'équinoxe du printemps, et qu'elle avait suivi une pleine lune.



Lorsque le concile de Nicée s'assembla, en l'an 325, pour régler la constitution du culte chrétien, il dut fixer la célébration des fêtes, parmi lesquelles Pâques était la principale, et celle à laquelle était soumis le retour de plusieurs autres fêtes d'ordre majeur, telles que l'Ascension, la Pentecôte, etc. Si l'on ne savait pas plus que pour Pâques la date de l'Ascension et de la Pentecôte, la tradition rapportait encore que la première avait eu lieu quarante jours, et la deuxième cinquante jours après Pâques; il importait donc au concile de bien régler la date de la fête de Pâques, qui amènerait quarante jours après la date de l'Ascension, et cinquante jours après celle de la Pentecôte.

Mais comment fixer la fête de Pâques, si on n'en connaissait pas la date? Pour concilier autant que possible la tradition avec les quelques données astronomiques qu'on possédait à cet égard, les Pères du concile décidèrent que *chaque année la fête de Pâques devra être célébrée le dimanche qui suit le jour de la première pleine lune tombant après le* 20 *mars*. Cette pleine lune ne peut donc jamais arriver avant le 21 mars, et la fête de Pâques avant le 22 du même mois. Pour trouver dans notre siècle un exemple de la fête de Pâques arrivant le premier jour après la pleine lune de mars, il faut remonter à l'année 1818, qui vit tomber Pâques le 22 mars.

Cette année, la première pleine lune après l'équinoxe étant arrivée le vendredi 21 mars à quatre heures treize minutes du soir, nous avons eu Pâques le dimanche 23 mars suivant. L'année 1854, comme 1856, eut Pâques le 23 mars. Les circonstances qui font tomber Pâques en mars sont beaucoup plus rares que celles qui le font tomber en avril; car sur les cinquante-cinq années écoulées depuis le commencement de notre siècle, quarante-deux ont vu Pâques en avril et treize seulement en mars. — Si Pâques

peut tomber dès le 22 mars, il peut retarder jusqu'au 23 avril, ainsi que cela est arrivé en 1848. En 1810, 1831 et 1832, on l'a vu le 22 avril; et en 1851, le 20 du même mois. En certaines circonstances fort rares, Pâques peut reculer jusqu'au 25 avril, ainsi que le verront ceux qui vivront en 1886. Pour cela, il faut que la pleine lune de mars arrive le 20, car c'est la suivante qui devient alors la pleine lune pascale. Comme elle revient après un intervalle de vingt-neuf jours, elle a lieu le 18 avril, et si ce jour est un dimanche, la fête est remise au dimanche suivant, 25 avril.

La fête de Pâques, dont la date, comme on vient de le voir, peut varier de plus d'un mois, règle les principales fêtes de l'année, qui, pour cette raison, sont nommées *Fêtes mobiles.*

La première des fêtes mobiles est la *Septuagésime*, fixée au neuvième dimanche ou soixante-troisième jour avant Pâques. — La *Quinquagésime* est le septième dimanche ou le quarante-neuvième jour avant Pâques. — Le mercredi suivant est la fête des *Cendres*, qui ouvre le Carême.

L'*Ascension* est fixée au jeudi quarantième jour après Pâques; — neuf jours plus tard est la *Pentecôte*, septième dimanche après Pâques; — huit jours après est le dimanche de la *Trinité;* — enfin le jeudi suivant, deux mois jour pour jour après le *Samedi saint*, vient la *Fête-Dieu.*

Les jours d'abstinence ordonnés par l'Eglise sont aussi en partie réglés par la date de Pâques; ainsi les *Quatre-Temps* sont placés aux mercredis, vendredis et samedis qui suivent : 1° les Cendres; 2° la Pentecôte; 3° le 14 septembre, 4° le troisième dimanche de l'Avent.

Nous n'avons pas à nous occuper des fêtes de l'Église qui tombent à jour fixe. Quant aux fêtes mobiles, on voit qu'elles sont une conséquence de la date

de Pâques, qui elle-même n'est réglée que par le mouvement de la lune, de telle façon que c'est dans le calendrier lunaire qu'il faut chercher chaque année la date à laquelle tomberont les fêtes mobiles. Elles diffèrent des fêtes fixes de l'Eglise en ce que ces dernières sont réglées par le temps solaire.



QUATRE-TEMPS.

Tout le monde sait qu'on entend par ces mots quatre-temps un jeûne établi par l'Eglise au commencement de chacune des quatre saisons de l'année. Ils sont fixés pour l'année 1857 aux dates suivantes :

Mars.	4, 6 et 7.	Septembre.	16, 18 et 19.
Juin.	3, 5 et 6.	Décembre..	16, 18 et 19.

COMMENCEMENT DES SAISONS.

Le Printemps commencera le 20 mars, à 3 h. 55 m. du soir. — L'Été commencera le 21 juin, à 0 h. 35 m. du soir. — L'Automne commencera le 23 septembre, à 2 h. 43 m. du matin. — L'Hiver commencera le 21 décembre, à 8 h. 26 m. du soir.

LE MOIS DE MAI.



Le mois de mai est réputé depuis des siècles comme un des plus jolis mois de l'année. C'est le mois des fleurs et des amours, qui ne sont eux-mêmes que les fleurs de la vie. Mais depuis longtemps ce mois si fleuri n'est que le plus larmoyant des mois. En effet, ce n'est pas seulement dans l'année néfaste que nous parcourons, que le mois de mai n'a été qu'un long déluge. Si l'on remonte aux quelques années qui ont précédé 1856, on trouve que le *joli mois de mai* n'a été qu'un mois très-pluvieux. Ce résultat une fois bien constaté, la science essaye d'en fournir l'explication, et voici celle qu'elle nous présente, par l'organe du savant directeur de l'Observatoire de Toulouse, M. Petit.

Les pluies et le froid du mois de mai dernier, nous dit M. Petit, n'ont eu d'anomal que l'apparence.

Tous les ans, en effet, la terre passe, au mois de mai, derrière une espèce d'immense nuage météorique, formé par un large anneau renfermant des myriades de corpuscules, qui circulent dans l'espace autour du soleil, et qui interceptent, quand ils se trouvent entre cet astre et nous, une portion notable de la chaleur solaire. L'étude du mouvement de ces corps commence à peine à être ébauchée. On sait déjà, pourtant, qu'ils ne sont pas également condensés dans tout le contour de cet anneau, et qu'ils tournent autour du soleil un peu plus vite que la terre, de telle sorte que, chaque année, les parties de l'anneau qui se présentent à nous, ne sont pas les mêmes. Après une période de temps, on peut espérer de voir le mois de mai redevenir à peu près semblable aux mois de mai successifs de la période précédente.

« Ce n'est là, ajoute M. Petit, on doit le reconnaî-
» tre, qu'un triste et surtout qu'un assez stérile pré-
» sage sur lequel, d'ailleurs, il ne faudrait pas comp-
» ter d'une manière absolue; mais il est bon de
» remarquer en même temps, pour apprécier le côté
» pratique de ces études, qu'un jour viendra sans
» doute où la durée, les intermittences, etc., enfin
» les principales particularités de la période du mois
» de mai, ainsi que de plusieurs autres périodes ana-
» logues, seront à peu près connues, et où, par
» conséquent, l'agriculture possédera des documents
» utiles sur les chances de réussite des plantes four-
» ragères dans certains groupes d'années, des cé-
» réales, des légumineuses, dans d'autres groupes. »

Nous voilà donc renseignés, de par la science, sur la véritable cause des intempéries du mois de mai : c'est un rideau de corpuscules qui nous intercepte, pendant cette période, les rayons de l'astre solaire. Mais les astronomes qui ont découvert ce malencontreux nuage ne pourraient-ils *tirer le rideau?*

Pourquoi pas? Les astronomes ne font-ils pas à peu

près ce qu'ils veulent dans le ciel? C'est du moins l'opinion de la jeune duchesse de T..... qui fut invitée par le savant directeur de l'Observatoire de Paris, à voir la dernière éclipse de soleil. — Quand on est jeune, jolie, et surtout duchesse, on a trois raisons excellentes pour ne pas se faire une loi de l'exactitude. Madame de T..... est de plus fort coquette; on sait quand sa toilette commence, mais personne n'a jamais su quand elle finit. Madame la duchesse n'arriva donc à l'Observatoire qu'au moment où l'éclipse finissait. M. le Verrier se précipita au-devant d'elle en s'écriant : — Hélas! madame la duchesse, vous arrivez trop tard, l'éclipse est passée! — Comment cela? reprit la jeune dame, ne seriez-vous pas assez galant, monsieur, pour la recommencer à mon intention? L'histoire ne dit pas si M. le directeur se rendit aux vœux de madame la duchesse.

Quoi qu'il en soit, il paraît que nous voilà condamnés à trois ou quatre ans de mois de mai pluvieux. — Puisse la science se tromper! ce ne sera pas la première fois.



ABAISSEMENT DE LA TEMPÉRATURE EN FRANCE.

On a tort de répéter sans cesse que depuis les temps historiques la température n'a pas sensiblement varié dans notre pays. Voici un nouvel exemple qui prouve que, depuis quatre siècles seulement, la moyenne de la chaleur de nos étés est notablement abaissée. Les registres de la ville de Dijon constatent que dans le quinzième siècle, les vendanges ont commencé quatre fois en août, dans les environs de cette ville, cinq fois dans le seizième siècle, et pas une seule fois dans les deux siècles suivants. — Les mêmes registres, portent, au contraire, que les vendanges se sont ouvertes en octobre trente fois dans le dix-septième siècle, et trente-huit fois dans le dix-huitième, ce qui n'était arrivé que neuf fois dans le quinzième siècle, et quinze fois dans le seizième.

On sait qu'au douzième et au treizième siècles, les vins les plus recherchés de France étaient ceux d'Orléans et des environs de Paris; Philippe Auguste, prince très-gourmet, estimait surtout les premiers. Parmi les vins de Paris, ceux de Suresnes et de Pierrefitte avaient la plus haute réputation; chacun sait dans quelle décadence ils sont tombés. Le raisin mûrissait alors jusque dans le nord de la France, où l'on ne trouve plus aujourd'hui trace de vignobles.

La Normandie, cette terre classique du cidre, produisait du vin. Guillaume de Malmesbury, dans la *Vie de Richard II*, célèbre surtout celui d'Argentan. Ceux du Bec et de Jumiéges étaient estimés aussi. Il y avait de fameux vignobles jusqu'en Picardie.

Si l'on trouvait alors au nord de la Seine ce qu'on ne trouve plus qu'au midi de la Loire, c'est donc que le climat de la première région était aussi chaud que c'est actuellement celui de la seconde.

PRÉJUGÉ SUR SAINT-MÉDARD ET SAINT-GERVAIS.

Un des préjugés les plus répandus est celui relatif à Saint-Médard et à Saint-Gervais.

Le proverbe dit : *Lorsqu'il pleut le jour de Saint-Médard*, IL PLEUT *quarante jours plus tard.*

Lorsqu'il pleut le jour de Saint-Gervais il ne pleut pas quarante jours après.

Un savant, le docteur A. Berigny a voulu vérifier la vérité ou la fausseté de ce préjugé. Il a observé le temps qu'il a fait pendant trente-trois ans, à la suite des jours pluvieux ou non de Saint-Médard et de Saint-Gervais, et il est arrivé aux résultats suivants :

Trente-trois années d'observation :

Saint-Médard pluvieux	Saint-Médard non pluvieux	Saint-Gervais pluvieux	Saint-Gervais non pluvieux
262 jours.	260 jours.	282 jours.	233 jours.
Différence 2 jours.		Différence 49 jours.	

Ainsi, dans l'espace de trente-trois ans, lorsqu'il a plu le jour de Saint-Médard, il n'existe que deux jours de pluie en plus. Lorsqu'il a plu le jour de Saint-Gervais, on trouve pour trente-trois ans, quarante-neuf jours de pluie, c'est-à-dire un jour et demi en plus, chaque année, que lorsqu'il n'a pas plu le jour de Saint-Gervais.

Le même travail a été fait pour 1855, et il en résulte que du 9 juin au 18 juillet, il n'y a eu que vingt-deux jours de pluie au lieu de quarante, bien qu'il soit tombé de la pluie le jour de Saint-Médard ; que pendant le même laps de temps, c'est-à-dire du 19 juin au 29 juillet, il n'y a eu que vingt jours de pluie, bien qu'il ait plu le jour de Saint-Gervais.

Il y a donc eu l'année dernière moins de pluie pour saint Gervais que pour saint Mérard, contrairement à ce qu'a donné le travail fait pour trente-trois ans.

Enfin, il est une dernière raison qui vient démontrer la fausseté du préjugé dont nous parlons; nous la trouvons dans le *Journal d'Agriculture pratique* de M. Barral. Ce savant, qui publie chaque mois des observations météorologiques faites dans vingt-trois localités, fait remarquer qu'en 1855, *le 8 juin*, *jour de Saint-Médard, il a plu seulement dans huit stations météorologiques sur vingt-trois !*

Il est bien évident que chaque année il pleut dans des localités diverses, et pourtant le préjugé est général. Il faudrait donc admettre, pour lui être agréable, que lorsqu'il a plu dans un endroit le 8 juin ou le 19 du même mois, il pleuvra fatalement pendant quarante jours, ou plutôt pour que notre opposition prête moins à la critique, il y pleuvra plus que dans une localité où il ne sera pas tombé d'eau à ces deux dates prétendues néfastes!

Mieux vaudrait dire qu'il existe des localités qui ont leur Saint-Médard et leur Saint-Gervais, et que d'autres sont plus heureuses.

Il serait vraiment utile de démontrer la fausseté des préjugés populaires par des chiffres, parce qu'ils jettent réellement le découragement dans les populations de la campagne.



TABLEAU DU LEVER ET DU COUCHER DU SOLEIL.

JANVIER.

	LEVER.			COUCHER.			LEVER.			COUCHER.	
le 1	à 7 h	56 m	—	à 4 h	12 m	le 17	à 7 h	49 m	—	à 4 h	32 m
2	7	56	—	4	13	18	7	48	—	4	34
3	7	56	—	4	14	19	7	47	—	4	35
4	7	56	—	4	15	20	7	46	—	4	37
5	7	55	—	4	16	21	7	45	—	4	38
6	7	55	—	4	17	22	7	44	—	4	40
7	7	55	—	4	19	23	7	43	—	4	41
8	7	55	—	4	20	24	7	42	—	4	43
9	7	54	—	4	21	25	7	41	—	4	45
10	7	54	—	4	22	26	7	40	—	4	46
11	7	53	—	4	24	27	7	39	—	4	48
12	7	52	—	4	25	28	7	38	—	4	49
13	7	52	—	4	27	29	7	36	—	4	51
14	7	51	—	4	28	30	7	35	—	4	53
15	7	51	—	4	29	31	7	34	—	4	54
16	7	50	—	4	31						

FÉVRIER.

	LEVER.			COUCHER.			LEVER.			COUCHER.	
le 1	à 7 h	32 m	—	à 4 h	56 m	le 15	à 7 h	10 m	—	à 5 h	19 m
2	7	31	—	4	58	16	7	9	—	5	21
3	7	30	—	4	59	17	7	7	—	5	22
4	7	28	—	5	1	18	7	5	—	5	24
5	7	27	—	5	3	19	7	3	—	5	26
6	7	25	—	5	4	20	7	1	—	5	27
7	7	24	—	5	6	21	6	59	—	5	29
8	7	22	—	5	8	22	6	58	—	5	31
9	7	20	—	5	9	23	6	56	—	5	32
10	7	19	—	5	11	24	6	54	—	5	34
11	7	17	—	5	13	25	6	52	—	5	35
12	7	16	—	5	14	26	6	50	—	5	37
13	7	14	—	5	16	27	6	48	—	5	39
14	7	12	—	5	18	28	6	46	—	5	40

MARS.

	LEVER.			COUCHER.	
le 1	à 6 h	44 m	—	à 5 h	42 m
2	6	42	—	5	43
3	6	40	—	5	45
4	6	38	—	5	47
5	6	36	—	5	48
6	6	34	—	5	50
7	6	32	—	5	51
8	6	30	—	5	53
9	6	28	—	5	54
10	6	26	—	5	56
11	6	24	—	5	57
12	6	22	—	5	59
13	6	20	—	6	1
14	6	18	—	6	2
15	6	15	—	6	4
16	6	13	—	6	5
le 17	à 6 h	11 m	—	à 6 h	7 m
18	6	9	—	6	8
19	6	7	—	6	10
20	6	5	—	6	11
21	6	3	—	6	13
22	6	1	—	6	14
23	5	59	—	6	16
24	5	56	—	6	17
25	5	54	—	6	19
26	5	52	—	6	20
27	5	50	—	6	22
28	5	48	—	6	23
29	5	46	—	6	25
30	5	44	—	6	26
31	5	42	—	6	28

AVRIL.

	LEVER.			COUCHER.	
le 1	à 5 h	40 m	—	à 6 h	29 m
2	5	38	—	6	31
3	5	36	—	6	32
4	5	33	—	6	34
5	5	31	—	6	35
6	5	29	—	6	36
7	5	27	—	6	38
8	5	25	—	6	39
9	5	23	—	6	41
10	5	21	—	6	42
11	5	19	—	6	44
12	5	17	—	6	45
13	5	15	—	6	47
14	5	13	—	6	48
15	5	11	—	6	50
le 16	à 5 h	9 m	—	à 6 h	51 m
17	5	7	—	6	53
18	5	5	—	6	54
19	5	3	—	6	56
20	5	1	—	6	57
21	5	0	—	6	59
22	4	58	—	7	0
23	4	56	—	7	2
24	4	54	—	7	3
25	4	52	—	7	5
26	4	50	—	7	6
27	4	49	—	7	7
28	4	47	—	7	9
29	4	45	—	7	10
30	4	43	—	7	12

MAI.

	LEVER.			COUCHER.			LEVER.			COUCHER.
le 1	à 4 h	42 m	—	à 7 h	13 m	le 17	à 4 h	18 m	—	à 7 h 35 m
2	4	40	—	7	15	18	4	16	—	7 37
3	4	38	—	7	16	19	4	15	—	7 38
4	4	37	—	7	18	20	4	14	—	7 39
5	4	35	—	7	19	21	4	13	—	7 40
6	4	33	—	7	20	22	4	12	—	7 42
7	4	32	—	7	22	23	4	11	—	7 43
8	4	30	—	7	23	24	4	10	—	7 44
9	4	29	—	7	25	25	4	9	—	7 45
10	4	27	—	7	26	26	4	8	—	7 46
11	4	26	—	7	27	27	4	7	—	7 47
12	4	24	—	7	29	28	4	6	—	7 48
13	4	23	—	7	30	29	4	5	—	7 50
14	4	22	—	7	31	30	4	4	—	7 51
15	4	20	—	7	33	31	4	4	—	7 52
16	4	19	—	7	34					

JUIN.

	LEVER.			COUCHER.			LEVER.			COUCHER.
le 1	à 4 h	3 m	—	à 7 h	52 m	le 16	à 3 h	58 m	—	à 8 h 3 m
2	4	2	—	7	54	17	3	58	—	8 4
3	4	2	—	7	54	18	3	58	—	8 4
4	4	1	—	7	55	19	3	58	—	8 4
5	4	1	—	7	56	20	3	58	—	8 5
6	4	0	—	7	57	21	3	58	—	8 5
7	4	0	—	7	58	22	3	58	—	8 5
8	3	59	—	7	59	23	3	59	—	8 5
9	3	59	—	7	59	24	3	59	—	8 5
10	3	59	—	8	0	25	3	59	—	8 5
11	3	58	—	8	1	26	4	0	—	8 5
12	3	58	—	8	1	27	4	0	—	8 5
13	3	58	—	8	2	28	4	1	—	8 5
14	3	58	—	8	2	29	4	1	—	8 5
15	3	58	—	8	3	30	4	2	—	8 5

JUILLET.

	LEVER.			COUCHER.			LEVER.			COUCHER.	
le 1	à 4 h	2 m	—	à 8 h	5 m	le 17	à 4 h	16 m	—	à 7 h	55 m
2	4	3	—	8	4	18	4	17	—	7	54
3	4	4	—	8	4	19	4	18	—	7	53
4	4	4	—	8	4	20	4	19	—	7	52
5	4	5	—	8	3	21	4	21	—	7	51
6	4	6	—	8	3	22	4	22	—	7	50
7	4	7	—	8	2	23	4	23	—	7	49
8	4	7	—	8	2	24	4	24	—	7	47
9	4	8	—	8	1	25	4	25	—	7	46
10	4	9	—	8	0	26	4	27	—	7	45
11	4	10	—	8	0	27	4	28	—	7	44
12	4	11	—	7	59	28	4	29	—	7	42
13	4	12	—	7	58	29	4	31	—	7	41
14	4	13	—	7	58	30	4	32	—	7	40
15	4	14	—	7	57	31	4	33	—	7	38
16	4	15	—	7	56						

AOUT.

	LEVER.			COUCHER.			LEVER.			COUCHER.	
le 1	à 4 h	34 m	—	à 7 h	37 m	le 17	à 4 h	57 m	—	à 7 h	10 m
2	4	36	—	7	35	18	4	58	—	7	8
3	4	37	—	7	34	19	4	59	—	7	7
4	4	39	—	7	32	20	5	1	—	7	5
5	4	40	—	7	31	21	5	2	—	7	3
6	4	41	—	7	29	22	5	4	—	7	1
7	4	43	—	7	27	23	5	5	—	6	59
8	4	44	—	7	26	24	5	6	—	6	57
9	4	45	—	7	24	25	5	8	—	6	55
10	4	47	—	7	22	26	5	9	—	6	53
11	4	48	—	7	21	27	5	11	—	6	51
12	4	50	—	7	19	28	5	12	—	6	49
13	4	51	—	7	17	29	5	14	—	6	47
14	4	52	—	7	16	30	5	15	—	6	45
15	4	54	—	7	14	31	5	16	—	6	43
16	4	55	—	7	12						

SEPTEMBRE.

	LEVER.			COUCHER.			LEVER.			COUCHER.	
le 1	à 5h	18m	—	à 6h	41m	le 16	à 5h	39m	—	à 6h	9m
2	5	19	—	6	39	17	5	41	—	6	7
3	5	21	—	6	37	18	5	42	—	6	5
4	5	22	—	6	35	19	5	43	—	6	3
5	5	23	—	6	33	20	5	45	—	6	1
6	5	25	—	6	31	21	5	46	—	5	59
7	5	26	—	6	29	22	5	48	—	5	57
8	5	28	—	6	26	23	5	49	—	5	55
9	5	29	—	6	24	24	5	51	—	5	52
10	5	31	—	6	22	25	5	52	—	5	50
11	5	32	—	6	20	26	5	53	—	5	48
12	5	33	—	6	18	27	5	55	—	5	46
13	5	35	—	6	16	28	5	56	—	5	44
14	5	36	—	6	14	29	5	58	—	5	42
15	5	38	—	6	12	30	5	59	—	5	40

OCTOBRE.

	LEVER.			COUCHER.			LEVER.			COUCHER.	
le 1	à 6h	1m	—	à 5h	38m	le 17	à 6h	25m	—	à 5h	5m
2	6	2	—	5	36	18	6	26	—	5	3
3	6	4	—	5	33	19	6	28	—	5	1
4	6	5	—	5	31	20	6	30	—	4	59
5	6	7	—	5	29	21	6	31	—	4	58
6	6	8	—	5	27	22	6	33	—	4	56
7	6	10	—	5	25	23	6	34	—	4	54
8	6	11	—	5	23	24	6	36	—	4	52
9	6	13	—	5	21	25	6	37	—	4	50
10	6	14	—	5	19	26	6	39	—	4	48
11	6	16	—	5	17	27	6	41	—	4	47
12	6	17	—	5	15	28	6	42	—	4	45
13	6	19	—	5	13	29	6	44	—	4	43
14	6	20	—	5	11	30	6	45	—	4	41
15	6	22	—	5	9	31	6	47	—	4	40
16	6	23	—	5	7						

NOVEMBRE.

	LEVER.			COUCHER.			LEVER.			COUCHER.	
le 1	à 6 h	49 m	—	à 4 h	38 m	le 16	à 7 h	13 m	—	à 4 h	17 m
2	6	50	—	4	37	17	7	14	—	4	16
3	6	52	—	4	35	18	7	16	—	4	15
4	6	53	—	4	33	19	7	17	—	4	14
5	6	55	—	4	32	20	7	19	—	4	13
6	6	57	—	4	30	21	7	20	—	4	12
7	6	58	—	4	29	22	7	22	—	4	11
8	7	0	—	4	27	23	7	23	—	4	10
9	7	1	—	4	26	24	7	25	—	4	9
10	7	3	—	4	25	25	7	26	—	4	8
11	7	5	—	4	23	26	7	28	—	4	7
12	7	6	—	4	22	27	7	29	—	4	6
13	7	8	—	4	21	28	7	30	—	4	6
14	7	9	—	4	19	29	7	32	—	4	5
15	7	11	—	4	18	30	7	33	—	4	5

DÉCEMBRE.

	LEVER.			COUCHER.			LEVER.			COUCHER.	
le 1	à 7 h	34 m	—	à 4 h	4 m	le 17	à 7 h	51 m	—	à 4 h	2 m
2	7	36	—	4	4	18	7	51	—	4	2
3	7	37	—	4	3	19	7	52	—	4	3
4	7	38	—	4	3	20	7	53	—	4	3
5	7	39	—	4	2	21	7	53	—	4	4
6	7	40	—	4	2	22	7	54	—	4	4
7	7	42	—	4	2	23	7	54	—	4	5
8	7	43	—	4	2	24	7	55	—	4	5
9	7	44	—	4	1	25	7	55	—	4	6
10	7	45	—	4	1	26	7	55	—	4	7
11	7	46	—	4	1	27	7	56	—	4	7
12	7	47	—	4	1	28	7	56	—	4	8
13	7	48	—	4	1	29	7	56	—	4	9
14	7	48	—	4	1	30	7	56	—	4	10
15	7	49	—	4	2	31	7	56	—	4	11
16	7	50	—	4	2						

POSITION DU SOLEIL PARMI LES ÉTOILES.

Sirius est incomparablement la plus belle étoile du ciel; quelques-uns en ont fait l'astre magistral, le soleil supérieur autour duquel roulent, avec leurs planètes, notre soleil et tous les soleils qui illuminent les régions les plus voisines des espaces célestes.

L'astronomie est parvenue à déterminer la parallaxe de cette étoile, qui, pour être la plus brillante à nos yeux, n'est pas cependant la plus rapprochée de nous. Au moyen de cette parallaxe, on a pu évaluer en chiffres sa distance approximative, qui est 1,373,000 fois plus considérable que celle de la terre au soleil, lequel pourtant est déjà éloigné de nous de 38,000,000 de lieues.

Pour donner une idée plus nette du prodigieux éloignement de Sirius, nous dirons que sa distance à la terre est d'environ 52,174,000 millions de lieues; la lumière, qui met 8 minutes 17 secondes à nous venir du soleil, emploie près de vingt-deux ans à parcourir l'énorme distance qui nous sépare de Sirius.

Eh bien! que l'on suppose dans cette étoile ou dans une des planètes de son système solaire un astronome pourvu d'un télescope égal en puissance au plus fort qu'on ait inventé sur la terre, et qu'il s'en serve pour observer notre soleil et ce que nous appelons notre immense système solaire, si rempli de planètes et de satellites. — Qu'apercevra-t-il dans notre monde? Se doutera-t-il même qu'il contemple un monde? — Notre soleil que, dans notre admiration, nous qualifions sans cesse d'immense globe de feu et d'inépuisable source de lumière, n'aura qu'un pâle rayon à peine perceptible à faire reluire aux yeux de l'observateur de Sirius.

Quant à nos planètes, il les verra bien moins encore, et même il ne pourra d'aucune façon avoir l'idée qu'elles existent. Que la plus considérable d'entre

elles, Jupiter, par exemple, vienne à se rencontrer sur le rayon visuel allant de notre soleil à l'œil de cet astronome, elle ne parviendra pas à se faire remarquer de l'habitant de Sirius, parce qu'elle n'interceptera pas la centième partie de la faible lumière que projette notre astre central ; Vénus ne nous dérobe pas la centième partie de la lumière du soleil, lorsqu'on la voit passer sur son disque.

Alors l'astronome de Sirius marquera sur sa carte céleste, non-seulement notre soleil, mais encore tout notre système solaire, comme une étoile fixe de la grandeur la plus infime, pour ainsi dire, comme un point dans le ciel. Cette petite étoile, que nous considérons comme le centre de tant de mondes planétaires qui lui font cortége, n'aura pas même le mérite d'arrêter un instant sa pensée, tant elle lui paraîtra peu comparable au brillant Sirius, qui, peut-être, donne vie à des milliers de globes planétaires.

Notre soleil, quoiqu'il soit si distant de Sirius, fait néanmoins partie de l'amas d'étoiles auquel appartient ce bel astre, et est relégué avec lui dans un même coin des espaces célestes. Cet amas d'étoiles, que M. de Humboldt appelle « une île dans l'univers, » forme une couche aplatie, lenticulaire et isolée de toutes parts. On estime que le grand axe de cette couche est égal à sept ou huit cents fois la distance de Sirius à la terre, et le petit axe à cent cinquante fois seulement.

On peut se figurer par ces mesures quelle immensité d'espace comprend le groupe d'étoiles auquel nous appartenons, et cependant ce groupe est bien peu considérable, surtout en épaisseur, par rapport à l'énormité des couches si riches et si bien fournies d'astres qui l'avoisinent de toutes parts.

Notre amas d'étoiles paraît se partager en deux branches au tiers environ de son étendue : on pense que notre système solaire y est situé excentriquement,

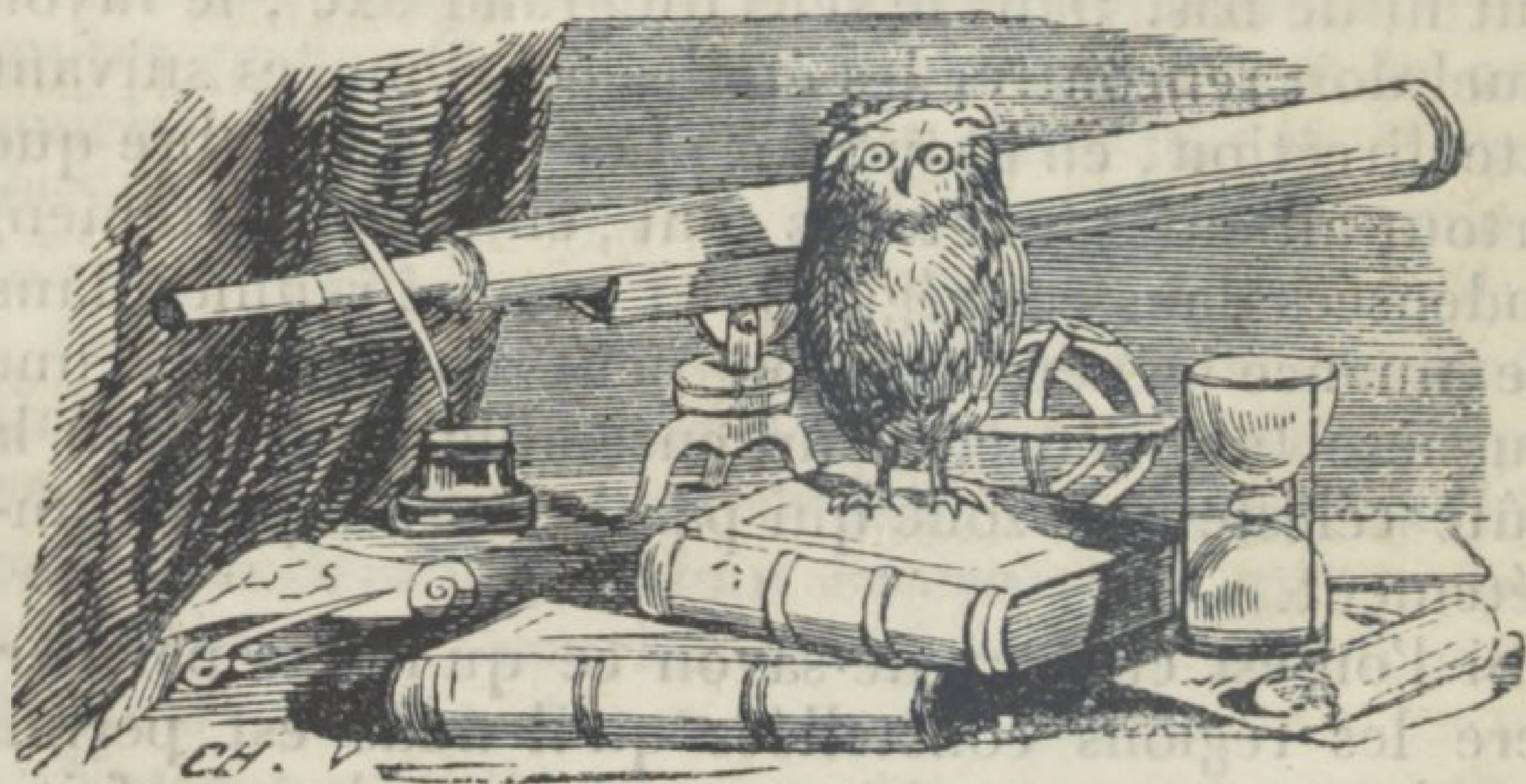
non loin du point de partage, mais plus près de la région où brille Sirius que de la constellation de l'*Aigle*, et presque au milieu de la couche, dans le sens de son épaisseur.

C'est à la science moderne qu'appartient l'honneur d'avoir trouvé la position occupée par le soleil parmi les étoiles; mais un si merveilleux résultat n'a été obtenu qu'au prix des travaux les plus pénibles; M. de Humboldt va nous le raconter dans son style pittoresque et grandiose : « C'est, dit-il, en jaugeant systématiquement le ciel, c'est en comptant les étoiles contenues dans le champ invariable d'un télescope, dirigé successivement vers toutes les régions de l'espace, que l'on est parvenu à fixer la place de notre système solaire, à déterminer la forme et les dimensions de l'amas lenticulaire d'étoiles dont il fait partie. En effet, si les nombres plus ou moins grands d'étoiles qui renferment des espaces égaux, varient en raison de l'épaisseur même de la couche dans chaque direction, ces nombres doivent donner la longueur du rayon visuel, sonde hardiment jetée dans les profondeurs du ciel, lorsque le rayon atteint le fond de la couche stellaire ou plutôt sa limite extérieure, car il ne peut être question ici ni de haut ni de bas. Dans le sens du grand axe, le rayon visuel doit rencontrer les étoiles échelonnées suivant cette direction, en beaucoup plus grand nombre que partout ailleurs; les étoiles sont, en effet, fortement condensées dans ces régions, et comme réunies dans une nuance générale qu'on peut comparer à une poussière lumineuse. Leur ensemble dessine sur la voûte céleste une zone qui paraît l'envelopper complétement. »

Si l'on est curieux de savoir ce qu'il y a par derrière les régions constellées qu'il nous est permis d'explorer avec nos instruments les plus parfaits, qu'on lise le passage suivant de M. Jean Reynaud :

« Au delà des derniers soleils qu'il nous est permis d'apercevoir, dit-il, il y a encore des soleils et des soleils! Notre force visuelle ne peut éprouver un peu d'accroissement que le nombre des astres nouveaux qui s'offrent à nous ne l'emporte sur le nombre des astres que nous découvrions auparavant; les millions s'accumulent sur les millions; et l'induction nous entraîne à conclure que la multitude deviendrait infinie, si notre vue était capable d'aller à l'infini. Ce n'est pas dans l'univers que sont les bornes, c'est en nous; notre imperfection seule les cause. »

Après ce coup d'œil rapide sur l'uranographie d'une faible portion des régions de l'espace, nous trouverons fort rétrécie l'étendue occupée par l'ensemble des astres qui composent notre système solaire, bien que, suivant nos connaissances actuelles, elle soit renfermée dans un cercle dont le diamètre n'est pas moindre de 2 milliards 300 millions de lieues (le double de la distance de Neptune au soleil). C'est entre ces limites extrêmes que s'accomplissent tous les phénomènes planétaires, les seuls qui, dans tout le ciel, nous offrent quelques notions positives de physique.



TABLEAU

DES LUNAISONS POUR 1857.

JANVIER.

P. Q. le 3, à 0^h 23^m du soir.
P. L. le 10, à 9 17 du matin.
D. Q. le 18, à 4 59 du matin.
N. L. le 25, à 11 35 du soir.

FÉVRIER.

P. Q. le 1, à 8^h 29^m du soir.
P. L. le 9, à 0 2 du matin.
D. Q. le 17, à 2 29 du matin.
N. L. le 24, à 0 7 du soir.

MARS.

P. Q. le 3, à 5^h 40^m du matin.
P. L. le 10, à 4 26 du soir.
D. Q. le 18, à 9 13 du soir.
N. L. le 25, à 10 38 du soir.

AVRIL.

P. Q. le 1, à 1^h 43^m du soir.
P. L. le 9, à 9 38 du matin.
D. Q. le 17, à 0 10 du soir.
N. L. le 24, à 7 23 du matin.

MAI.

P. Q. le 1, à 0^h 27^m du matin.
P. L. le 9, à 2 20 du matin.
D. Q. le 16, à 11 19 du soir.
N. L. le 23, à 2 57 du soir.
P. Q. le 30, à 1 22 du soir.

JUIN.

P. L. le 7, à 5^h 32^m du soir.
D. Q. le 15, à 7 19 du matin.
N. L. le 21, à 10 13 du soir.
P. Q. le 29, à 4 29 du matin.

JUILLET.

P. L. le 7, à 6^h 54^m du matin.
D. Q. le 14, à 1 5 du soir.
N. L. le 21, à 6 21 du matin.
P. Q. le 28, à 9 23 du soir.

AOUT.

P. L. le 5, à 6^h 38^m du soir.
D. Q. le 12, à 5 50 du soir.
N. L. le 19, à 4 34 du soir.
P. Q. le 27, à 3 15 du soir.

SEPTEMBRE.

P. L. le 4, à 5^h 17^m du matin.
D. Q. le 10, à 10 59 du soir.
N. L. le 18, à 5 42 du matin.
P. Q. le 26, à 9 9 du matin.

OCTOBRE.

P. L. le 3, à 3^h 18^m du soir.
D. Q. le 10, à 6 2 du matin.
N. L. le 17, à 9 47 du soir.
P. Q. le 26, à 2 17 du matin.

NOVEMBRE.

P. L. le 2, à 9^h 17^m du matin.
D. Q. le 8, à 4 22 du soir.
N. L. le 16, à 4 5 du soir.
P. Q. le 24, à 5 43 du soir.

DÉCEMBRE.

P. L. le 1, à 11^h 6^m du matin.
D. Q. le 8, à 6 46 du matin.
N. L. le 16, à 11 11 du matin.
P. Q. le 24, à 6 46 du matin.
P. L. le 30, à 9 41 du soir.

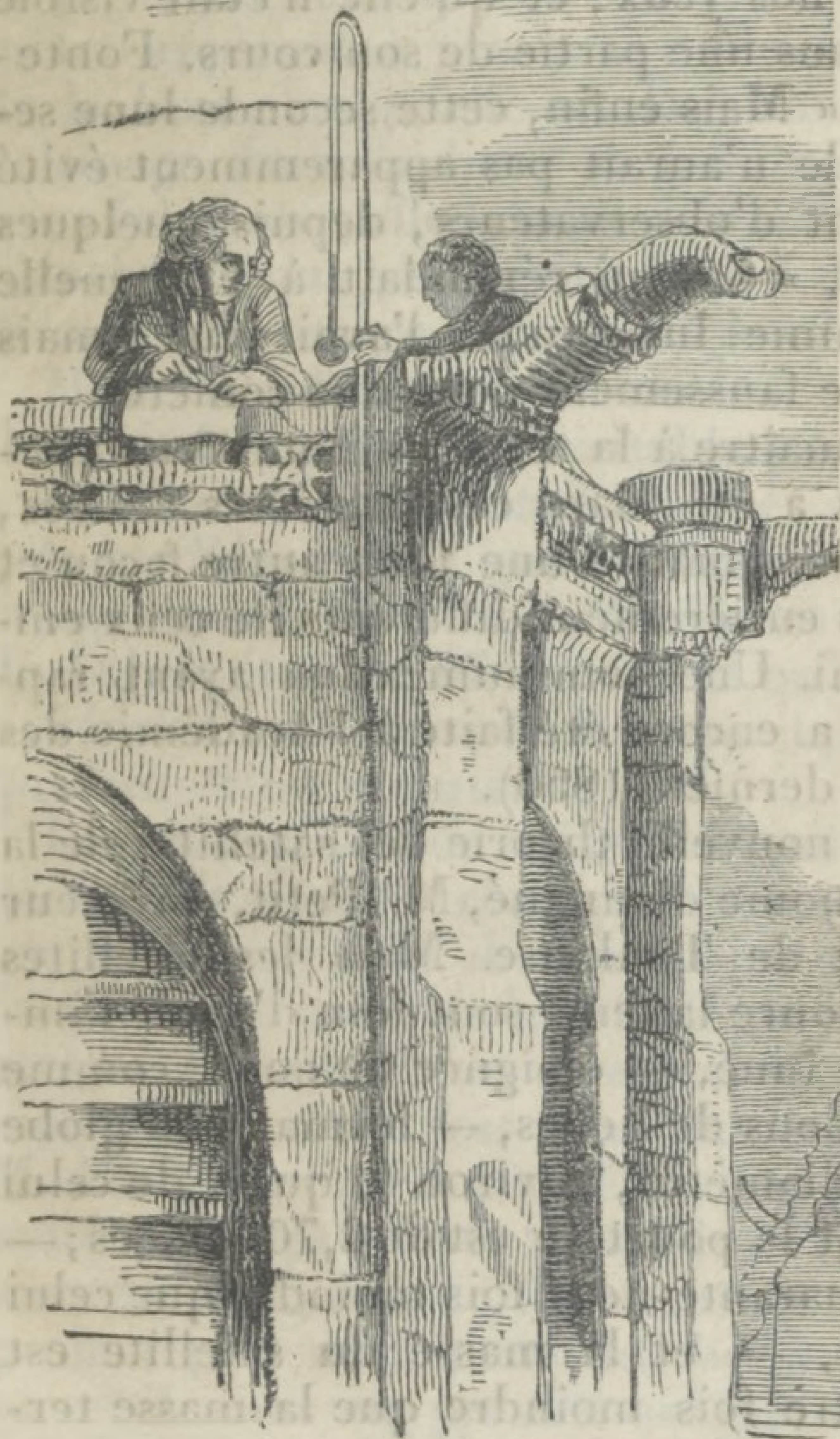
LA LUNE.

LA TERRE A-T-ELLE PLUSIEURS LUNES ?

Chaque année, à propos des lunaisons, et à cette même place dans ce petit livre, nous exposons une



des nombreuses questions dont la lune est le sujet dans le monde savant. — Ainsi nous nous sommes demandé les années précédentes : — *Si la lune était habitée? — Dans quels cas elle pouvait servir à prévoir les variations atmosphériques ? — Quelle était sa nature? Sa distance du globe terrestre?* etc., etc. — Nous sommes amenés à nous demander aujourd'hui si la terre a oui ou non plusieurs lunes.



L'idée d'accorder à la terre plusieurs satellites date d'une époque déjà reculée. En 1680, lorsque apparut l'éclatante comète dont tous les astronomes cherchèrent en vain à deviner la nature, tandis que les populations effrayées n'en voulaient connaître que la signification, Dominique Cassini hasarda l'opinion que cette prétendue comète pourrait bien n'être qu'un deuxième satellite de la terre, appartenant au même système que la lune, mais infini-

ment plus éloigné. Ce second satellite aurait été placé à une distance soixante-quatre fois plus considérable que la lune, et conformément à la loi de Képler, il aurait eu une révolution trois cent douze fois plus longue, c'est-à-dire de près de quarante ans.

Cassini ajoutait qu'en raison d'une cause physique, semblable à celle qui a lieu pour le cinquième satellite de Saturne, cette seconde lune se trouvait le plus souvent cachée à nos yeux, et qu'elle n'était visible pour nous que dans une partie de son cours. Fontenelle répliquait : « Mais enfin, cette seconde lune serait visible, et elle n'aurait pas apparemment évité les regards de tant d'observateurs, depuis quelques milliers d'années. » Cassini répondait à Fontenelle qu'il pensait comme lui, qu'on l'avait vue, mais qu'on l'avait prise faussement pour une comète.

L'idée de reconnaître à la terre un nombreux cortége de satellites a été, dans ces dernières années, remise sur le tapis, mais d'une tout autre façon et avec des éléments entièrement différents de ceux employés par Cassini. Une communication ayant rapport à ce sujet, a encore été faite à l'Académie des sciences le 5 mai dernier (1856).

L'auteur de la nouvelle théorie des satellites de la terre est un astronome distingué, M. Petit, directeur de l'Observatoire de Toulouse. Mais les satellites dont M. Petit entoure la terre sont loin d'avoir l'importance de notre lune, — éloignée de nous, comme on sait, de 96 millions de lieues, — formant un globe de 860 lieues de diamètre, environ le quart de celui de la terre, et dont le pourtour est de 2,700 lieues ; — son volume est quarante-neuf fois moindre que celui de notre planète, — et la masse du satellite est quatre-vingt-quatre fois moindre que la masse terrestre, c'est-à-dire qu'il faudrait quatre-vingt-quatre globes comme celui de la lune dans un plateau de balance pour faire équilibre au poids de la terre pla-

cée dans l'autre plateau. Il ne faut pas prendre un satellite mesurant de pareilles dimensions pour type de ceux dont M. Petit veut doter notre globe.

M. Petit s'est livré spécialement à l'étude des bolides ou étoiles filantes, et de l'observation de ceux de ces astres aperçus en 1846, il conclurait qu'ils sont des satellites de la terre ou de petites lunes.

Ces petites lunes, d'après le savant astronome, à en juger par celle qu'il a observée, auraient un diamètre apparent à peu près égal à la moitié de celui de la lune, lorsqu'elle est dans son plein et dans le voisinage du méridien; sa lumière était blanche et très-éclatante; elle laissait derrière elle une traînée blanchâtre qui persistait environ deux secondes, et formait une espèce de ruban à bords bien tranchés.

M. Petit, calculant les éléments de ce bolide comme il aurait fait pour une véritable planète, trouva que son orbite elliptique était inclinée de près de 55 degrés sur l'équateur; que le demi-grand axe de cette orbite était d'environ 2,500 lieues; que le diamètre du bolide était de 87 mètres, et qu'enfin le temps de sa révolution autour de la terre était de deux heures quarante-cinq minutes.

La communication faite le 5 mai dernier à l'Académie des sciences, concernait un nouveau bolide du genre de ceux dont il vient d'être parlé, et qui avait été observé à Foix le 24 décembre 1850; c'était comme les autres un satellite de la terre. Son diamètre était deux fois celui des plus belles étoiles; M. Petit a estimé à 50 mètres son diamètre réel. Ce nouveau corps céleste lui a fait envisager la question sous un point de vue tout neuf, parce qu'il ne nous promet plus seulement des bolides satellites de la terre; il nous en promet qui circuleront autour du soleil à la manière des planètes. La théorie de M. Petit n'a pas été adoptée jusqu'à présent; cependant en Angleterre les astronomes lui sont très favorables.

EFFET DE LA LUNE SUR LA VIANDE.

En été, quand la chaleur a été accablante pendant tout le jour, la ménagère craint le délai de la nuit pour ses provisions de viande saine. Il lui arrive quelquefois d'avoir confiance en la fraîcheur du plein air, et de faire coucher le gigot de mouton ou l'épaule de veau à la belle étoile.

Le lendemain matin, la viande sortie de la maison saisit le nez par un goût suspect; elle est corrompue. C'est tout bénéfice pour le boucher, et perte entière pour le gourmet. On ne manque pas dans cette circonstance d'accuser l'influence prolongée, pour ainsi dire posthume, du soleil. On se trompe. Il y a un coupable, mais c'est la lune.

En effet, il a été reconnu que les rayons de la lune exerçaient une action vigoureuse sur les viandes. C'est toujours par un clair de lune que les produits de la boucherie se décomposent s'ils sont exposés hors des habitations. Nous aurons lieu d'expliquer les causes de ce phénomène.

J.-B. C.

LA LUNE PHOTOGRAPHIÉE.

Tout le monde sait qu'il existe des cercles lunaires, où les astronomes-lunographes ont marqué les divers aspects que la lune présente. Mais jusqu'ici les figures lunaires pouvaient être plus ou moins révoquées en doute. Aujourd'hui nous avons une reproduction exacte d'une partie de la lune, puisque cette reproduction a été obtenue par le daguerréotype.

Dans le courant de l'année dernière, l'astronome Secchi de Rome, essayant, dans ses loisirs, la puissance des procédés photographiques sur les taches de la lune, obtint des épreuves plus remarqua-

bles qu'il n'espérait; la tache choisie avait été celle que forme le Copernic, et les grossissements employés étaient de 760 à 1,000 fois le diamètre. L'astronome ne jugea pas le travail indigne d'être continué.

La construction du dessin offrait des difficultés sérieuses; les ombres changeant perpétuellement sur la lune en raison des différentes positions que prend le soleil par rapport à cet astre, l'aspect de la tache recevait sans cesse des modifications pendant les heures successives du travail, et puis encore la libration de la lune, dans des lunaisons différentes, changeait notablement sa forme et faisait varier le rapport apparent des distances.

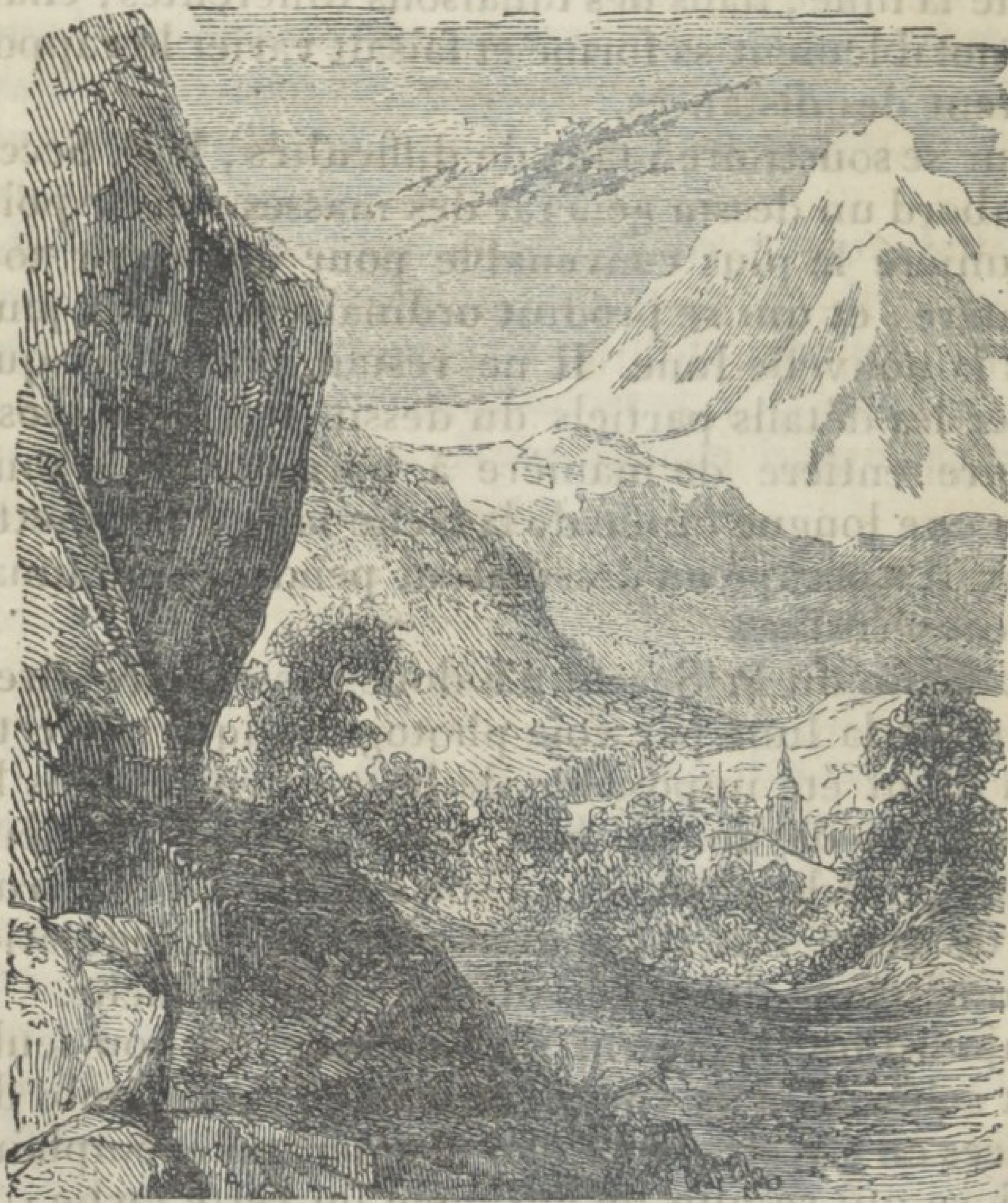
Pour se soustraire à tant de difficultés, le P. Secchi fit d'abord un dessin général des masses sous le point de lumière le plus convenable pour découvrir tout le cratère, et qui se produit ordinairement dix jours après la nouvelle lune. Il ne restait plus alors qu'à relever les détails partiels du dessin et à recomposer la figure entière de manière à harmoniser le tout. Après une longue étude de la tache faite à la lunette, le travail a occupé un dessinateur pendant sept lunaisons consécutives.

Le dessin du P. Secchi n'a donc pas été tiré directement de la lune par voie photographique; de cette façon il eût été impossible de le construire dans les proportions de un six cent soixante-cinq millième que le P. Secchi a données à son échelle. La construction de cette échelle a nécessité une triangulation micrométrique des différents points de la tache.

Aujourd'hui le dessin du Copernic est non-seulement achevé, mais encore imprimé; l'Académie des sciences en a reçu, le 19 mai dernier, un exemplaire. Voici ce qui résulte de l'examen de cette tache : Le cratère de ce volcan est entouré d'une double enceinte annulaire de montagnes : l'enceinte extérieure, qui

est la plus basse, a un diamètre moyen de 48 secondes (87 kilomètres environ, une seconde étant égale à 1,820 mètres à peu près); l'enceinte intérieure, qui forme les bords du cratère, a un diamètre moyen de 38 secondes (69 kilomètres); à la partie occidentale de cette dernière se trouve un pic très-élevé. La place intérieure ou cirque a 20 secondes (36 kilomètres et demi) de diamètre.

L'intérieur du cratère, assez escarpé d'ailleurs, présente lui-même une triple enceinte de rochers brisés et un grand nombre de gros fragments amon-



celés au pied de l'escarpement, comme s'ils étaient des masses détachées du haut de la montagne et rou-

lées en bas. Le cratère présente deux grandes échancrures ou plutôt deux grandes crevasses, aux extrémités du diamètre nord et sud, et il est à remarquer que sur la ligne de ces échancrures se trouvent placés, au dehors, d'un côté et de l'autre, des cratères plus petits accouplés.

A l'extérieur du grand cratère, on voit une foule de lignes rayonnantes, formées, pour la plus grande partie, de petits monticules aux cônes alignés, alternant avec des ravines assez profondes. En voyant la largeur de ces lignes saillantes, le P. Secchi ne peut croire que toutes soient des courants de lave, et il leur trouve de l'analogie avec les lignes de pente semblablement disposées qu'on voit autour des montagnes volcaniques des environs de Rome. « Après des études répétées que j'ai eu l'occasion de faire dans les collines du Latium, dit-il, je me suis convaincu de la similitude parfaite qui existe, même dans les détails les plus minutieux, entre ces volcans et les formations lunaires. La manière la plus simple de concevoir leur formation est d'admettre que les bords des montagnes circulaires actuellement visibles ne sont que les résidus d'immenses dômes, qui se sont formés et écroulés successivement, de sorte cependant que les dômes postérieurs ont eu un diamètre toujours décroissant. La montagne annulaire de Copernic présente la même double enceinte que le groupe des volcans latins, mais seulement sur une plus grande échelle. »

Le P. Secchi n'est pas le premier qui se soit occupé du volcan lunaire de Copernic. A la session de l'*Association britannique*, en 1854, M. Nasmyth avait présenté un modèle du même volcan, « lequel, disait-il, consiste en un plateau, avec un petit cône central, entouré d'élévations en forme d'anneaux présentant une suite de terrasses ou arêtes concentriques. »

Il supposait que les élévations circulaires avaient

dû se former par l'accumulation de matières qui avaient fait éruption avec une extrême énergie et à diverses distances, suivant l'intensité de la force, en donnant naissance à ces arêtes concentriques ou terrasses de dépôt, qui constituent souvent des cercles entiers placés les uns dans les autres. Indépendamment de ces terrasses, il y en a d'autres qui ne forment que des segments de cercles dans les anneaux principaux, et qu'on peut attribuer à des glissements de terrains; ces dernières correspondent presque toujours à des échancrures sur le bord du cratère, où elles semblent avoir glissé, entraînant leurs débris sur le plateau vers le centre. Le cône central est attribué aux extrêmes de l'action éruptive expirante.

L'hémisphère sud de la lune est particulièrement montagneux, aride et bouleversé; les observations n'ont permis d'y voir jusqu'ici que des rochers entassés, nus, stériles, entremêlés de sables de diverses couleurs, mais sans terre végétale, et surtout sans végétation.

Voici quelques traits du tableau qu'on en fait actuellement: c'est une terre dépourvue d'atmosphère respirable, et par suite une masse solide, déserte, silencieuse, — dont l'aridité n'est jamais humectée par la moindre goutte d'eau, ni ravivée par le plus petit souffle d'air, — dont le ciel monotone n'est jamais illuminé ni par le sillon enflammé de l'éclair, ni par la lueur d'aucun météore, — dont les échos éternellement muets ne sont réveillés ni par la voix d'aucune créature, ni par le mugissement des vents, ni par le grondement lointain du tonnerre, ni par les éclats de la foudre. — En conséquence, pas plus de végétation dont un animal y puise sa pâture, qu'il n'y a d'air à respirer; pas plus de vie à sa surface que d'agitation dans son ciel: immobilité partout, et partout un silence auquel même celui de la tombe n'est pas comparable.

LES MARÉES.

La cause des marées est parfaitement connue. Elle réside dans l'attraction exercée sur toutes les molécules



terrestres par le soleil et la lune. On comprend facilement ce que veut dire ce mot attraction : il désigne ce mystérieux phénomène en vertu duquel une molécule matérielle en attire une autre à elle, et l'attire avec d'autant plus de force qu'elle en est plus voisine.

La terre étant ronde, il est évident que certaines molécules aqueuses, proprement dites, que certaines parties des mers se trouvent à un moment donné beaucoup plus près que d'autres de la lune, qu'elles sont donc plus fortement attirées vers elle que les molécules qui sont au centre de la terre et que la région des molécules placées à 90 degrés des premières ; en même temps il est encore évident que les molécules placées de l'autre côté du globe, à 180 degrés des premières, forment une troisième région encore moins fortement attirée. Les molécules de la première et de la troisième région pèseront donc moins que les molécules de la deuxième. La surface des mers ne conservera donc pas sa forme naturelle sphérique, mais prendra la forme d'un œuf dont l'un des bouts sera constamment tourné vers la lune. Dans deux régions des mers il y aura donc exhaussement ; il y aura dépression dans les régions placées au centre, à 90 degrés des premières.

La lune faisant sa révolution apparente en 24 heures 50 minutes, la partie saillante supérieure et inférieure de cet immense œuf aqueux produira donc deux pleines mers dans ce laps de temps.

Les choses se passeraient de la sorte si la terre était entièrement recouverte par la mer. Mais il n'en est pas ainsi en réalité ; elle est divisée en plusieurs compartiments ou bassins communiquant entre eux, et il en résulte plusieurs marées se transmettant d'un bassin à l'autre, et formant les vagues qui semblent courir les unes après les autres.

TABLEAU
DES PLUS GRANDES MARÉES DE 1857.

Mois.	Jours et heures de la syzygie.	Haut. de la marée.
Janvier. . .	P. L. le 10, à 9 h. 17 m. du matin.	0,84
	N. L. le 25, à 11 h. 35 m. du soir. .	0,89
Février. . .	P. L. le 9, à 0 h. 2 m. du matin.	0,88
	N. L. le 24, à 0 h. 7 m. du soir. .	1,06
Mars. . . .	P. L. le 10, à 4 h. 26 m. du soir. .	0,90
	N. L. le 25, à 10 h. 38 m. du soir. .	1,14
Avril. . . .	P. L. le 9, à 9 h. 38 m. du matin.	0,85
	N. L. le 24, à 7 h. 23 m. du matin.	1,08
Mai.	P. L. le 9, à 2 h. 20 m. du matin.	0,76
	N. L. le 23, à 2 h. 57 m. du soir. .	0,95
Juin. . . .	P. L. le 7, à 5 h. 32 m. du soir. .	0,71
	N. L. le 21, à 10 h. 13 m. du soir. .	0,86
Juillet. . .	P. L. le 7, à 6 h. 54 m. du matin.	0,74
	N. L. le 21, à 6 h. 21 m. du matin.	0,87
Août. . . .	P. L. le 5, à 6 h. 38 m. du soir. .	1,87
	N. L. le 19, à 4 h. 34 m. du soir. .	0,92
Septembre.	P. L. le 4, à 5 h. 17 m. du matin.	1,03
	N. L. le 18, à 5 h. 42 m. du matin.	0,92
Octobre. . .	P. L. le 3, à 3 h. 18 m. du soir. .	1,11
	N. L. le 17, à 9 h. 47 m. du soir. .	0,86
Novembre .	P. L. le 2, à 1 h. 7 m. du matin.	1,06
	N. L. le 16, à 4 h. 5 m. du soir. .	0,76
Décembre .	P. L. le 1, à 11 h. 6 m. du matin.	0,96
	N. L. le 16, à 11 h. 11 m. du matin.	0,71
	P. L. le 30, à 9 h. 41 m. du soir. .	0,92

LE FOND DE LA MER PHOTOGRAPHIÉ.

La photographie ne connaît plus de bornes ; la terre n'est plus assez vaste pour elle. Nous avons vu dans un chapitre précédent qu'elle a été faire des excursions dans la lune. Nous allons la voir maintenant percer la couche d'eau des mers et aller chercher la



configuration exacte des fonds sur lesquels coulent ces masses d'eau effrayantes.

Le *Journal of the Society of Arts*, donne les détails suivants sur l'intéressante opération par laquelle M. W. Thompson, de Weymouth, a obtenu une image fidèle du fond de la mer. C'est dans la baie de Weymouth, à une profondeur de 6 mètres, que l'épreuve a été prise. M. Thompson plaça la chambre noire dans une boîte à plaque de verre à laquelle était adapté un volet mobile, facile à enlever lorsque la chambre noire aurait atteint le fond. Cette chambre, dont le foyer avait été réglé à terre pour des objets sur le premier plan à environ 10 mètres, ou toute autre distance convenable, fut descendue d'un bateau au fond de la mer, emportant avec elle la plaque de collodion préparée par la méthode ordinaire. Lorsque la boîte fut arrivée au fond, on enleva le volet au moyen d'une corde, et la plaque resta exposée pendant environ dix minutes. On remonta alors la boîte dans le bateau, et l'on développa l'image comme à l'ordinaire. C'est ainsi qu'on prit une vue des roches et des herbes qui sont au fond de la baie.

Quel puissant auxiliaire pour connaître la condition des lieux où l'on voudra construire des ponts, des jetées ou toute espèce de travaux sur les côtes; quel secours inespéré le jour où la locomotion sous-marine demandera à la science de lui dresser la carte du fond des mers, comme elle a déjà construit celle de leurs rivages.

PERCEMENT DE L'ISTHME DE SUEZ.

Un des plus gigantesques et des plus utiles projets que le genre humain ait conçu, est sur le point d'être exécuté. Nous voulons parler du percement de l'isthme de Suez, qui réduira de 3,000 lieues la distance qui sépare l'Occident de l'Orient. Ce sera, disait dernièrement et avec raison un savant distingué, la plus

grande œuvre de progrès et de civilisation qu'aura produite le dix-neuvième siècle.

Nous allons essayer de faire comprendre très-brièvement à nos lecteurs cette vaste entreprise.

L'isthme de Suez est une étroite langue de terre dont les deux points extrêmes sont Péluse et Suez. Elle forme, dans un espace de trente lieues, une dépression longitudinale, résultat de l'intersection de deux plaines, descendant par une pente insensible, l'une de l'Egypte, l'autre des premières collines de l'Asie. La nature semble avoir tracé elle-même dans cette ligne la communication entre les deux mers.

L'état géologique du terrain donne à penser que, dans les temps primitifs, la mer couvrait la vallée de l'isthme. On y trouve, en effet, de vastes bassins dont le principal est appelé *lacs amers*, et qui conserve les traces évidentes du séjour des eaux de la mer.

Ce bassin et celui du lac Timsah offrent sans aucun doute le plus puissant secours à l'établissement du canal.

Les lacs amers lui fournissent d'abord un passage naturel tout creusé et un réservoir de trois cent trente millions de mètres carrés de superficie pour son alimentation.

Le lac Timsah, situé à égale distance de Suez et de Péluse, devient, dans le tracé direct, le port naturel du canal, où les navires pourront trouver tout ce qui sera nécessaire à leur ravitaillement, à leurs réparations, et, au besoin, au dépôt de leurs marchandises.

Il paraît certain que sur toute la longueur de la ligne, depuis Suez jusqu'à Péluse, on n'aura à excaver que dans des terres meubles qu'on enlèvera facilement à la main jusqu'à la ligne d'eau, et avec des dragues jusqu'au plafond du canal.

Reste à résoudre la question de l'entrée du canal, tant sur la Méditerranée que sur la mer Rouge.

Il faut, à Péluse, s'avancer jusqu'à 6,000 mètres en

mer pour rencontrer la profondeur de 7 à 8 mètres, nécessaire à la marche des gros navires. On établira donc une double jetée de 6,000 mètres, bordant un chenal d'une largeur et d'une profondeur partout suffisantes au passage de toute navigation.

Du côté de Suez, on formera également un canal au moyen de deux jetées qu'on mènera dans le golfe jusqu'à un tirant d'eau suffisant pour la navigation. La rade de Suez n'est pas abritée des vents du sud-est; on parera à cet inconvénient en prolongeant à l'extrémité du chenal et en inclinant vers le sud la jetée de l'est.

Les dépenses à faire pour la réalisation du projet sont évaluées à 185 millions.

La durée des travaux est fixée à six années.

Ainsi il suffirait de six ans, de la moitié de ce qu'a coûté le chemin de fer de Paris à Lyon, pour accomplir cette entreprise, dont les résultats sont incalculables.

Les revenus sont évalués à quarante-six millions de francs!

Nous ne saurions terminer plus dignement cet aperçu, qu'en empruntant à M. de Lesseps, que le vice-roi d'Egypte a placé à la tête de cette entreprise, les nobles paroles par lesquelles il termine son exposé:

« La guerre et le commerce ont civilisé le monde; la guerre aura fait son temps après le suprême effort auquel nous assistons; le commerce seul poursuivra ses conquêtes. Préparons-nous à lui ouvrir une nouvelle route. Rapprochons de l'Europe les populations de l'Océanie, de l'Australie, de la Chine, des Indes et de l'Afrique; faisons-les participer aux bienfaits de la civilisation. »

LES PLANÈTES ANCIENNES ET NOUVELLES.

Nous dressons chaque année avec le plus grand soin l'inventaire des nouvelles découvertes astronomiques. — Les dénicheurs d'astres nous donnent de la besogne. Ils ne cessent de découvrir de nouvelles planètes télescopiques. — Il nous paraît urgent de mettre un peu d'ordre dans ces découvertes; on finirait par ne plus s'y reconnaître du tout.

Disons d'abord que le lieu du ciel où se découvrent ces planètes est l'intervalle entre les orbites de Mars et de Jupiter, à l'endroit où Képler découvrit le premier cet *hiatus*, que lui avait révélé dans le ciel la loi de Bode, et qui devait être plus tard si complétement comblé par les recherches des astronomes modernes.

En effet, en 1847, on a découvert trois planètes télescopiques entre Mars et Jupiter; en 1848, une; en 1849, une; en 1850, trois; en 1851, deux; en 1852, huit; en 1853, quatre; en 1854, six; en 1855, quatre. Parmi les trente-quatre planètes qu'on a trouvées depuis 1845, trente-trois se trouvent entre Mars et Jupiter.

Le 31 mars dernier, M. Goldschmidt a découvert à l'Observatoire de Paris le quarantième de ces astéroïdes; son apparence est celle d'une étoile de 9e à 10e grandeur. Au moment de sa découverte, cette petite planète se trouvait dans le voisinage de Thétis, dont il a été nécessaire de bien la distinguer.

Ce nouvel astéroïde était le troisième découvert à Paris depuis le commencement de l'année. Les deux premiers, dus à M. Chacornac, ont été observés, l'un le 12 janvier, c'est celui qui a reçu le nom de *Léda;* l'autre le 7 février, c'est celui qu'on a décoré du nom de *Lœtitia.* D'après M. Pape, astronome d'Altona, le mouvement diurne moyen de *Léda* serait de 782″28, et sa révolution autour du soleil de 1,657 jours. Quant à la révolution de *Lœtitia* autour du soleil, on l'évalue

à 1,661 jours; c'est-à-dire que, placée un peu plus loin du soleil que *Léda*, elle aurait une révolution de quatre jours plus longue.

L'astéroïde découvert le 31 mars dernier, par M. Goldschmidt, a reçu le nom d'*Harmonia*, en commémoration de la date de sa découverte, qui est celle de la conclusion du traité de Paris. La vingt-huitième petite planète, découverte par M. Luther, à Dusseldorf, le 1er mars 1854, avait été nommée *Bellone*, à cause de la guerre d'Orient, qui éclata à cette époque.

On voit que la politique est toujours un peu partout, même à l'Académie des sciences et dans les cieux étoilés.

Une nouvelle petite planète télescopique vient encore d'être découverte plus récemment par M. Goldschmidt. Les observations que l'on a pu faire de cet astéroïde ont prouvé que l'astre signalé par M. Goldschmidt était bien une petite planète.

Enfin, nous devons ajouter que, dans la séance de l'Académie des sciences du 9 juin, M. le Verrier a annoncé qu'une autre planète, qui a reçu le nom d'*Isis*, vient d'être découverte à Oxford par M. Bogson, ce qui porte à quarante-deux le nombre actuel de ces astéroïdes.

Là ne s'arrêtera point sans aucun doute le nombre des planètes que l'on découvrira dans l'intervalle de Mars et de Vénus. M. le Verrier a prétendu en effet qu'avant 1860, on aura trouvé entre Mars et Vénus une centaine de ces petits astres.

Le nombre toujours croissant des planètes télescopiques a permis de faire quelques recherches sur leur théorie et sur leur origine. D'où proviennent les petites planètes comprises dans l'intervalle de Mars et de Vénus? Le célèbre astronome Olbers, de Brême, qui en a découvert deux (Pallas et Vesta) au commencement de notre siècle, pensait qu'elles étaient les

fragments d'une grosse planète qui aurait, dans un temps très-reculé, comblé l'*hiatus* entre Mars et Jupiter, et qui aurait été détruite par quelque force naturelle, soit intérieure, comme une force volcanique violente, soit extérieure, comme le choc de quelque corps céleste.

Cette opinion, appuyée sur des considérations d'un ordre très-élevé, fut acceptée par la plupart des astronomes, et elle a encore aujourd'hui des partisans, parmi lesquels on comptait récemment Arago, M. de Humboldt, sir John Herschel. Mais M. le Verrier ne l'admet point. Il n'est pas, selon lui, nécessaire, pour expliquer l'existence de ces petites planètes, d'admettre une altération survenue dans le système primitif de l'univers; il y a lieu de penser au contraire qu'elles ont été formées comme les autres planètes et conformément aux lois ordinaires. De son côté, M. Encke, de Berlin, fait remarquer que, d'après les principes de la dynamique, il ne peut y avoir eu de rupture d'une planète plus grosse en petits éclats, dans l'espace compris entre Mars et Jupiter; car, dans ce cas, il se serait rencontré un point dans cet espace où les orbites de toutes ces petites planètes auraient dû se couper. Il ajoute que ce point de rencontre entre les orbites existe si peu, que, pour Cérès et Pallas dont les orbites se rapprochent le plus l'une de l'autre, un point où elles puissent se couper ne se rencontre pas, si ce n'est dans un long intervalle de temps, comme 1.600 ans. M. Colla, directeur de l'Observatoire de Parme, dit enfin que les excentricités et les inclinaisons considérables que présentent presque toutes les orbites de ces astéroïdes, sont incompatibles avec l'hypothèse émise par Olbers.

L'opinion d'Olbers a conservé néanmoins des défenseurs : « Il est un fait, dit M. d'Arrest, astronome de Leipsick, qui semble surtout confirmer l'idée d'une liaison intime qui rattacherait entre elles toutes

les petites planètes, c'est que rien ne figure leurs orbites sous la forme matérielle de cerceaux. Si la planète Isis, découverte en août 1847 par M. Hind, nous était encore inconnue, comme beaucoup d'autres corps célestes, qui sans doute restent encore à découvrir dans ces régions, le groupe se composerait de deux parties séparées, circonstance d'autant plus singulière, que la zone remplie par ces orbites est extrêmement vaste. »

A propos de ces mêmes planètes télescopiques qui occupent nos astronomes, on a pu encore faire les rapprochements suivants :

La planète Flore, découverte à Londres le 18 octobre par M. Hind, et dont la période de révolution autour du soleil est d'environ 1,193 jours, est, de tout le système de ces astéroïdes, la plus rapprochée du soleil; sa distance à cet astre est d'environ 84 millions de lieues. La plus éloignée du soleil au contraire est la planète Euphrosine, découverte à Washington le 1er septembre 1854 par M. Ferguson, et dont on estime à 2,048 jours la période de révolution sidérale. La distance moyenne d'Euphrosine au soleil est d'environ 115 millions de lieues.

On peut conclure de ces chiffres que les orbites des quarante petites planètes découvertes jusqu'au mois de mars dernier, occupent, dans l'espace compris entre Mars et Jupiter, une étendue d'environ 31 millions de lieues, qui est la distance de la planète Flore à la planète Euphrosine. L'étendue dans laquelle circulent ces quarante astéroïdes est donc d'environ 7 millions de lieues plus petite que celle qui sépare la terre du soleil, et qui ne renferme pourtant que deux planètes.

SUR TERRE.

LES INONDATIONS ET LES TREMBLEMENTS DE TERRE.

Après avoir parcouru les espaces éthérés, après un voyage dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles, après être descendu jusque dans le fond des mers, il nous paraît utile de nous occuper un peu de notre terre. Deux grandes catastrophes, de celles que produit de temps à autre la nature, pour prouver à l'homme qu'il est loin encore de l'avoir maîtrisée et assujettie aux volontés de son génie, deux grands malheurs nous ont frappés, les inondations et les tremblements de terre.

La science a observé ces faits, et elle en a tiré des inductions que nous allons exposer à nos lecteurs.

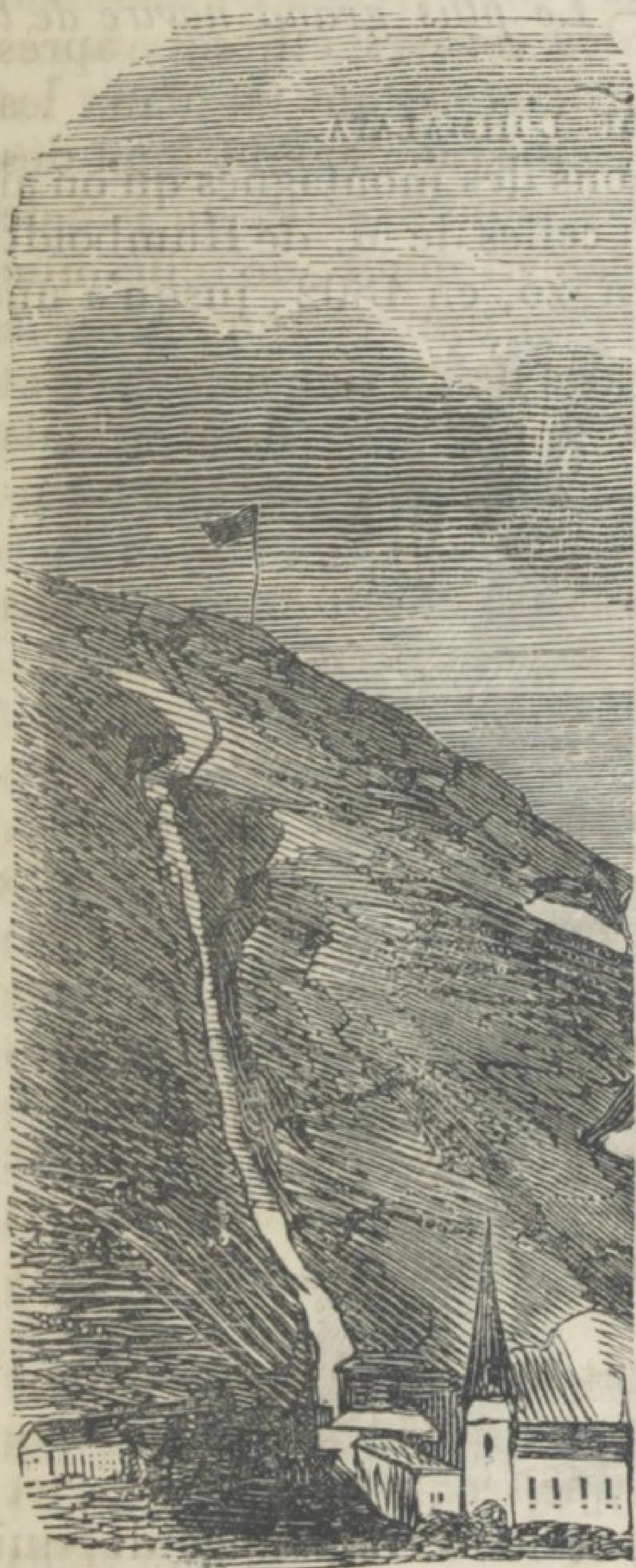
VITESSE DE PROPAGATION DES TREMBLEMENTS DE TERRE.

Il y a quelques mois, on apprenait en Europe que, vers la fin de l'année dernière, d'affreux tremblements de terre avaient eu lieu au Japon, que des villes considérables avaient été à moitié ruinées et qu'un nombre infini d'habitants avaient péri. Un navire américain, qui se trouvait dans les eaux de Simoda, avait remarqué que le premier choc se fit sentir au Japon le 23 décembre dernier, à neuf heures du matin, et la première grande vague vint environ une demi-heure après.

D'un autre côté, on avait remarqué que le même jour, 23 décembre 1855, un tremblement de terre s'était fait sentir à San-Francisco, en Californie, et qu'il avait commencé à quatre heures douze minutes, c'est-à-dire, en tenant compte de la différence de l'heure en raison des longitudes, qu'il avait commencé douze heures vingt-trois minutes plus tard qu'à Simoda, et la première grande vague arriva une demi-heure après.

Ces diverses coïncidences firent voir tout d'abord

que les secousses ressenties à Simoda et à San Francisco étaient produites par le même tremblement de terre. Or, Simoda, au Japon, et San-Francisco, en Amérique, sont placés tous deux sous le même parallèle (37 ou 38 degrés de latitude nord), l'oscillation avait donc marché directement de l'ouest à l'est. Mais avec quelle vitesse la vague se mouvait-elle?



L'*American scientific, journal of science and arts*, nous apprend que Simoda est à 4,527 lieues maritimes de San-Francisco et à 4,917 de San-Iago, où le tremblement de terre fut ressenti treize heures cinquante minutes plus tard qu'à Simoda, et il conclut, par un calcul bien simple, que la vague oscillatoire a marché entre Simoda et San-Francisco avec une vitesse de 363 lieues à l'heure, soit 6 lieues par minutes. Entre Simoda et San-Iago la vague n'a marché qu'avec une vitesse de 355 lieues maritimes à l'heure.

FAITS EXTRAORDINAIRES.

Points les plus élevés. — Profondeurs les plus basses où l'homme est parvenu. — Le plus grand navire de la mer.

ASCENSION DE L'HIMALAYA.

Les plus hautes ascensions des montagnes qu'on ait faites jusqu'à présent sont celles de M. de Humboldt, qui s'éleva sur le Chimborazo, en 1802, jusqu'à une



hauteur de 5,878 mètres, et de M. Boussingault, qui s'éleva sur la même montagne, en 1831, jusqu'à 6,004 mètres. L'homme n'avait pas dépassé une pareille élévation, si ce n'est Gay-Lussac, qui, dans son voyage en ballon, le 16 septembre 1804, atteignit une hauteur de 7,016 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Aujourd'hui, la limite extrême de 6,004 mètres atteinte par M. Boussingault, vient d'être considérablement dépassée, dans l'Inde, par deux intrépides voyageurs, les frères Schlagintweit. Au mois de juillet 1855, ils ont atteint, dans l'Himalaya, à la frontière du Thibet, la prodigieuse hauteur de 22,260 pieds anglais (6,782 mètres), hauteur qui dépasserait celle du mont Blanc, y compris son sommet couvert de neige, de plus de 1,000 pieds. C'est probablement la plus grande élévation à laquelle un homme soit jamais parvenu en faisant l'ascension d'une montagne.

A côté des plus hautes ascensions tentées par l'audace humaine, il nous a paru curieux d'indiquer les profondeurs auxquelles ont été poussées les principales excavations creusées par la main de l'homme dans l'écorce solide de notre globe, soit pour en faire sortir des sources, soit pour en extraire du minerai.

On sait que la température devient de plus en plus chaude au fur et à mesure qu'on pénètre dans le sol. On trouve, au moyen d'un simple calcul, qu'à moins de 3 kilomètres de profondeur on aurait la chaleur de l'eau bouillante, et qu'à 60 kilomètres les substances minérales les plus dures, telles que les laves, les basaltes, les porphyres, les trachytes, les granites, etc., seraient en pleine fusion, parce que la chaleur régnant à cette profondeur ne serait pas moindre de 2,000 degrés.

De ces faits, on peut tirer la conclusion que l'écorce solide du globe qui nous supporte n'a pas 15 lieues d'épaisseur, peut-être même a-t-elle beaucoup moins.

Aucune des profondeurs qu'on a atteintes en creusant le sol n'est comparable à celles qui existent dans le bassin des mers; dans l'Océan, on a pu faire parvenir la sonde à 8,220 mètres et même à 13,643 mètres, assure-t-on, sans en trouver le fond. Et cependant nos mines, sans atteindre en profondeur la taille

des grandes montagnes de l'Europe, dépassent de beaucoup la hauteur des monuments les plus élevés, tels que la grande pyramide d'Egypte, qui n'a que 146 mètres, et le clocher de la cathédrale de Strasbourg, qui n'en a que 142.

En Angleterre, parmi les excavations les plus profondes, on compte le puits d'Abraham, qui atteignait déjà, il y a vingt ans, à plus de 442 mètres; la mine de Docoath, ayant 429^{m},80 de profondeur. La mine de cuivre de Tresavean est arrivée à 518 mètres au-dessous du niveau de la mer et à 642 au-dessous de la surface du sol. Si l'on applique à cette mine les chiffres donnés plus haut, on trouve que, dans ses galeries les plus basses, les ouvriers doivent jouir en tout temps d'une température de 20 degrés de chaleur.

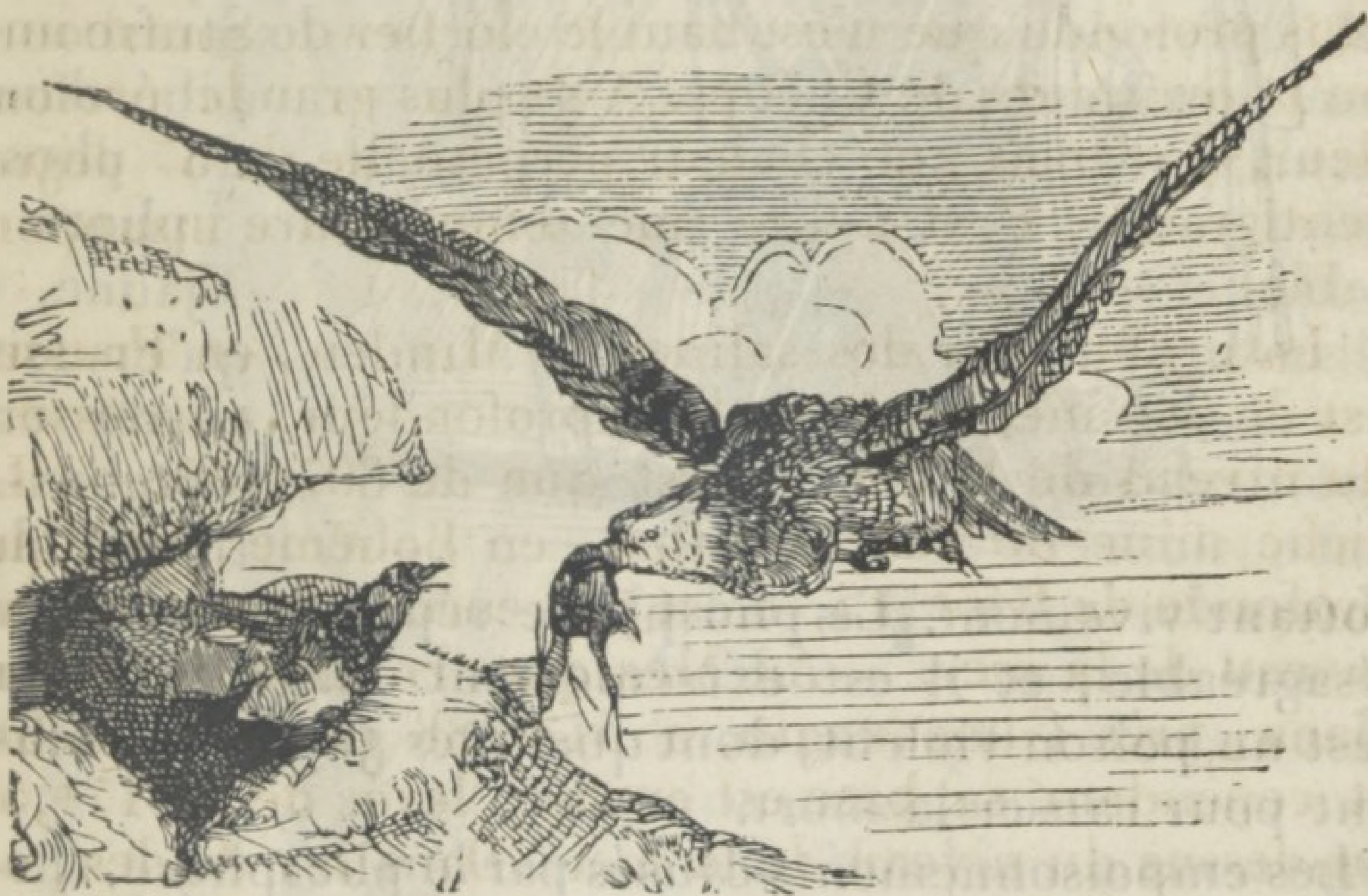
La mine la plus profonde qui ait été creusée était celle d'Eselchacht, à Kuttenberg, en Bohême, aujourd'hui inaccessible; sa profondeur était de 1151^{m},30, c'est-à-dire qu'elle avait 45 mètres environ de moins que la hauteur du Vésuve, et qu'elle était huit fois plus profonde que n'est haut le clocher de Strasbourg ou la pyramide de Chéops. A sa plus grande profondeur, il régnait une chaleur perpétuelle de 37 degrés centigrades, c'est-à-dire une température insupportable.

La profondeur des salines de Minden, en Prusse, est de 680 mètres; mais leur profondeur, au-dessous du niveau de la mer, n'est que de 607^{m},50. — La riche mine de Joachimsthal, en Bohême, quoique profonde de 646^{m},15, n'est pas encore descendue au niveau de la mer. — Au Mexique, la mine de Valenciana, près Guanaxuato, a 513^{m},88 de profondeur, et cependant sa base est encore élevée de 1,817^{m},55 au-dessus du niveau de la mer. Dans les Andes, on trouve des mines plus élevées encore. — En Chine, les *sources de feu* de Tseu-lieu-tsing ont une profon-

deur de 974 mètres, mais leur position relative au niveau de la mer est inconnue.

LE PLUS GRAND NAVIRE DE LA MER.

Si quelqu'un est désireux de voir le plus grand navire qui soit au monde, qu'il aille d'ici à quelques jours à Southampton, en Angleterre; car c'est le port où le gigantesque navire américain, le *Vanderbilt*, de New-York, vient de donner rendez-vous aux curieux d'Europe. — Jusqu'à ce que le steamer *Mammoth*, actuellement en construction pour la Compagnie orientale de la navigation à vapeur, ait été lancé, le *Vanderbilt* sera le plus grand navire à flot. Le *Vanderbilt* est du port de 5,000 tonneaux. Le tonnage de l'*Himalaya* n'est que de 3,500. Le *Vanderbilt* n'est pas beaucoup plus long que l'*Himalaya*, mais sa largeur est énorme, elle est de plus de 60 pieds. Ce navire appartient au commodore Vanderbilt, de New-York.



CONNAISSANCES UTILES ET NOUVELLES.

Sous ce titre, qui n'existait pas encore dans notre almanach, nous donnerons chaque année une série de renseignements, d'un intérêt universel et presque indispensable. Ces renseignements seront puisés à des sources certaines et principalement parmi les nouvelles découvertes. — Ce chapitre ne sera pas celui de notre almanach qui offrira à nos lecteurs le moins d'intérêt et surtout d'utilité.

ALLUMETTES CHIMIQUES.

Les allumettes, aujourd'hui universellement adoptées, sont faites d'un petit morceau de bois au bout duquel on met un peu de soufre imbibé dans du phosphore jaune, qu'on fait entrer en combustion en le frottant vivement. Ce phosphore répand une odeur désagréable, et il est extrêmement dangereux, car c'est un poison violent, dont quelques grammes suffisent pour causer la mort.



Les empoisonnements causés par le phosphore, surtout parmi les enfants, sont malheureusement considérables.

Il existe un phosphore rouge; il ne répand aucune

odeur, s'enflamme comme le premier, et il est tout à fait innocent ; pris en dose même considérable, il ne cause aucun mal.

De ces faits incontestés, le plus simple bon sens conduit à conclure que tôt ou tard on emploiera exclusivement le phosphore rouge à la confection des allumettes chimiques, et que le *phosphore-poison* sera sévèrement interdit.

En attendant, nous ne saurions trop engager les mères de famille à ne pas mettre à la portée de leurs enfants le phosphore jaune, et à rechercher pour leur usage les allumettes à phosphore rouge.



LE PAIN ET LE VIN.

L'insuffisance des récoltes de froment et de raisin pour la consommation du pain et du vin en France, ont vivement préoccupé les hommes compétents, et les ont engagés à chercher les moyens de remédier à une disette imminente. Entre autres découvertes pour remplacer le vin, il faut placer en première ligne celle du docteur Matthieu.

M. le docteur Matthieu, de Vitry-en-Perthois, a fait à la société d'agriculture de la Marne la communication suivante, qui est encore de circonstance :

M. Matthieu a remarqué que les jeunes pousses de vigne, que l'on est dans l'usage de rogner deux fois

par an, étant hachées, passées entre deux cylindres et ensuite pressées, donnent un suc qui renferme tous les éléments du vin, même avec un certain fumet; le sucre seul y manque. Alors il a ajouté à ce suc environ 25 pour 100 de son poids de sirop de fécule, et, après avoir fait fermenter le tout, il a obtenu une boisson peu coûteuse et aussi saine qu'agréable.

La disette de vin ayant amené la rareté des tartres, de la crème de tartre et de l'acide tartrique, le commerce a élevé le prix de ces denrées.

M. Matthieu pense que les pousses de la vigne, rognées comme il vient d'être dit, pourraient produire, par la simple évaporation du suc qu'on en recueillerait, pour plus de 500 francs par hectare de tartrates de chaux et de potasse.

Il donne le conseil, si l'on ne fait pas des rognures de la vigne l'usage qu'il indique, de les laisser sur place, pour ne pas priver le terreau de ces sels de potasse, si utiles à la végétation de cette précieuse plante.

Enfin, les jeunes pousses de vigne trop acides étant mêlées aux cerises précoces trop douces, et la fermentation de ce mélange ayant eu lieu, on obtiendra encore, si l'on veut, une bonne piquette.

En ce qui concerne le pain, nous apprenons par un article du *Journal des Débats*, récemment publié, que les hommes compétents sont d'avis que le blé pourrait, avec avantage pour la santé, être bluté au vingt-cinquième seulement, au lieu de l'être au trente-cinquième, et que de plus les frais de panification accordés aux boulangers se trouveraient réduits à 7 fr. 50 cent., au lieu de 11 fr. par sac de farine. L'économie de 4 à 5 cent. qui en résulterait, portant sur une consommation journalière qui, à Paris, n'est pas moindre de 600,000 kilogrammes, équivaudrait donc à une diminution de plus d'un million de francs par mois. Qu'on juge de l'économie pour toute la France,

par celle qui résulterait de ce système pour la seule ville de Paris.

SUR L'EMPLOI, COMME FOURRAGE, DES FEUILLES DE VIGNE, D'ORME ET DE PEUPLIER.

Dans certaines contrées, les feuilles d'orme, de vigne et de peuplier remplacent en quelque sorte les foins et regains. Ce fait, qui intéresse au plus haut point l'économie rurale, a donné l'éveil à M. Isidore Pierre, qui a voulu savoir s'il y avait là avantage ou préjudice pour les bestiaux. M. Isidore Pierre a analysé les feuilles de ces divers végétaux et comparé leur valeur nutritive avec celle des produits des prairies naturelles et artificielles. On peut résumer ainsi ses conclusions :

1° Les feuilles vertes et fraîches de l'*orme* peuvent, lorsqu'elles sont très-tendres, contenir presque autant de matière azotée que le foin normal, mais cette proportion d'azote diminue avec l'âge des feuilles et la saison; cependant, peu de jours avant leur chute, les feuilles fraîches d'orme renferment encore les trois quarts de l'azote que l'on trouve dans les feuilles jeunes tendres.... Si l'on compare les feuilles d'orme, même lorsqu'elles sont arrivées à leur complète maturité, au foin des prairies artificielles, elles contiennent, au même état de dessiccation, à peu près la même proportion de matière azotée, et sont encore plus riches d'environ 50 pour 100 que le foin normal.

2° Les feuilles du *peuplier du Canada*, plus estimées comme fourrage que celles du peuplier d'Italie, contiennent à peu près autant d'azote que les feuilles de l'orme.

3° Les feuilles de *vigne*, lorsqu'elles sont fraîches, sont beaucoup moins riches que les précédentes, parce qu'elles sont plus aqueuses; mais, prises au même degré de dessiccation, elles ne leur sont guère inférieures. Prises au moment de leur chute, lorsqu'elles sont saines, elles ont précisément la même richesse que le foin normal, au même état de dessiccation.

FÉCULE DE MARRONS D'INDE.

« Je ne doute pas, a dit Parmentier, qu'un jour quelques hommes, animés du bien public, et ayant des marrons d'Inde assez abondamment à leur disposition, ne trouvent des procédés pour donner à ce fruit une destination vraiment utile à la société. »

De son côté Baumé a écrit : « Le fruit du marronnier d'Inde, qui croît si vite et dans presque tous les terrains, doit fixer singulièrement notre attention. En lui enlevant son amertume, il peut être employé à la nourriture de l'homme ; il est fort abondant, très-farineux ; il fournit plus de *substance nutritive*, à poids égaux, que la pomme de terre, parce qu'il renferme une matière animale de la même nature que la *matière glutineuse* de la farine de froment, mais elle n'est point élastique comme elle ; elle est au contraire très-friable. »

Selon le chimiste précité : « 100 livres de marrons frais fournissent 15 livres 10 onces d'écorces ; les 84 livres 6 onces restant se réduisent à 54 livres 9 onces 5 gros par la dessication, d'où l'on retire 29 à 30 livres de farine. Un boisseau de marrons pèse 18 livres. »

Il paraîtrait donc que le *rendement* en fécule des marrons d'Inde excède de 1/10e celui des pommes de terre ; en effet, celles-ci fournissent au plus 19 à 20 pour 100 de fécule ; en outre la fécule des marrons serait plus nourrissante que l'autre.

Il n'est pas surprenant, après cela, que nombre de chimistes aient cherché les moyens de rendre les fruits du marronnier d'Inde propres à l'alimentation ; l'emploi de lessives alcalines, de l'acide sulfurique, du carbonate de soude, etc., a été proposé dans ce but. Reprenant les travaux de ses devanciers, M. H. de Callias a vu que ce ne sont ni les sels ni les acides qui enlèvent à la fécule son amertume, mais bien

l'eau pure avec laquelle on est obligé de laver cette même fécule pour faire disparaître les réactifs employés. En effet, des parties de 10, 15, 20 kilogrammes de fécule ayant été soumises à cinq ou six lavages, avec un excès d'eau pure, chaque fois l'amertume a complétement disparu; l'eau pure, voilà donc tout le secret pour dépouiller les marrons d'Inde de leur saveur insupportable, et les convertir en une substance plus nutritive que la pomme de terre.

Madame Danielle Saint-Etienne en a confectionné cette année toutes espèces de pâtes dont on a pu apprécier la beauté et la qualité à l'Exposition universelle.

M. Payen estime à plus de 5,000,000 de kilogrammes la quantité de *glucose* fabriquée en France avant 1849. Or, en remplaçant la fécule de pomme de terre par la fécule de marron d'Inde, on conserverait plus de 500,000 hectolitres de pommes de terre, qui serviraient comme *légume* aux usages domestiques. C'est plus que la consommation annuelle de Paris.

De plus, la fécule de marrons fournit un bel amidon qui *aiguille* comme l'amidon de farine de froment, et que les blanchisseurs trouvent plus avantageux. Ce serait donc une quantité considérable de blé économisée au profit de la panification.

Le procédé d'*extraction* de la fécule des marrons d'Inde est aussi simple et aussi économique que celui que nous venons d'indiquer pour lui ôter son amertume. En effet, les marrons sont *râpés*, *tamisés*, *épurés* par les mêmes moyens et avec les mêmes appareils que ceux dont on se sert dans les féculeries de pommes de terre, sans qu'il soit nécessaire de les *décortiquer* d'avance.

M. H. de Callias, ayant fait ses expériences *à la mécanique* avec plus de 20 hectolitres de marrons, il est permis de regarder le problème comme résolu. Déjà le ministre d'Etat a concédé à M. de Callias la

récolte exclusive des marrons d'Inde des domaines de la couronne, *voulant*, dit-il, *favoriser l'application de son procédé, dont le mérite est attesté par des personnes compétentes.* Semblable faveur lui a été aussi accordée pour le jardin du Luxembourg, et le jardin des plantes.

ÉTOFFES IMPERMÉABLES.

Voici un moyen très-simple indiqué pour rendre les étoffes imperméables. Faire dissoudre, d'un côté, une partie d'alun dans trente-deux parties d'eau ; et, d'un autre côté, une partie d'acétate de plomb dans une égale quantité d'eau, puis mélanger. Il en résulte un précipité de sulfate de plomb. On décante le liquide qui contient en dissolution l'acétate d'alumine. On y plonge l'étoffe, on la malaxe un peu, puis on la laisse sécher à l'air libre. Le résultat est remarquable, et peut rendre, je crois, d'immenses services. Une blouse ordinaire, préparée de cette manière, ne revient pas à plus de dix centimes de préparation. Sa durée doit être notablement augmentée.



CONSERVATION DES VIEUX CHAPEAUX.

Il se tient en ce moment, à Bruxelles, une Exposition d'économie domestique ; son but est de réaliser véritablement la vie à bon marché, tout en entourant chacun d'un confortable inconnu jusqu'à présent dans les ménages peu aisés. Il n'est pas de ressources auxquelles on n'ait recours pour ménager l'argent du pauvre. L'article suivant, extrait de l'*Emancipation belge*, et qui semble trahir la plume bien connue de M. Jobard, en donnera une idée :

« En fait de toilette, paraître c'est être.

» Un vieux chapeau qui paraît toujours neuf n'est jamais vieux.

» Nous avons déjà dit comment, en supprimant la brosse, on fait durer un habit comme deux habits ; nous allons dire comment on fera durer un chapeau comme trois chapeaux :

» Prenez de la bandoline, qui n'est que de la gomme adragante gonflée pendant vingt-quatre heures dans un peu d'eau dont elle absorbe 85 fois son volume ; étendez-la sur le chapeau avec un linge ou le bout du doigt, essuyez à fond avec une serviette, dans le sens des poils, qui resteront collés et luisants comme l'aile d'un corbeau ou les tempes d'une modiste ; votre vieux chapeau, fût-il roux et pelé, semblera neuf ; la poussière ne s'y attache plus, la pluie n'y fait pas de mal, et dans les deux cas un coup d'éponge sèche ou humide lui rendra son lustre primordial absolument comme s'il sortait des mains du créateur ; cela ne nuit en rien au feutre, et si vous désirez l'ébouriffer, il n'y a qu'à le frotter à rebrousse-poil. La quantité de gomme est si minime quand elle est sèche, qu'elle produit à peine une invisible poussière ; une première mise dure indéfiniment.

» La classe intéressante des retapeurs nous en vou-

dra autant que celle des fabricants de brosses ; mais la nation, la société, l'humanité tout entière, sans distinction de culte ni de castes, nous votera une statue de gomme adragante ou un chapeau de castor, pour avoir osé essayer sur le nôtre ce brillant procédé certifié véritable S. G. D. G.

» Cent mille francs à celui qui prouvera que notre recette ne conserve pas le poil luisant pendant toute la vie normale d'un chapeau raisonnable. »

BOISSON ÉCONOMIQUE ET HYGIÉNIQUE.

Nous trouvons dans la *Gazette de Bruxelles* un petit article signé de M. Jobard, sur une boisson d'économie domestique de Bruxelles, et dont les propriétés hygiéniques méritent d'être connues. Voici ce que dit le savant directeur du Musée de l'industrie belge :

« Pendant les grandes chaleurs de la canicule, on ne sait comment désaltérer les ouvriers. Les savants Vauquelin, Thénard et Darcet avaient imaginé un composé d'eau, de vinaigre, de mélasse, de jus de réglisse et d'eau de vie commune ; mais la transpiration provoquée par cette boisson augmentait considérablement le nombre des malades qu'il fallait transporter à l'hôpital pendant la construction du pont des Arts.

» On soupçonna bientôt, et l'on vérifia ce fait, que tous les acides végétaux poussent à la transpiration ; on remplaça donc le vinaigre par deux millièmes d'acide sulfurique, qui suffirent pour arrêter les sueurs, tout en donnant à cette boisson un goût de limonade fort agréable.

» Nous connaissons des personnes qui s'en trouvent très-bien, la préfèrent à l'*aqua limone* des Italiens, et sont fort heureuses de ne plus transpirer depuis longtemps ; ce qui ne les empêche pas de jouir d'une excellente santé et d'être délivrées des rhumatismes,

qui proviennent du refroidissement et d'une espèce de cristallisation saline de la sueur desséchée sur certaines places du corps, telles que les épaules et les reins. Ces cristaux d'acide urique, visibles au microscope, qui restent engagés dans les pores du tissu cellulaire, comme un aiguillon d'ortie, sont la véritable cause des douleurs produites par le tiraillement des muscles en action, douleurs qui subsistent jusqu'à l'entière solution ou expulsion de ces corps étrangers engagés dans l'épithélium du tissu cutané, lequel est si prodigieusement tapissé de nerfs, qu'on n'y trouve pas un point où l'on puisse appuyer une épingle sans qu'elle en touche quelques-uns, puisqu'on la sent.

» Quiconque est à l'abri de la sueur est à l'abri des rhumatismes, et quiconque fait usage d'acides minéraux dans sa boisson est à l'abri de la sueur. Deux grammes d'acide sulfurique dans un litre d'eau légèrement sucrée et alcoolisée composent une boisson hygiénique des plus agréables et des moins coûteuses. »

ENFOUISSEMENT DES ABEILLES.

Jusque dans ces derniers temps, on n'était pas encore complétement fixé sur l'efficacité du procédé qui consiste à enfouir les abeilles pendant l'hiver, pour assurer leur conservation. Réaumur, dans ses mémoires, s'occupe longuement des moyens d'atteindre ce but. Il en décrit un, entre autres, avec les plus grands détails, qui consistait à former sur la planche qui supporte les mouches une longue boîte qu'il faisait recouvrir de terre bien au-dessus de la ruche. On trouve dans le mémoire de Zeghers, qui remporta, en 1779, à l'Académie de Bruxelles, le premier prix sur la question que cette savante Société avait posée, que, dans certaines localités des Pays-Bas, on plaçait les ruches dans la terre pour les conserver pendant l'hiver.

D'après une communication faite par M. le docteur de Beauvoys à la Société impériale zoologique d'acclimatation, cette méthode est pratiquée avec un plein succès depuis une douzaine d'années par un ouvrier de Reims, M. Antoine. C'est vers le 15 novembre que cet apiculteur enfouit ses ruches. Il recommande de n'en pas mettre ensemble un trop grand nombre, afin d'éviter qu'elles ne s'échauffent et ne périssent. Vingt peuvent être mises dans la même fosse lorsqu'elles sont petites ; c'est assez de huit, si elles sont fortes. Il est essentiel d'opérer avec le moins de mouvement et de bruit possible, et, de préférence, le soir, par un temps froid. Il faut aussi choisir un endroit éloigné des grandes routes, des granges et des usines. Le silo destiné à cet usage doit avoir 1 mètre de largeur sur 70 centimètres de profondeur, et une longueur proportionnée à la quantité de ruches qu'il recevra. Au fond l'on place les plateaux ; puis, sur des madriers fortement traversés, on met les ruches, que l'on entoure de force paille, et que l'on recouvre de planches. Par-dessus l'on étend la terre provenant de l'excavation ; on la foule sans secousse, et on l'ensemence si l'on veut. Dès le 15 février, ou un mois plus tard, suivant les temps, on peut ouvrir le silo et rendre la liberté aux abeilles. Ainsi privées d'air et de lumière, les mouches consomment, dit-on, un tiers de moins environ que dans les conditions ordinaires ; leur mortalité est presque nulle, et la reine pond trois semaines plus tôt.

OISEAUX PROTECTEURS DES RÉCOLTES.

Au moment où la chasse est sur le point de s'ouvrir, on ne saurait trop insister sur l'importance qu'il y a de ne point détruire les oiseaux appartenant à la classe des insectivores, qu'on peut appeler les gardiens naturels et vigilants de nos récoltes ! Tels sont les rossignols, les fauvettes, les traquets, les berge-

ronnettes, les rouges-gorges, etc., et les différentes espèces de mésanges.

Durant l'hiver, les mésanges cherchent sur les arbres les œufs de chenille, dont elles font leur nourriture. Au printemps, c'est des chenilles qu'elles sustentent leurs nombreuses nichées. On a calculé que chaque petit absorbe en moyenne, par jour, plus de quatre-vingts de ces insectes : qu'on juge de la quantité de chenilles qu'un couple de mésanges peut faire disparaître dans une saison. Des services analogues sont rendus par les huppes, ainsi que par les hirondelles et les martinets, qui font une guerre acharnée aux insectes jusque dans les plus hautes régions de l'air.

Mais un oiseau qui mérite particulièrement d'être épargné, c'est la chouette ou chat-huant. Les rats, les mulots, les souris, n'ont pas d'ennemi plus redoutable, et l'on sait le tort que ces rongeurs causent aux récoltes de toute nature.

En somme, la destruction de ces oiseaux, dont on ne mange point la chair, n'est pas seulement inutile, elle est encore des plus préjudiciables aux intérêts de l'agriculture.

EXTINCTION DU FEU PAR L'ACIDE CARBONIQUE.

« La culture de la garance est, comme on sait, très-active à Avignon. Lorsqu'on sèche cette substance, il arrive souvent que le feu prend à la matière, et anéantit ainsi contenant et contenu; ces sinistres partiels sont si fréquents, qu'ils se renouvellent plusieurs fois l'année et causent quelquefois des dommages très-considérables.

» Un pharmacien chimiste de ces contrées s'est imaginé d'éteindre le feu au moyen de l'acide carbonique.

» Le succès a été tel que presque tous les propriétaires se sont empressés de garnir leurs usines de

l'appareil Girard; c'est ainsi que se nomme l'inventeur du procédé.

» L'acide carbonique éteint le feu avec plus d'énergie que l'eau ; suivant l'expression d'un habitant de la contrée, l'acide carbonique est un manteau de plomb qu'on jette sur la flamme, qui s'éteint à l'instant pour ne plus se réveiller.

» Cette image est bonne, et rappelle cette bougie subitement éteinte, dans les cours de physique, en la plongeant dans une éprouvette contenant de l'acide carbonique.

» L'appareil est des plus simples ; il se compose de deux bacs fermés de toutes parts : le plus grand contient du marbre ou de la craie concassée ; le plus petit, qui est superposé au premier, contient de l'acide hydrochlorique. Un tuyau muni d'un robinet réunit les deux vases ; du plus grand part un tuyau se subdivisant en plusieurs autres percés de petits trous ; ils sont destinés à distribuer le gaz acide carbonique dans toutes les parties du bâtiment lorsque l'incendie se déclare. Dans cet état, l'appareil peut rester des années entières toujours prêt à agir, et, du moment où l'incendie se déclare, on ferme autant que possible portes et fenêtres ; on ouvre le robinet : le gaz se produit, et le feu s'éteint à l'instant.

» Cet appareil pourrait être utile dans une foule de circonstances où le travail des manufactures fait craindre des incendies; la dépense est très-faible, et l'on aurait constamment à sa disposition un puissant extincteur. »

LE CAOUTCHOUC POUVANT REMPLACER LE PANTOGRAPHE.

Nous ne prétendons pas dire que le moyen que nous proposons pour réduire ou agrandir les dessins soit préférable à l'ingénieux instrument appelé pantographe ; mais il peut néanmoins être utile quand on n'a pas, d'une part, ce dernier en sa possession, et

d'une autre part quand on n'a pas à opérer la réduction ou l'augmentation de la figure d'une manière rigoureusement géométrique.

Avec une simple feuille de caoutchouc bien pur et d'une épaisseur bien égale on peut opérer le travail dont nous parlons.

On devine déjà sans doute le système. Nous supposons que vous ayez à *réduire* un dessin : votre feuille est tendue d'une manière régulière dans un châssis à vis dont on puisse réduire ou augmenter le cadre à volonté. La tension doit être plus ou moins grande, suivant que vous voulez obtenir plus ou moins de réduction. L'expérience ou la connaissance du degré d'élasticité du caoutchouc vous apprendront à établir des règles fixes, au moyen d'une échelle que le calcul vous fera diviser.

Une fois la feuille tendue, vous décalquez dessus votre dessin, puis vous faites jouer le châssis jusqu'au point où vous voyez votre réduction désirée. Pour augmenter au contraire un dessin, il est inutile de dire qu'on a recours à l'opération contraire. L. G.



FAITS CURIEUX ET INTÉRESSANTS.

FACULTÉ MERVEILLEUSE DU MINIME A BANDES.

Le petit article qu'on va lire pourrait enseigner la modestie à ceux qui prétendent faire de ce qu'ils comprennent la mesure de ce que la nature peut se permettre.

Il s'agit d'un papillon ennemi de nos lilas dont sa chenille ronge les feuilles ; c'est le *minime à bandes*. Voici ce que M. Blanchard raconte de cet insecte étonnant, dans son excellente *Zoologie agricole*, en cours de publication :

« Cette espèce jouit d'une faculté étrange, extraordinaire, dont il a été impossible de se rendre compte.

» Vous placez une femelle dans un endroit isolé, sur une fenêtre si vous voulez, dans une ville, dans Paris même, dans une rue, loin de tout jardin ; eh bien ! au bout d'une heure ou deux vous voyez des mâles arriver en grand nombre. Le sens de la vue ne les guide pas ; ils se heurtent contre les murailles, aux étages supérieurs, aux étages inférieurs ; n'importe, ils finissent par arriver au but. Mieux que cela, cette femelle vous l'enfermez dans une boîte. Rien au dehors ne décèle sa présence ; les mâles arrivent néanmoins à l'entour, cherchant de tout côté l'objet désiré. Ils voltigent, ils s'agitent dans leur même cercle, jusqu'à ce qu'ils meurent épuisés de fatigue.

» Les mâles de cette espèce sont toujours bien plus nombreux que les femelles ; cette circonstance explique comment il y a tant d'individus recherchant à la fois une seule femelle.

» Mais ce qui confond l'esprit, c'est l'incroyable faculté que possèdent ces insectes de reconnaître, à des distances énormes, l'endroit où se trouve une femelle de leur espèce. On s'est assuré que des mâles pouvaient être attirés d'une distance de plusieurs

lieues. Quel est le sens qui les guide? se demande le naturaliste; à cette demande il ne vient aucune réponse satisfaisante. Les bombyx à coup sûr ne voient pas bien loin, et puis il est positif que la vue ne les guide en aucune façon; ils viennent à l'entour de la boîte parfaitement close dans laquelle est renfermée une femelle; si cette femelle est à découvert, ils se heurtent vingt fois avant d'arriver jusqu'à elle.

» Ah, oui! ils sentent; c'est l'odorat qui les conduit; l'odorat! songez-y. Pour nous, cette femelle n'a aucune odeur, si près que nous en approchions; que devient d'ailleurs pour nos sens l'émanation d'un petit corps, ayant l'odeur la plus puissante, complétement caché à une distance de quelques kilomètres? Vous voyez bien que c'est à n'y rien comprendre. Il existe chez ces bombyx une faculté si différente des nôtres, que l'idée seule en est impossible pour nous. Si c'est l'odorat qui guide le minime dans la recherche de sa femelle, ce sens a acquis chez lui une perfection si prodigieuse, qu'il faut renoncer à apprécier cette perfection autrement que par son résultat. Si c'est un sens tout particulier, comme on s'est plu aussi à le supposer, l'homme ne saurait se faire la moindre idée d'un sens qu'il ne possède pas; plus que jamais alors il faut se contenter du résultat reconnu par des milliers d'observations.

» Le minime à bandes n'est pas le seul, parmi les bombyx, qui jouisse de cette surprenante faculté; pourtant c'est une des espèces qui la possèdent au plus haut degré. »

PHOTOGRAPHIE PAR LA FOUDRE.

Depuis longtemps déjà on songe à utiliser l'électricité de la foudre; on a espéré qu'en la soutirant aux nuages qui en sont chargés, on pourrait peut-être en faire une source capable d'alimenter de puissants mo-

teurs électriques. Je ne sache pas qu'on ait jusqu'à présent obtenu rien de positif dans cette voie. Mais le hasard, qui est un grand maître, vient de montrer que la foudre est susceptible d'une application tout autre, et qu'on était loin de lui soupçonner. On annonce que la foudre peut remplacer le soleil dans l'héliographie, et que la lumière électrique qu'elle développe remplace avantageusement la lumière solaire dans la production des images photographiques.

M. Andrès Poëy, physicien très-distingué de la Havane, a remarqué, après la chute de la foudre sur un palmier, que sur les feuilles desséchées de cet arbre se trouvait reproduite l'image de pins éloignés d'une distance de trois cent trente neuf pieds. Cette image était gravée comme si elle avait été tracée avec un burin. — M. Poëy assure que cette impression, obtenue par l'influence de la lumière électrique, dépasse en beauté tous les résultats obtenus jusqu'ici.

Si l'on veut faire de ce résultat purement accidentel le type d'une application régulière de la lumière de la foudre à la photographie, on aura une grande difficulté à vaincre, car il faudra complétement maîtriser la foudre, régulariser ses explosions et diriger ses coups sur tel point du sol que l'on aura choisi. La science météorologique ne paraît pas assez avancée encore pour mettre ce redoutable élément dans une telle dépendance de l'homme.

LONGÉVITÉ PAR LA TEMPÉRANCE.

Si l'on pouvait réunir ici tous les exemples de longévité qui se sont produits depuis un siècle, il serait facile de prouver que les conseils donnés sans cesse par les médecins de régler son régime et d'adopter une douce tempérance sont les meilleurs moyens de vivre longtemps. Deux exemples de longévité sont à citer, pour dater d'il y a peu de jours, qui confirment encore une fois cette observation. Une dame d'Edim-

bourg, mistress Elizabeth Gray, vient de mourir à l'âge de 108 ans : elle était née à Newholm, comté de Lanark, en mai 1748 ; c'était, lorsqu'on fit le recensement en 1851, la doyenne des habitants d'Edimbourg, et probablement la plus âgée des Ecossaises. Le père de cette vénérable centenaire était mort en 1755 ; de telle sorte que sa fille lui a survécu 101 ans. Un frère de mistress Gray étant mort en 1728, avant la naissance de celle-ci, l'intervalle des deux décès se trouve être de 128 ans. Mistress Gray avait toujours apporté dans sa façon de vivre la plus grande régularité.



Un sieur Duncan Duglas, mort à Greenock à l'âge de 104 ans, était connu des habitants les plus âgés pour sa grande tempérance. Il était natif de Glendawel, dans l'Argyleshire, mais avait résidé soixante ans à Greenock, où il exerçait une profession dans laquelle la tempérance n'est guère connue, celle de charretier. Cet homme s'était marié trois fois ; il avait eu seize enfants, dont aucun n'est vivant. Ses facultés sont restées complètes jusqu'à la fin.

HOROSCOPES.

Janvier. — Le VERSEAU.

Sous le signe du Verseau naissent les chicards, les



balochards, les talochards et tous les pochards. Leur



vie s'écoule comme une bouteille de champagne en moussant, au milieu des bals et des festins.

Arrivés à l'âge de quarante ans, ils se rangent, généralement professent une morale austère et ils crient contre les débordements de la jeunesse.

Les femmes qui naissent sous le Verseau sont bonnes et sensibles. Elles auront beaucoup de bonheur et réussiront dans toutes leurs entreprises, à moins qu'elles ne forment le projet de devenir grasses. La nature les a créées et mises au monde pour être toujours maigres. Tout le racahout des Arabes n'y ferait rien. — Elles mourront maigres comme elles auront vécu. — Ce qui ne les empêchera pas d'être bonnes mères de famille et épouses fidèles.

Février. — Les POISSONS.

Les femmes qui naissent pendant ce mois ont des yeux bleus et des cheveux noirs, sont d'une élégance parfaite et toujours mises à la dernière mode.

Elles sont toutes d'une sagesse exemplaire, économes dans le luxe et luxueuses dans la bienfaisance.



Ami lecteur, si tu contractes jamais un mariage, je te souhaite une femme née sous le signe des Poissons.

Les hommes sont d'un caractère tendre et avare. Ils

font volontiers des cadeaux d'une mèche de leurs



cheveux aux femmes qu'ils honorent de leur affection.

Mars. — Le BÉLIER.



Mars est le mois des guerriers. Tous les enfants qui naissent dans ce mois ont naturellement le goût militaire. Ils se distinguent sur le champ de bataille ou sur les planches du Cirque Olympique, où ils remportent au moins une victoire tous les soirs.

Ce sont les meilleurs maris du monde; autant ils aiment à commander au dehors, autant ils sont dociles dans leur intérieur. Ils laissent volontiers leurs femmes porter le drapeau du ménage.

Les femmes ont peu de chance. Elles naissent dans la soupente d'un portier, pour s'élancer dans un tilbury qui les conduit à vingt ans dans un riche appartement ; elles ne savent pas si à quarante ans on se retrouve balayant les boulevards.

Ce qui vient de la flûte retourne au tambour.



Avril. — Le TAUREAU.

Les hommes qui naissent dans ce mois sont généralement honnêtes et d'une rare docilité de caractère. Ils commencent par être grooms et finissent par être paresseux. Vous me direz que c'est finir par où ils commencent.





Je respecte votre opinion, mais je la partage peu.

Ils travaillent beaucoup pour ne rien faire, et cette occupation exerce plus leur imagination que les romans ne perfectionnent l'esprit de certains feuilletonistes.

Quoi qu'il en soit, on naît en avril avec cinquante mille livres de rente, aussi bien que dans n'importe quel mois de l'année.

Les femmes sont capables des plus beaux dévouements. Elles ont le cœur tendre, l'âme bien placée et se font volontiers gardes-malades. Elles posent des sangsues et préparent des bains de siége dans la perfection. Quand elles ne peuvent s'adonner à cette profession bienfaisante, elles cultivent les arts ou les lettres. La peinture a pour elles un attrait particulier. Elles réussissent parfaitement à représenter les têtes de pavot, la racine de rhubarbe et mille autres plantes d'un effet aussi gracieux que salutaire. En tout état de choses, elles vivent longtemps et coiffent sainte Catherine.



Mai. — LES GÉMEAUX.

C'est sous l'heureuse influence des Gémeaux que



naissent les amateurs de l'horticulture.

Ils réussissent admirablement dans la culture des melons et l'apprivoisement des limaçons ; sont membres de la société libre des quatre fleurs et des quatre fruits pour le perfectionnement des tisanes.



Les femmes sont d'un caractère charmant tant qu'on ne les contrarie pas; elles sont toujours de



l'avis de leur mari tant que celui-ci exécute ponctuellement leurs volontés. Mais, nées nerveuses, elles se laissent quelquefois aller jusqu'à vouloir empiéter sur les droits du chef de la communauté.

Juir. — L'ÉCREVISSE.

Les hommes naissent sous ce signe avec les cheveux roux et un tempérament sanguin. Ils commencent par faire un congé dans l'armée et quittent le service pour se faire marchands de peaux de lapins ou tondeurs de chiens. On assure qu'ils fournissent de chats les restaurateurs qui les préfèrent au lapin; mais cela peut passer pour



une calomnie, car on voit dans Paris beaucoup plus de

chats vivants qu'il n'en faut pour la chasse aux souris, et l'on rencontre plus de marchands de peaux de lapins que l'odorat n'en peut supporter.

Les femmes naissent légères et musiciennes. Elles



ont de grandes dispositions pour la danse et des jarrets d'acier. — Quand elles savent s'en servir elles se font facilement cent mille francs de rente.

Mais il en est du royaume de l'Opéra comme de celui des cieux. Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.

Juillet.

Le LION.



Les auteurs sont d'accord sur l'influence exercée par le signe du Lion. Les hommes naissent beaux, mais, hélas! trop enclins au luxe. Beaucoup brillent pendant leur jeunesse dans de luxueux équipages, qui finissent sur leurs vieux jours par balayer les boulevards sur lesquels ils ont tant brillé.

Ils éclaboussaient autrefois, on les éclabousse aujourd'hui.

Triste et juste retour des choses d'ici-bas.



Les femmes au contraire naissent avec un goût très-prononcé pour la musique et la bonne cuisine. Elles quittent le piano pour aller écumer le pot-au-feu et retournent du pot-au-feu au piano. Elles sont dévotes et bonnes; fréquentent plus les églises que les bals; font le bonheur de leur mari et l'orgueil de leurs parents.



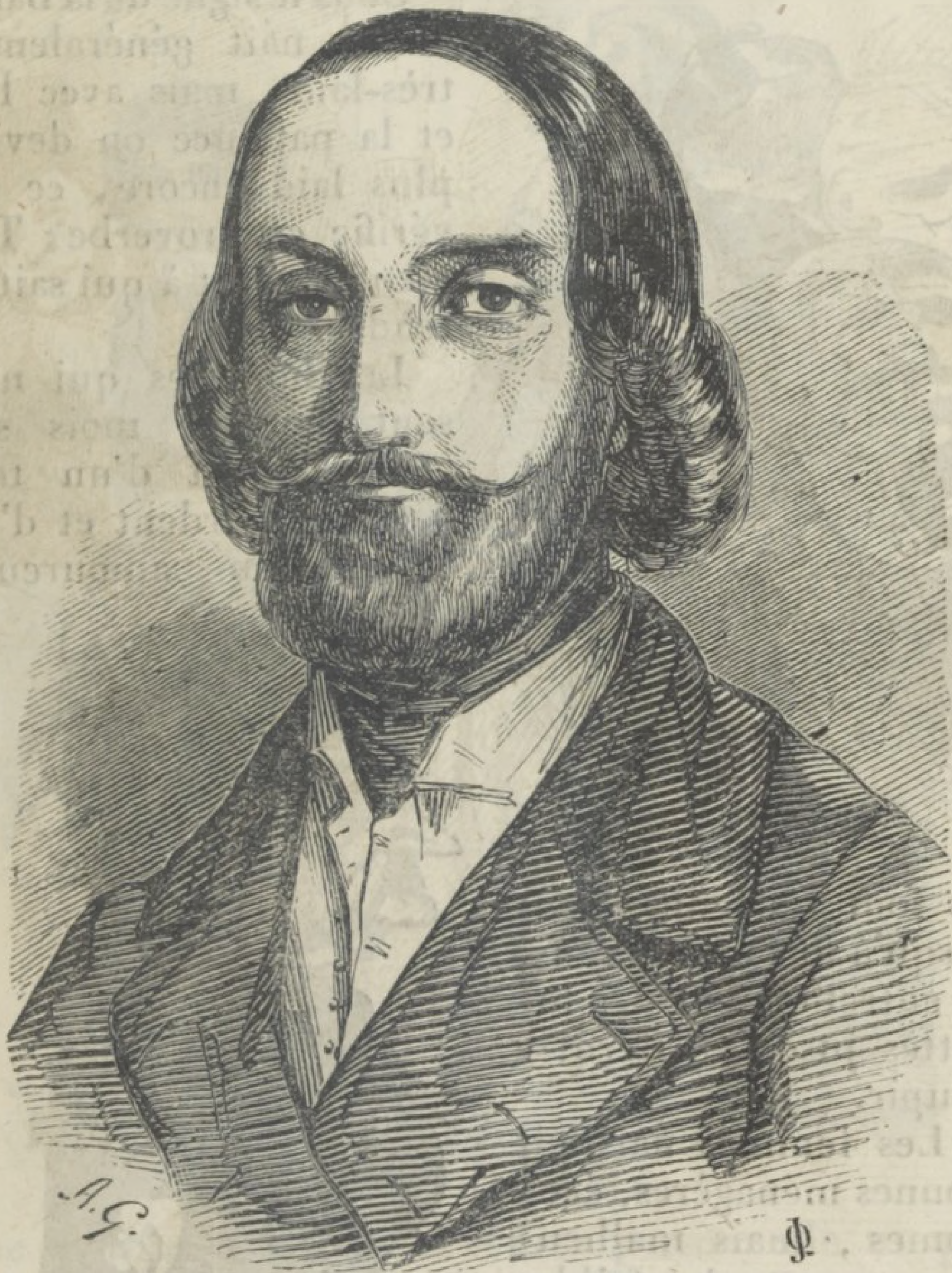
Août. — LA VIERGE.

Le signe de la Vierge est un des plus trompeurs



qu'il y ait dans le Zodiaque, il semble indiquer qu'on naît sous son influence avec les plus grandes

et les plus belles vertus. Ce n'est là qu'une apparence trompeuse. Il est des femmes qui ne connaissent pas d'autres temples que celui que Mabile a élevé à l'art chorégraphique, ni d'autres cérémonies que celles généralement désignées sous les noms de polka, mazurka, redowa et autres varsoviennes et cracoviennes.



L'homme qui naît sous ce signe sera très-chevelu, très-moustachu et très-barbu.

Septembre. — La BALANCE.

Kroux



Sous le signe de la Balance on naît généralement très-laid, mais avec l'âge et la patience on devient plus laid encore, ce qui vérifie ce proverbe : Tout vient à point à qui sait attendre.

Les hommes qui naissent dans ce mois sont généralement d'un tempérament ardent et d'une complexion amoureuse ; ils font les jeunes gens jusqu'à soixante-dixans, et entretiennent des lorettes jusqu'au dernier soupir.



Les femmes naissent bonnes ménagères, économes, mais malheureusement très-faibles sur le piano. Elles ont le cœur excellent, se dé-

vouent avec amour pour leurs semblables; elles secourent les blessés dans la mansarde comme dans les hôpitaux et sur les champs de bataille; patronnent les œuvres utiles, provoquent les souscriptions et fondent les œuvres de bienfaisance sans au-



cune arrière-pensée de vanité personnelle et par seul amour pour l'humanité souffrante. Ce sont de véritables anges sur la terre. Il naît beaucoup de femmes sous ce signe, je le crois fermement.



Octobre.

LE SCORPION.

Si vous rencontrez un de ces hommes comme il y en a tant, à l'air rébarbatif et insolent, voulant tout pour eux et rien pour les autres, prenant partout leurs aises sans s'occuper de la commodité des autres, toujours prêts à batailler, toujours le chapeau et la tête en l'air, parlant haut et mal, pariez qu'il est né sous le signe du Scorpion ; si vous perdez votre pari, c'est qu'il n'y a rien de certain en ce monde et que souvent l'homme croit savoir le mieux ; ce qui le regarde le plus.

Sous le signe du Scorpion les femmes naissent



grosses et grasses et lisent des romans.

Novembre. — Le SAGITTAIRE.

Ne me parlez pas du Sagittaire, disait il y a trois siècles le grand Badélius à ses disciples; si j'avais eu le malheur de naître sous ce signe je n'hésiterais pas un instant à me suicider, surtout si l'on me donnait l'assurance que je ressusciterais immédiatement sous un signe meilleur.

Les hommes qui naissent dans ce mois sont d'un caractère indécis, mou et timide, ils essayent de tout et ne s'attachent à rien, ils ont toujours l'air gauche et cocasse.



Mais, par un étrange caprice de la nature, c'est sous ce même signe que naissent les femmes les plus élégantes et les plus gracieuses; qu'elles viennent au monde sous des lambris dorés ou sous le chaume, elles n'en ont pas moins une élégance native qui les fait distinguer entre toutes les femmes, elles excellent à se mettre avec un goût exquis, qu'elles portent la soie ou le coton. Mais comme toute chose dans ce monde a son bon et son mauvais côté, il faut ajouter qu'elles sont loin d'être économes, et qu'elles sacrifient tout à l'amour de la toilette. Ami lecteur, épouse une Sagittaire-née si tu as découvert une Californie.





Décembre. — Le CAPRICORNE.



C'est sous ce signe que naissent les femmes câlines, insinuantes et perfides.



Il ne saurait y avoir de doutes sérieux à cet égard.

Défie-toi de la femme en Capricorne née,

dit le proverbe.

Mais c'est une erreur trop généralement répandue et que nous ne saurions trop combattre, que les hommes nés en décembre sont plus exposés que les autres à recevoir, non des mains de la nature, mais de celles de leurs moitiés, une espèce d'ornement qui leur plaît moins qu'un bouquet pour leur fête.

PRÉDICTIONS GÉNÉRALES
et particulières pour 1857.

JANVIER.

Tous les abonnés à l'*Almanach astrologique* recevront de splendides étrennes. Qu'on se le dise et qu'on se hâte, les 200,000 premiers souscripteurs seulement auront droit à cette faveur.



Le mois de janvier sera froid et sec, à moins qu'il ne soit humide.

FÉVRIER.

Paris sera envahi par les danseurs de toutes les na-



tions civilisées, qui viendront assister à un congrès gé-

néral de chorégraphie fantaisiste, qui sera tenu dans la salle de l'Opéra, sous la présidence de M. Strauss. Après avoir passé en revue des genres aussi variés que les costumes des musiciens de l'orchestre, et en



avoir mûrement délibéré, l'assemblée décidera que la danse française est le *nec plus ultra* du bon goût et des belles manières, et les membres se sépareront dans le but très-louable d'acclimater cette danse dans leurs patries.

MARS.

Révolution complète dans la locomotion ! Un ingénieur célèbre proposera de remplacer les chemins de fer par des échasses. L'idée sera examinée par l'Académie des inventeurs, et après six mois d'exa-



men il sera reconnu que ce moyen de locomotion emprunté au département des Landes, n'est bon

que pour traverser les boulevards de Paris, quand la pluie met le macadam en bouillie.



Un meeting monstre sera tenu à Londres par la Société des femmes libres ; il sera décidé que la femme est définitivement affranchie, qu'elle peut porter des culottes et culotter des pipes avec du tabac de caporal.

Les lorettes de Paris protesteront et crieront : A bas la liberté !



AVRIL.

Le premier jour de ce mois les habitants de Paris





seront très-agréablement surpris par une pluie battante de louis d'or et de billets de banque. Les chiffonniers refuseront de ramasser des coupons de cent francs tant les billets de mille et de cinq cents seront communs. Le froid sera très-vif.



MAI.

On reconnaîtra que la chair du limaçon est préférable à celle de la plupart des poissons. — Un maraîcher de Saint-Denis, après avoir minutieusement



observé les mœurs de ces intéressants animaux, trouvera le moyen de les propager. — La limaçonnerie-culture sera inventée et entrera définitivement dans le domaine de la science.

JUIN.

Le congrès anglais des mangeurs de légumes fera



déclarer inviolables tous les animaux. Grande réjouis-

sance parmi les lièvres et les lapins. — Un congrès de tigres et de lions décidera que les hommes sont libres de ne pas manger les poulets, canards, oies, dindes, autruches même, ainsi que les lapins, lièvres, cerfs, éléphants, etc.; mais les lions et les tigres conservent la faculté de manger un peu les hommes quand



l'occasion s'en présente. — Disparition subite d'une danseuse de l'Opéra. — Après un mois de longues et minutieuses recherches, on découvrira qu'elle était tombée dans le troisième dessous de la scène, par une trappe que le machiniste avait oublié de fermer. Saisissement du directeur.

JUILLET.

Grand émoi parmi les astronomes!



On découvrira vingt-deux planètes nouvelles. — Comme les loyers continueront d'augmenter, les locataires indignés achèteront des maisons. Ceux qui ne pourront pas se passer cette fantaisie établiront des campements dans la plaine des Vertus. Les ladies de Lorette et de Breda street refuseront d'émigrer dans ce pays malsain. — Vu les grandes chaleurs, une société savante adoptera à l'unanimité la proposition de tenir ses séances dans une école de natation.

AOUT.



Les actionnaires ne seront pas contents au premier abord, mais après avoir touché leurs dividendes, et réflexion faite, ils porteront les gérants en triomphe.

On découvrira que la lune est creuse : tant de gens y font des trous tous les jours. — Si vous voulez boire frais, précautionnez-vous de glace, il n'est pas du tout probable qu'il gèle en ce mois-ci. — Les entreprises de chemin de fer, mues par la haute idée philanthropique de faire connaître aux populations rurales les nouveaux embellissements de la capitale, établiront des trains de plaisir gratis, aller et retour — On ne voudra pas croire une annonce aussi merveilleuse, et lorsqu'enfin on finira par s'habituer à voyager pour rien, les trains de plaisir seront supprimés.

Exposition d'horticulture. Une nouvelle fleur dite tabatière offrira aux priseurs du tabac à la rose, Grande vogue de cette nouvelle plante.



L'année sera féconde en melons, on les transformera en caoutchouc et en pierre de taille. Le public ne pouvant les manger les utilisera en paletots, souliers, chapeaux imperméables. On sera melon de la tête aux pieds. Vers le milieu de ce mois les fleurs deviennent lumineuses pendant la nuit.

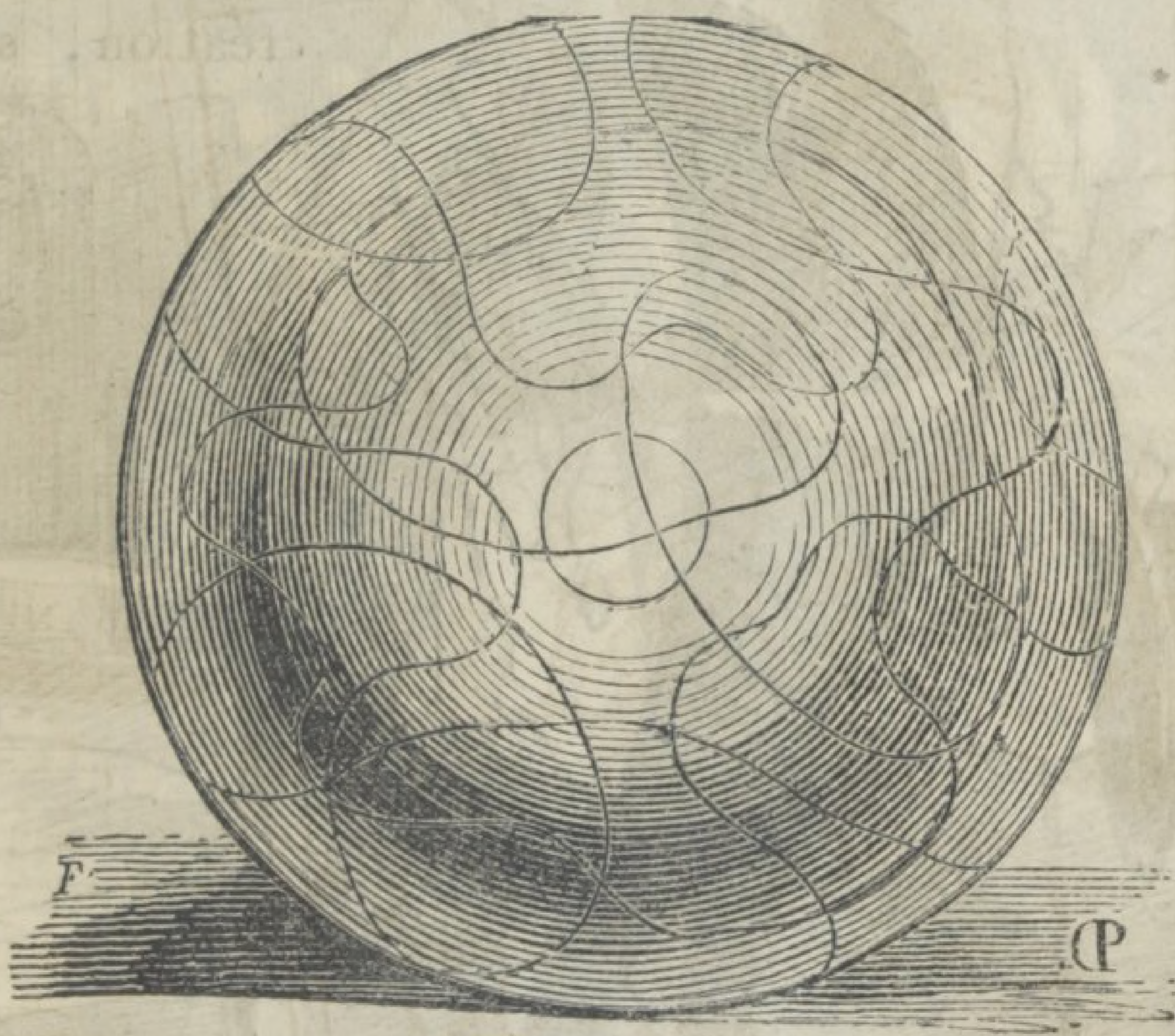


SEPTEMBRE.

Un honnête égoutier de Paris, en sortant de son



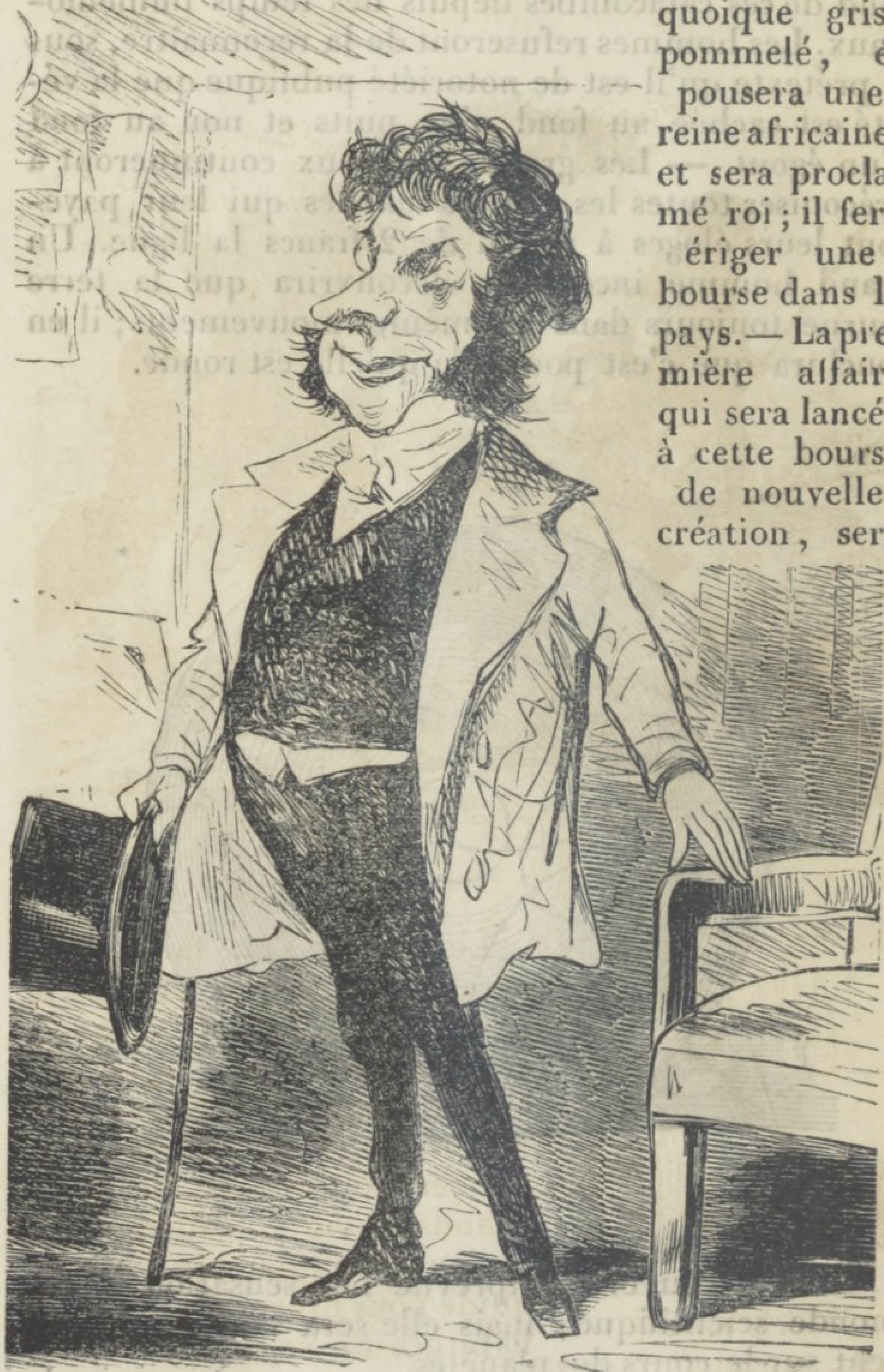
trou, proclamera qu'il y a fait une découverte importante, et qu'il rapporte la Vérité qui dormait au fond de ces catacombes depuis des temps immémoriaux. Les hommes refuseront de la reconnaître, sous le prétexte qu'il est de notoriété publique que la vérité est cachée au fond d'un puits et non au fond d'un égout. — Les grands journaux continueront à préconiser toutes les affaires louches qui leur payeront leurs éloges à raison de 2 francs la ligne. Un grand homme incompris découvrira que la terre tourne toujours dans les mêmes mouvements; il en conclura que c'est pour cela qu'elle est ronde.



Cette découverte imprévue fera sensation dans le monde scientifique; mais elle sera sans effet apparent sur le cours des planètes.

OCTOBRE.

Un dixième d'agent de change, très-bel homme quoique gris-pommelé, épousera une reine africaine, et sera proclamé roi ; il fera ériger une bourse dans le pays.— La première affaire qui sera lancée à cette bourse de nouvelle création, sera



une manufacture de paletots sans couture, au capital de quelques milliards.





Le besoin s'en faisait généralement sentir. — Souhaite ce que tu as si tu veux avoir ce que tu désires. — La société de tempérance trouvera de puissants auxiliaires dans un certain nombre de marchands de vin, qui allongeront philanthropiquement leur liquide pour prévenir chez leurs habitués un échauffement du cerveau,

NOVEMBRE.

Un illustre saltimbanque prédira à la foire des Loges des choses extraordinaires pour l'année 1880. Les hommes escaladeront la lune, y établiront des chemins de fer et y planteront le drapeau tricolore.



Les chevaux se révolteront et conduiront les cochers par la bride. — Les femmes chercheront à séduire les hommes en leur offrant des billets de banque, des épingles en diamant et des paletots en caoutchouc.... Les hommes longtemps insensibles à toutes ces tentations finiront par succomber devant un panier de tomates ou pommes d'amour, dont la couleur de corail les enchantera... Qui vivra verra.



DÉCEMBRE.



On a longtemps et inutilement cherché la pierre philosophale et la quadrature du cercle. Un chiffonnier trouvera la solution de ces problèmes parmi un tas de vieux papier. — Tout vient à point à qui sait attendre. — Malheureusement il vendra le tout à un épicier qui en fera des cornets, et nous resterons gros Jean comme devant. — La fin de l'année sera marquée par de grands événements. — Ravel, du Palais-Royal, sera nommé membre d'une société d'antiquaires. La nouvelle de son élection sera saluée par les applaudissements des habitants des cinq parties du monde et de quelques autres contrées moins connues.

LE RETOUR DE CRIMÉE.

Pierre D..., fils d'un cultivateur de la banlieue, était pendant son enfance un petit gars à mine espiègle, toujours bataillant ou faisant des niches; aussi les faiseurs de pronostics, et Dieu sait s'il en manque, disaient-ils en parlant de Pierrot que ce ne serait jamais qu'un paresseux et un mauvais garnement. Néanmoins, quand il eut quatorze ou quinze ans, il se trouva que Pierrot était un dur à la besogne, et il aurait donné un démenti complet aux sinistres prédictions, s'il n'eût conservé sa manie de faire des farces; mais le drôle était un esprit fort que la crédulité de quelques voisins amusait beaucoup, de sorte qu'il s'était ingénié de se faire passer pour sorcier, et qu'il y était, ma foi, parvenu bel et bien. « Père Jérôme, disait-il un jour à un campagnard qu'il rencontrait dans les champs, quand vous rentrerez chez vous, l'esprit du mal vous apparaîtra sous la figure d'un crapaud. » Et notre gaillard de jeter en passant par la fenêtre du brave Jérôme, restée ouverte, un énorme batracien destiné à remplir le rôle dia-



bolique. « Monsieur Matthieu, disait-il une autre fois à un paysan en train de repiquer des choux, les plants que vous repiquez là sont frappés de stérilité ; ils ne vous donneront que des feuilles. » Et le lendemain, avant l'aube, notre sorcier se glissait à la sourdine dans le champ en question, extirpait le cœur naissant de chaque plante, et un mois ou deux après, le propriétaire ébahi voyait les feuilles extérieures de ses choux prendre des proportions phénoménales, tandis que le cœur restait à néant. Nous laissons donc à penser si le père Matthieu était convaincu de la puissance surnaturelle de Pierrot.

Un jour que Pierrot avait ensorcelé les œufs d'une voisine en les vidant au moyen d'une aiguille et en rebouchant les trous avec de la chaux, son père, indigné, l'avait chassé de la maison, avec défense d'y jamais revenir, ni même de donner de ses nouvelles. Or, comme le pauvre farceur avait alors dépassé sa dix-huitième année, il n'avait trouvé rien de mieux à faire que de s'engager, et on n'avait plus entendu parler de lui.

Pourtant, quelque grande que soit la colère d'un père, elle ne tient pas contre l'absence. D... restait maintenant tout penaud quand sa femme en pleurs lui reprochait sa dureté pour leur enfant, et il ne put cacher son désespoir quand un voisin lui apprit, il y a quelques mois, que Pierrot avait été tué à la Tchernaïa, qu'il en tenait la nouvelle d'un sien neveu qui l'avait rencontré-là bas.

Un jour, le cultivateur revenant de la halle, s'en retournait chez lui, quand, en arrivant sur le boulevard du Temple, sa voiture fut arrêtée par une foule curieuse qui stationnait là, les yeux fixés du côté de la Bastille où l'on entendait le bruit lointain des tambours. C'était la division qui, ayant été retenue en mer au retour de la Crimée, arrivait seulement à Paris.

A la vue de ces soldats en tenue de campagne, grande

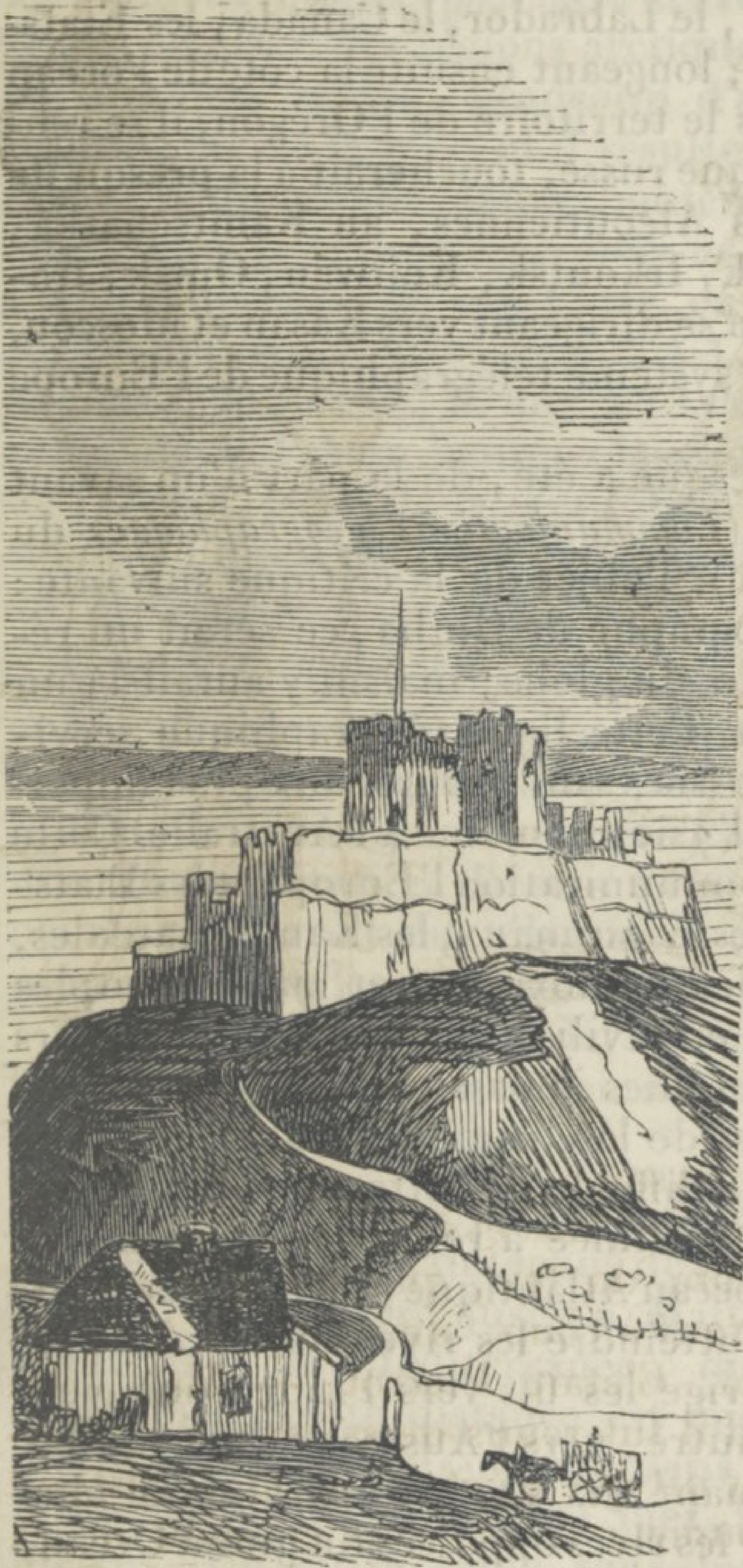


fut l'émotion du paysan.

Le soir du même jour, D... et sa femme étaient tristement assis au coin du feu, quand la porte de la maison s'ouvrant tout à coup, un troupier entre et leur saute au col. C'était Pierrot. — Mais, lui dit son père quand il fut remis de sa première émotion, on nous avait dit que tu étais mort? — Histoire de rire, dit le troupier; je me suis entendu de ça avec un camarade; maintenant je m'en vais faire croire au père Matthieu et au père Jérôme que je me suis ressuscité!

TÉLÉGRAPHIE ÉLECTRIQUE.

La télégraphie électrique est une des découvertes modernes qui font chaque jour les plus grands progrès.



Une des questions les plus intéressantes de notre époque est celle qui concerne les grandes lignes télégraphiques à établir pour relier ensemble les continents et les principales îles de la terre. Les projets les plus gigantesques sont à l'étude, et l'on parle d'un Allemand, M. Schaffner, qui aurait entrepris un voyage autour du monde afin de se livrer aux recherches nécessaires à l'établissement d'un immense câble électrique autour du globe, et dans le but de se mettre en rapport avec les divers gouvernements que l'entreprise intéresse.

D'après ses plans, le réseau télégraphique, partant d'Angleterre, à travers l'Ecosse, traverserait les îles Orcades et Shetland, les Fœroé, l'Islande, et passerait dans le Groënland, le Labrador, le Canada, les États-Unis, la Californie; longeant ensuite la côte de l'océan Pacifique, à travers le territoire de l'Orégon, il se rendrait dans l'Amérique russe, toucherait à la presqu'île d'Aliaska, aux îles Aléoutiennes, au Kamtschatka, passerait à Ochotsk, Irkoutsk, Koliwan, Omsk; traverserait l'Oural en se dirigeant vers Kasan et Moscou, et là se joindrait au système télégraphique de l'Europe orientale.

Ce projet gigantesque a été, de la part d'un savant recueil allemand (*Communications géographiques* du docteur Petermann), l'objet de la critique suivante: « Certes, dit le géographe de Gotha, ce serait un réseau complet autour du globe; mais il y aurait là un grave inconvénient. Cette ligne télégraphique servirait surtout à la Russie, sans profiter aux plus importantes contrées de l'Asie, ni même à l'Australie. Cette ligne mettrait en communication l'Europe et les États-Unis avec le pays des Esquimaux, les Kamtschatdales, les Tongouses et les Samoyèdes, et autres peuples également avancés en civilisation, qui bornent leurs besoins et leurs suprêmes jouissances à se procurer de l'huile de baleine et de la chair de phoque!

» Le point le plus difficile de cette vaste entreprise paraît être la ligne destinée à relier les deux hémisphères à travers l'océan Atlantique; car, de l'Europe, il est assez facile d'atteindre les rives de l'Océan, si, d'un côté, l'on dirige les fils vers l'Inde, puis vers la Chine, et, de l'autre, vers l'Australie, par les îles de la Sonde; et, quant aux États-Unis, quoi de plus aisé que d'atteindre les rives opposées du grand Océan, et d'établir là des lignes qui sillonneront le territoire entier du nouveau monde?

» La question est de savoir si la profondeur de l'Océan

permettra la pose d'un télégraphe électrique ; dans ce cas, la ligne la plus courte et la plus facile à exécuter serait de l'Irlande à Terre-Neuve ; cela vaudrait mieux assurément que le passage à travers les mers et les terres de glace des régions arctiques. On a fait, dans ces derniers temps, beaucoup d'expériences sur la profondeur de la mer, et il résulte des recherches du savant hydrographe Maury, lieutenant dans la marine américaine (*Physical geography of the sea*), que dans l'intervalle entre le cap Clear, en Irlande, et le cap Race, à Terre-Neuve, évalué à 1,600 milles marins anglais (740 lieues), la mer a 10,000 pieds anglais de profondeur. Par un heureux hasard, dans cette partie de l'Océan, le sol de la mer forme une élévation considérable qui a déjà été baptisée du nom de *Plateau du Télégraphe.* »

Si M. Schaffner, dans son projet gigantesque, avait oublié de mettre l'Europe en rapport avec l'Inde, la compagnie du télégraphe de la Méditerranée a réparé ce tort. Cette compagnie espère avoir, dans deux ans, une communication directe avec Bombay, et de ce point, au moyen du télégraphe qu'on établit en ce moment dans les surintendances, jusqu'à Calcutta.

La compagnie ne considère la ligne qu'elle est sur le point de terminer que comme un premier pas fait pour obtenir ce résultat.

La ligne qu'elle se propose d'établir, se réunissant à celle qui existe maintenant de Cagliari au cap Spartivento, ira d'abord jusqu'à Malte, et de là, plongeant dans la Méditerranée, directement jusqu'à Alexandrie; cette distance est énorme : 1,484 kilomètres de câble sous-marin, sans aucune station intermédiaire. D'Alexandrie à Suez, par terre, 400 kilomètres. Un autre câble sous-marin dans la mer Rouge, jusqu'à Aden, avec deux stations, Kosseïr et Ladda, 2,500 kilomètres; et d'Aden à Bombay, avec

des stations aux îles Kouria-Mourta et Ras-al-Had, 3,070 kilomètres.

Quand cette entreprise sera terminée, la communication avec Calcutta, qui exige maintenant trente-six jours, pourra avoir lieu en quelques minutes. Il y a deux ans que M. Faraday a appelé l'attention des compagnies de télégraphes sur la grande difficulté qu'on éprouve à établir des communications sur des fils dont la longueur dépasse 500 kilomètres; mais, depuis cette époque, M. Brett s'est occupé de recherches qui avaient pour but de lever cette difficulté, et il a complétement réussi. En joignant chacun des six fils qui forment son câble à ceux qui composent un autre câble destiné à une compagnie américaine, il a pu expérimenter avec un succès complet, sur une longueur de plus de 2 000 kilomètres, et il a construit un nouvel instrument, applicable aux fils d'une très-grande longueur.

En attendant l'exécution très-prochaine sans doute de ces projets gigantesques, on s'occupe très-activement et très-fructueusement du perfectionnement des machines télégraphiques.

NOUVEAU TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE.

Un nouveau télégraphe électrique fonctionne en ce moment à Londres. L'inventeur est M. Bunstein. Ce qui caractérise cette invention, c'est que deux messages différents peuvent être envoyés par un fil de métal dans les mêmes directions ou dans des directions opposées; les essais qui ont été faits en notre présence constatent parfaitement la puissance de la machine. Deux messages distincts ont été transmis par le même fil, et ils ont été lus avec une incroyable rapidité.

M. Dunker a récemment essayé l'invention sur une ligne prussienne appartenant au gouvernement, et elle a réussi parfaitement. Il en a fait également l'épreuve sur une ligne souterraine de 160 milles en

Angleterre, et les résultats, en cette occasion, ont été satisfaisants. Ajoutons que le dernier essai a été fait, après deux heures d'apprêts, dans des circonstances très-défavorables, et avec un appareil construit pour faire des épreuves dans une chambre.

C'est là un avantage de l'invention, qu'elle soit applicable à la combinaison actuelle des télégraphes électriques. On calcule que l'adoption de cette invention permettrait aux directeurs des compagnies de télégraphe électrique de transmettre des messages à un quart des prix ordinaires et avec plus de chance de promptitude.

L'utilité de la découverte est manifeste au premier coup d'œil. Si, par exemple, un long document, comme un discours royal, doit être transmis par une ligne à deux fils, en divisant le discours en quatre parties et en le donnant à quatre mains, comme dans les imprimeries, vous transmettrez le discours en un quart du temps ordinaire. Il est évident que, comme l'application de l'invention aux lignes existantes n'exigera qu'une faible augmentation de capitaux, on peut opérer une réduction considérable dans les prix.

La machine que nous avons vue, dit un témoin oculaire, a fonctionné conjointement avec l'appareil à imprimer de Morse, et les messages ont été imprimés aussi vite qu'ils ont été délivrés.

On peut s'attendre maintenant à voir bientôt la télégraphie électrique, qui est encore aujourd'hui un moyen communicatif de lieux, devenir d'un usage économique et usuel.

LE MANOIR MYSTÉRIEUX.

C'était un vendredi soir du mois de décembre de l'année 1725; le plus grand silence régnait sur la route d'Orléans. Tout à coup il fut rompu par le bruit de pas de chevaux qui semblaient s'avancer. Peu de temps après on distingua deux cavaliers, et on leur entendit prononcer les paroles suivantes :

« Arrivons-nous enfin à ce château mystérieux?



— Pas encore, Alfred de Coucy.

Nos deux cavaliers, en continuant leur route,

s'étaient approchés d'un vieux manoir qui tombait en ruines; un paysan leur cria : « Que faites-vous ici? Ce château est la demeure des génies; il y a plus de cent ans que personne n'y est entré.

— Qu'importe! reprit Alfred de Coucy d'un air sceptique, les histoires de revenants étaient bonnes autrefois pour épouvanter les femmes et les enfants : maintenant elles ne signifient plus rien. » Et il ne craignit point d'entrer dans le château. L'autre cavalier et le paysan se retirèrent étonnés.

Sous les pas de notre jeune téméraire, les marches de l'escalier du château semblaient s'affaisser. Il monte hardiment; une porte s'offre devant lui, il avance; elle s'ouvre. « Qu'y a-t-il donc? s'écrie-t-il étonné; personne n'habite ce château?

— *Ce château,* » répète l'écho. Et tout retombe dans le plus grand silence.

Il entre dans une galerie, et, à la lueur des rayons lunaires qui traversent les vitraux, il voit avec horreur que cette galerie est remplie de cadavres et d'ossements humains. « Allons, du courage! » crie-t-il.

Et un silence affreux succède à ces paroles, silence qui n'est rompu que par le bruit de ses pas.

Il continue à marcher. Au bout de la galerie il trouve une chambre. Un lit et une table sur laquelle il dépose ses pistolets, sont les seuls meubles qu'il y rencontre. Minuit sonnait alors lentement à l'horloge de l'église. La lune se recouvrit d'un nuage, et la plus grande obscurité régna dans la chambre.

On entendit un bruit de chaînes; puis une voix sourde prononça ces mots : « Qui es-tu, téméraire? Pourquoi venir ainsi dans ma demeure? réponds. » Et aussitôt une main froide a saisi celle d'Alfred, qui prend ses pistolets. « Homme ou fantôme, retire-toi, dit-il, ou je fais feu. »

Et le fantôme sourit.

« — Quitte cette chambre, ou je fais feu.

— Tire si tu le veux, » reprit l'esprit.



Une détonation se fait entendre. Alfred a déchargé ses pistolets sur le fantôme. Mais les balles lui sont renvoyées. « Efforts impuissants, dit l'esprit, les armes des hommes sont sans pouvoir sur nous. »

Alfred épouvanté reste droit, il tremble devant l'esprit qui s'avance vers lui. Enfin, il saisit son épée et veut l'en frapper, mais l'épée vole en éclats.

On entend une voix qui lui crie : « Tu as tremblé pour la première fois de ta vie, Alfred de Coucy ! » Et

tout rentre dans le calme. Le nuage qui couvrait la lune s'étant retiré, on aperçut dans la chambre le cadavre gisant d'Alfred de Coucy.

Le lendemain, on disait dans les environs qu'un jeune cavalier était entré dans le château et qu'on ne l'avait point vu ressortir. Personne n'osait plus approcher du vieux manoir.

Dix ans après, un jour de l'année 1735, quelques personnes étaient arrêtées devant le château à une certaine distance; on vit un moine y entrer.

La consternation fut au comble. Lorsqu'au bout d'un quart d'heure il sortit, chacun courut vers lui pour lui demander qui habitait ce château. « Personne, répondit-il. — Comment! lui cria-t-on de tous côtés; il y a quelques années un jeune homme y entra et jamais on ne l'a vu ressortir. — C'est moi qui l'ai assassiné, reprit le moine. — Vous? — Oui, moi. — Expliquez-vous! lui demanda-t-on. — Ce récit m'est trop pénible, de grâce, épargnez-le-moi. Oui, j'ai tué mon ami, seul je suis cause de sa mort. »

Et comme on insistait pour lui faire raconter cette histoire, il parla à peu près en ces termes: « Depuis longtemps ce château passe pour enchanté. Un jour de l'année 1725, comme j'en parlais avec Alfred de Coucy, il sourit. « Quoi! tu doutes? lui répondis-je, tu doutes des génies? — Je parie, reprit-il, y passer une nuit entière sans trembler. Nous pariâmes trois cents écus.

» Un mois après nous nous dirigeâmes vers le vieux manoir. » J'avais retiré les balles des pistolets de mon ami, j'avais retiré la lame de son épée et je l'avais remplacée par une lame de verre.

« Je me recouvris d'un linge blanc, vers minuit j'entrai dans sa chambre.

» Il voulut tirer sur moi, mais je lui renvoyai ses balles, il voulut me frapper de son épée, mais elle se brisa; alors, hélas! il tomba évanoui, je me

jetai sur lui, mais cet évanouissement c'était la mort.

Depuis ce jour, mon crime m'est sans cesse présent à l'esprit, la vie m'est à charge. Je me suis fait moine, et je ne quitte ma retraite qu'une fois l'année, le jour anniversaire du crime que j'ai commis. » Le moine fondit en larmes et partit.



Depuis ce moment, on ne craignit plus d'entrer dans le château ; on le restaura et il fut habité par un seigneur et sa famille.

Paul ROGER.

LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS ET LE TROLL DE FINLANDE.

Aux régions extrêmes du Nord règnent le froid et la mort; le soleil y lutte en vain, pendant six mois, contre une neige éternelle, et les étoiles et les aurores boréales n'y projettent sur l'ombre des nuits qu'un pâle éclat sans chaleur. Là, ni le cœur de l'homme ne bat, ni le gazon ne verdoie, ni la fleur n'ouvre son calice altéré aux rayons du jour. Seulement, de temps en temps, l'informe baleine soulève sa masse pesante au-dessus des flots, et l'ours blanc sort à pas lourds et mystérieux de sa caverne glacée.



Or, c'était à la fin de mars de l'année 1795. L'hiver fêtait ses derniers jours par des horreurs inaccoutumées. Ciel sombre et orageux, froid dur, vent glacial à travers les sapins dépouillés; tout dans la nature éclatait en lugubres menaces, et les hommes et les animaux s'enfuyaient éperdus vers leurs demeures souterraines.

Tout à coup on vit apparaître dans la plaine de Karessuando trois traîneaux qui semblaient errer à l'aventure, tellement la neige avait effacé toutes les routes et même jusqu'à tout vestige d'habitation humaine. Les chevaux tombaient de fatigue; c'est en vain que leurs guides cherchaient à les ranimer de leur voix rauque et de leur fouet retentissant.

La caravane s'arrêta.

— *Perkele* [1] ! s'écria du fond d'un trou où il était tombé le cocher du premier traîneau, espèce de nain mal bâti, dont le corps, enveloppé d'une sale peau de mouton, faisait peur à voir. On courut à son secours, mais on eut grand'peine à relever le pauvre diable, et à radouber un peu son traîneau, dont le timon était cassé et le cheval fourbu.

— Maudit pays! Monseigneur, nous sommes perdus! — grommelait en même temps un des personnages du second traîneau.

— Tais-toi, François, répliqua celui qu'il avait appelé monseigneur; — informe-toi plutôt s'il n'y a pas quelque habitation dans le voisinage où nous puissions nous réfugier.

Cette dernière phrase fut transmise en finnois à un des cochers par un troisième personnage qui semblait être l'interprète de la troupe.

Le cocher interpellé enfonça son bonnet sur son oreille gauche, s'essuya le nez, suivant l'usage, avec sa manche, prit son cheval par le mors, et, après tous ces préparatifs, répondit enfin sur le ton d'une

[1] Nom du diable en finnois; on l'appelle encore *Lempo*, *Hüsi*, etc.

parfaite tranquillité : — Non, il n'y a dans le voisinage aucune habitation où l'on puisse se réfugier.

Cette triste nouvelle jeta la consternation parmi les voyageurs.

— Maudit pays! maudit pays! — répétait avec une mauvaise humeur toujours croissante l'homme du second traîneau.

Pour comble de malheur, les deux premiers équipages versèrent, et leur chute fut si terrible, qu'on les releva presque hors de service.

Et les ténèbres s'épaississaient, et le froid redoublait de violence, et la tempête, chassant au loin la neige, ébranlait les pins des forêts et jusqu'aux pierres des montagnes.

— Nous sommes perdus! nous sommes perdus! — criait toute la troupe au désespoir.

Mais voici qu'apparaît dans le lointain un spectre à la forme indécise, dont les yeux brillent comme deux tisons d'incendie, et dont la main velue semble faire signe aux étrangers de se diriger de son côté. N'était-ce pas un de ces nains si fameux dans les *sagas* du Nord, qui attiraient les voyageurs errants dans leurs cavernes pour les immoler aux sombres puissances?

— François! dit en s'élançant de son traîneau le plus jeune de la troupe, tu vois qu'on nous fait signe là-bas; il faut y aller!

— Oh! monseigneur, y pensez-vous?

— Est-ce que tu aurais peur?

François n'osa répliquer.

Le chemin était rude, hérissé de pierres, de troncs d'arbres et de monceaux de neige. Le jeune homme avançait bravement; François le suivait jurant Dieu, diable, et grommelant entre ses dents : — Maudit pays! maudit pays!

Ils traversèrent une rivière, et arrivèrent auprès d'une haute montagne dont la couronne de sapins et

de bouleaux ajouta encore de nouvelles ténèbres à celles qui les enveloppaient déjà. François était hors de lui.

— Pour Dieu! monseigneur, pas un pas de plus! C'est ici le bout du monde; ce signe qui nous appelle, c'est le signe du diable, le signe de l'enfer!

Le jeune homme s'arrêta. Le site en effet était d'un aspect si lugubre, qu'il hésitait à aller plus loin. Cependant il reprit courage, et fit encore quelques pas. Le spectre se dressa devant lui; puis, s'abîmant tout à coup dans la neige, il laissa voir aux voyageurs les traces d'une habitation souterraine. Ce n'était pas chose nouvelle pour eux; ils avaient déjà rencontré, à Tornéä et à Muonioniska, de ces huttes profondes où la porte est si basse qu'il faut se traîner sur les mains pour y entrer. Mais celle qui se présentait alors devant eux ressemblait plutôt à la tanière d'un ours qu'à un refuge humain.

— Quel parti prendre? Si c'était là une caverne de brigands, et qu'on m'y eût attiré pour m'assassiner?

Ainsi pensait le jeune voyageur, et déjà il s'apprêtait à appeler ses autres compagnons, lorsque du fond de l'antre, une voix de femme, douce et pure, fit soudain entendre ces paroles :

— Citoyen Louis-Philippe d'Orléans, entrez sans crainte!

M. François-Étienne-Colin Guillemot, valet de chambre de Son Altesse Royale le duc d'Orléans, se laissa tomber dans la neige, et embrassant les genoux de son maître : — Ah! monseigneur, vous ne m'avez pas assez grondé de ne croire ni à Dieu ni à diable; je le vois maintenant, il faut venir dans ce monde des esprits, pour bien connaître ce qui en est. N'est-ce pas que c'est le diable qui vient de prononcer votre nom?

Le prince se penchait vers la caverne, comme pour écouter encore la voix qui avait frappé son oreille.

La voix reprit :

— Monseigneur le duc Louis-Philippe d'Orléans, entrez sans crainte!

Cette seconde invitation fit bondir les deux voyageurs.

— Eh bien, entrons, dit le prince, il faut que je sache quelle est cette bouche qui parle si purement notre langue dans ce coin ignoré de la terre; il faut que je voie cette femme qui paraît si familière avec les titres de mon sang!

Et le duc d'Orléans, suivi de François, se glissa dans la hutte souterraine. Cette hutte n'avait pas plus de cinq pieds de haut et environ douze pieds carrés. Elle était pavée d'une énorme dalle de granit dont un coin servait de foyer, sur lequel flamboyait un vieux tronc de pin. La fumée refoulée par le vent qui soufflait du dehors s'élevait en flots orageux, et remplissait la hutte d'une vapeur mêlée de flammes et d'étincelles. Elle ressemblait par moments à un soupirail d'enfer. Deux lits, un banc, une chaise, une table, tel en était le mobilier, qui, du reste, était tenu avec une remarquable propreté.

Le duc n'eut rien de plus pressé que de chercher cet être mystérieux dont la voix et les paroles l'avaient si fort impressionné. Mais il n'aperçut d'abord que le spectre dont la main lui avait indiqué la route. C'était un vieillard de soixante-dix à quatre-vingts ans, à la mine chétive, au corps rabougri, mais dont le regard inspiré révélait un des grands trolls du Nord. François le prit pour le diable. A ses pieds se jouaient, dans l'accord le plus fraternel, un chat et un ours.

Le vieillard, sans se préoccuper en aucune façon de la présence de ses hôtes, se mit à frapper à petits coups sur un banc, prononça quelques paroles inintelligibles, et alluma une longue pipe dont la fumée vint bientôt surprendre désagréablement l'odorat des deux Français.

— N'avais-je pas dit que nous étions chez Belzébuth? murmura le sieur Guillemot; — cette abominable fumée est une preuve plus que suffisante contre le maudit hérétique.

— Mon ami, dit le duc au vieillard en fixant sur lui un regard scrutateur, puisque la langue que je parle vous est aussi bien connue que mon nom, seriez-vous assez bon pour m'apprendre à quel personnage je dois l'hospitalité; car, bien certainement, vous n'êtes pas ce que votre genre de vie et le dénûment de votre habitation semblent indiquer.

Le vieillard secoua la tête, et prononça encore quelques mots que personne ne comprit.

— Jamais je n'ai entendu dire, observa Guillemot, qu'il fût dans les usages du diable de se faire représenter sur la terre. Mais, à coup sûr, cet être-là est bien digne de faire le pendant de Lucifer ou d'être au moins son vicaire général. Allons, vieux rustre, ouvre la bouche, et dis-nous qui tu es, afin que nous sachions si nous avons lieu ou non de nous féliciter d'avoir fait ta connaissance.

— Mon père, Tuisko, n'est qu'un pauvre habitant de Karessuando; il prie humblement Son Altesse Royale monseigneur le duc d'Orléans de se regarder comme le bienvenu dans sa cabane, dit la douce voix qui avait si gracieusement invité les étrangers à y chercher un abri.

Le duc se retourna vivement du côté d'où venait la voix. Quelle fut sa surprise lorsqu'à la lueur de la flamme il découvrit, dans le fond d'une alcôve, une blanche et pure figure de jeune fille, telle que jamais il ne lui en était apparu dans les somptueux salons des Tuileries où sous les frais ombrages de Versailles! Elle était vêtue d'une robe de laine de Finlande, à raies bleues et rouges; ses cheveux châtains flottaient en boucles soyeuses sur ses épaules, ses yeux bleus étincelaient, un charme indicible de jeunesse était

répandu sur toute sa personne; et cependant, à son expression mélancolique et tendre, on voyait que les fleurs de sa vie avaient été mêlées de plus d'une



épine; et elle en était encore plus belle et plus séduisante.

Le jeune prince la salua avec le même respect qu'il eût fait pour une princesse du sang.

— Monseigneur, poursuivit-elle toujours en français, nous vous attendions depuis longtemps. Hier,

à huit heures, lorsque vous quittâtes Muonioniska, mon père se désolait de ce que vous eussiez voulu atteler des chevaux à vos traîneaux. Les chevaux ne sont point faits pour ces parages, il leur faut des routes tracées et des relais sûrs. Vous n'avez pas encore essayé de nos rennes, monseigneur, vous ne savez pas quelle joie on éprouve à glisser, rapide comme l'éclair,





à la lueur des étoiles et des aurores boréales, sur une neige resplendissante. Demain il ne sera plus temps. Le dégel commence, les landes vont devenir impraticables, les rivières seront changées en torrents. Ah! qu'il est fâcheux que vous ayez négligé un tel plaisir!

— Le plaisir de se casser le cou à la remorque d'une bête sauvage! murmura François Guillemot.

— Votre père connaît donc les heures et les minutes de mon voyage d'hier? reprit le prince.

— Hier soir, à huit heures trois quarts, mon père me dit : Je vais au-devant de cet illustre étranger, car le timon de son traîneau s'est cassé, ses chevaux sont morts de fatigue, et la tempête qui menace pourrait lui être fatale. Ce serait un grand malheur, Toini, pour le pays de ta mère.

— En vérité, mademoiselle, vos paroles me remplissent d'étonnement. Mais elles m'ont rappelé mes compagnons de voyage que j'ai laissés tout près d'ici... Ah ! ils seraient bien heureux, sans doute, de partager, auprès de cet excellent brasier, votre gracieuse société...

— Mon père est allé les chercher, monseigneur.

— Mais savez-vous ce qui leur est arrivé, mademoiselle, vous qui savez tant de choses?

— Toini ne sait rien, Toini n'est qu'une simple et pauvre fille ; elle dit seulement ce que son père lui dicte, et son père ne dicte que ce que son *Haltia* [1] lui inspire.

— Votre père cultive les sciences naturelles?

— Mon père est un sage.

— Pourquoi me regardez-vous avec cet air de défiance? Est-ce que c'est un déshonneur dans votre pays que de cultiver la sagesse?

— Non, monseigneur; nous estimons, nous aimons la sagesse. Nos vieilles sagas l'appellent le don des dieux par excellence, le don pour lequel seul il vaut la peine de vivre.

— Néanmoins, votre père a des ennemis?

— Un seul, monseigneur, un seul, car tout le monde le vénère et le craint. Et cet ennemi, c'est le prêtre noir de Suontekis. De temps en temps nous le

[1] Esprit familier des sorciers finnois. Tout ce qui va suivre est fondé sur la doctrine de la magie des Finnois. Cette doctrine, qui domine si puissamment la mythologie et les poésies primitives de ces peuples, se retrouve encore aujourd'hui vivante dans plusieurs localités de leur pays.

voyons apparaître dans ces parages, et il nous arrache à notre demeure pour nous traîner à Rowaniemi; et il nous menace de la prison et de la mort : tout cela parce que mon père est un troll, un *tietäjä*.

— Qu'est-ce que cela, un *tietäjä*, belle enfant?

— Je vais vous le dire : Un tietäjä est un sage; un tietäjä est un homme puissant qui possède les paroles de la vie, et qui sait la manière de les appliquer; un tietäjä est l'ami des grands esprits qui habitent au fond des mers, sur l'aile des nuages et jusqu'à la cime des plus hautes montagnes; un tietäjä est celui qui comprend le mystère des extases, et auquel le Haltia, l'esprit de secours, révèle toute chose; un tietäjä peut rendre les hommes bons ou mauvais, guérir les malades, conjurer les fléaux, prédire l'avenir, et faire retrouver les trésors perdus. Un tietäjä est un grand homme, monseigneur.

— Alors, votre père sait et peut tout?

— Oui, monseigneur; vous ne me croyez point, je le sais, car tous les hommes sont incrédules, car tous les hommes sont athées et moqueurs. Mais ce que j'ai dit est vrai. Mon père en sait plus que Matti Kallanvaara [1], dont le nom jeta tant d'éclat l'année dernière à Kémi; mon père ne se laisse pas tromper comme lui; mon père n'a pas besoin d'eau de-vie, comme lui, pour s'unir à son esprit familier; il ne se fait point payer ses extases. C'est Dieu même qui l'inspire; il peut du seul souffle de sa bouche disperser tous les démons de la terre; il peut entortiller autour de son petit doigt tous les esprits de l'Eglise. Si vous l'entendiez, prince, vous seriez transporté d'admiration. Hier, avant d'aller à votre rencontre, il me dit des paroles si magnifiques, si étonnantes, qu'elles ne

[1] Célèbre sorcier finlandais. La comparaison que la jeune Toini établit entre lui et son père nous montre le côté humain de la sorcellerie finnoise. Ces sublimes tietäjä étaient rarement insensibles à l'attrait d'un verre d'eau-de-vie ou d'une bourse bien garnie.

sortiront jamais de ma mémoire; lui-même, quand je les lui ai répétées après son extase, car il ne se souvient jamais de ce que son esprit lui a fait dire, lui-même en a été stupéfait.

— C'est, en effet, un homme bien extraordinaire que votre père; mais ce qui me paraît plus extraordinaire encore, c'est qu'il soit votre père.

— Toini n'est pas la fille de Tuisco.

— Mon pressentiment me le disait. Une si belle fleur ne pouvait être née dans cet horrible désert.

— Prince, n'insultez pas au désert : les montagnes solitaires, les bois silencieux ont aussi leurs charmes. Savez-vous que pendant trois mois de l'année nous pouvons lire la nuit sans lumière? Alors le soleil ne se couche point dans le sein de la terre; il l'effleure légèrement d'un baiser, et se relève glorieux sur l'horizon. Nous ne changerions pas les aurores boréales de nos hivers contre vos lourdes ténèbres de décembre. Je connais votre France, monseigneur, car c'était aussi ma France autrefois. Pays de verdure et de fleurs, de parfum et de soleil! Cependant me persuaderez-vous que cet heureux ciel abrite l'idéal de l'amour et du bonheur? Je vous dirai, moi, ce qu'il abrite : la haine mortelle et la noire perfidie, l'infidélité, oui, l'infidélité... Ah! mieux valent mille fois le désert et la glace éternelle!... Le désert! il est sublime, il est plein de suavité et de bonheur, parce qu'il est fidèle et éclatant d'immortalité. Quoi! ne préféreriez-vous pas un cœur tranquille au milieu des champs de neige du Nord à un cœur tourmenté sous les étoiles radieuses du Midi?...

— Etrange jeune fille, dis-moi qui tu es?

— En quoi cela peut-il vous intéresser?

— Je t'en prie!

— Mon père est le juif éternel, il a déjà passé deux mille ans; mais moi, je n'ai pas encore accompli trois siècles.

Le duc fixait attentivement la jeune fille.

— Est-elle bien dans son bon sens ? se demandait-il en lui-même.

Mais Guillemot se rapprochant de lui : — Ecoutez, mon prince, je crois que nous ferions sagement de nous retirer au plus vite de ce diabolique repaire.

— Tu plaisantes, voici notre hôte qui ramène nos amis !

En effet, le vieux Tuisco était rentré dans la cabane, suivi du comte de Montjoie et des autres voyageurs qui accompagnaient le duc d'Orléans.

— Bonsoir, cher comte, dit le prince ; vous ne vous attendiez pas, je pense, à me trouver auprès d'un bon feu, causant avec une sorcière, avec une fée qui parle français aussi bien que pas un de nous. Quel bonheur que la poésie vienne un peu égayer cette triste phase de notre voyage ! Mais vous, qu'avez-vous fait depuis que je vous ai quitté ?

Pendant que le comte de Montjoie racontait ses aventures, Toini servit le souper. Il consistait en une pièce de renne fumé, en poisson sec et en lait caillé. Ce dernier article souriait médiocrement au sieur Guillemot, qui, ayant laissé ses provisions de vin et d'eau-de-vie dans son traîneau, dut pourtant s'en contenter.

— Belle Toini, dit le duc à la fin du repas, après votre propre histoire, je ne sais rien au monde qui puisse m'intéresser davantage que de voir votre père tomber en extase. Quand il est dans cet état, il doit lire sans doute dans le passé et dans l'avenir, et sur ces deux points j'aurais quelques éclaircissements à demander.

— Je vais lui faire part de votre désir, répondit Toini, mais je ne vous promets pas qu'il y satisfasse. Ah ! messieurs, ce n'est point un jeu que de mourir à ce monde visible pour s'élancer, dégagé de toute matière, jusqu'à ces régions sublimes où la voix de l'es-

prit raconte les mystères des choses! Non, ce n'est point une comédie de théâtre français, soyez-en convaincu.

— Ceci pourrait-il décider votre père? dit le comte de Montjoie en tirant sa bourse.

— Gardez votre or, seigneur comte, mon père n'en a que faire.

Un long colloque s'établit entre le père et la fille; le vieux Tuisco semblait résister opiniâtrément à ses instances : enfin Toini l'emporta.

Alors on vit le troll s'avancer majestueusement au milieu de la chambre, et, d'un geste solennel, faire signe aux étrangers de prendre place sur le banc, le long du mur.

— Messeigneurs, dit Toini, mon père exige d'abord que vous vous dépouilliez de tout ce que vous portez sur vous en fer et en acier.

— Mort de ma vie, nous séparer de nos armes! s'écria Guillemot épouvanté.

— Absurde poltron! fit le duc : qu'avons-nous donc à craindre de cette jeune fille et de ce vieillard rabougri? Allons! qu'on s'exécute, et vous aussi, comte!

Le vieillard prit tous les objets des voyageurs, et les cacha sous le pavé. Puis il commença ses invocations; mais tout à coup il s'arrêta et parut inquiet.

— Monsieur le comte, vous portez encore de l'acier! dit Toini.

Le comte, un peu confus, tira de sa poitrine un petit poignard qu'il y tenait toujours caché.

— Ce monsieur n'a pas livré non plus tout son acier.

— Moi! fit Guillemot.

— Oui! répliqua sèchement Toini.

En effet, Guillemot avait conservé un tire-bouchon.

Quand le troll eut ainsi fait disparaître tous les

obstacles, il se lança à pleine carrière dans les voies de l'inspiration, et la jeune fille traduisait fidèlement les paroles sublimes qui jaillissaient de son âme.

— Mon esprit me transporte, s'écriait-il, mon désir s'élève dans ma pensée; je veux commencer des *runes*, je veux chanter...

O étrangers qui m'écoutez, que voulez-vous de moi!... la douleur a-t-elle rongé vos chairs?... le chagrin a-t-il courbé vos esprits?... avez-vous perdu d'immenses trésors, ou êtes-vous poursuivis par d'implacables ennemis? Parlez, car mon père m'a appris les paroles puissantes, les paroles originelles, les voies divines; à ma voix, les portes d'airain s'ébranlent,



les forteresses d'Hiisi [1] s'écroulent, les pins déracinés tourbillonnent comme le sable. Je connais l'origine du monde, l'origine du feu et l'origine du fer ; je connais les routes silencieuses de la fourmi à travers l'écorce flétrie des bouleaux. Devant moi, les esprits des morts prennent la fuite, et l'ours oublie sa rage impuissante. Je m'empare des maux de la terre, et je les ensevelis dans la montagne des Plaies [2], sous une pierre de neuf brasses, où la terreur habite, où l'angoisse a fixé son repaire. Parlez donc, ô étrangers ; la sagesse va jaillir du fond des marais, et du sein brisé des montagnes couvertes de neige on entendra des voix qui feront tressaillir l'esprit de l'automne sur les rivages de la mer du monde.

— Homme sage, dit alors le duc d'Orléans, j'ai une mère, et cette mère s'appelle la France ; elle est malade ; de perfides médecins conspirent sa mort. Dis-moi quel sera son destin.

Et le vieux Tuisco, dont les accents avaient été jusqu'alors pleins de calme et de mélancolie, s'exalta tout à coup. Son verbe devint strident et impétueux, son geste convulsif, ses yeux rayonnants d'un éclat sauvage. Tout son être se transfigura; il était manifeste que l'esprit du *tietäjä* en avait pris possession. Aussi, les Français, qui l'avaient écouté d'abord avec un sourire d'incrédulité, ne pouvaient plus se défendre d'une sorte de religieuse terreur. De son côté, la belle Toini, qui était en rapport plus immédiat avec le troll, se laissait gagner à son enthousiasme; elle était haletante, échevelée ; on eût dit une de ces sibylles dont les sagas du Midi racontent les frénétiques ardeurs.

[1] Le diable.

[2] La mythologie finnoise reconnaît plusieurs déesses des douleurs. Elles habitent la montagne de Kipumaki, où elles recueillent les maladies dans un petit vase d'airain et les font cuire sur un foyer magique.

— Ta mère est malade, reprit le sorcier, quelle est donc ton audace, ô maladie, d'avoir osé l'attaquer? Qui es-tu? D'où viens-tu? Viens-tu des sépulcres de Kalma [1] ou des profondeurs de Manala [2]? Viens-tu de la poussière des marais ou du sein des sables mouvants? Viens-tu de l'abîme des eaux ou de la neige de l'écume? As-tu été poussée par les vents ou chassée par les tempêtes de la mer?

D'où es-tu venu, fléau cruel, sanie impure? Comment as-tu pu l'atteindre? Viens-tu du sein des pierres ou des arbres, ou des régions antiques? Es-tu descendu des montagnes ou des tiges de framboises, ou du sanctuaire des sages, ou des fleuves des hommes velus, ou des marais des sorciers, ou des collines des hommes sauvages, ou des cavernes des chiens farouches, ou des repaires des ours indomptés, ou des contrées où les renards glapissent, où les lièvres se rassemblent?

Prodige d'épouvante, fuis loin de moi; supplice de la terre, abandonne ma demeure.

Mon père, mon vieux père n'a jamais été l'esclave des sorciers; il n'a jamais corrompu le Lapon par des présents; il a chassé les calamités, il a dissipé tous les maux.

Si je n'ai point cette puissance, eh bien, j'invoquerai le fils de Ukko [3], qui règne sur les nuages, qui dissipe la tempête. J'implorerai son secours, je ferai descendre la protection de son bras des hauteurs du ciel dans les abîmes de la terre. Ecrasé par la misère, j'élèverai ma voix à travers le monde, à travers les entrailles de la terre, les six voûtes splendides, les neuf cieux!

[1] Région des morts (*Kalma* signifie littéralement odeur de cadavre).

[2] L'enfer.

[3] Dieu du tonnerre.

O Ukko! toi qui t'appuies sur l'axe du monde, toi qui habites sur la nuée qui vomit la foudre, apporte ici ton glaive de feu, afin de frapper le cruel qui me tourmente, de chasser à jamais mon ennemi.

Déesse des ondes, sors de l'abîme; élève du sein des eaux ta chevelure bleue, du sein de la source ton léger vêtement, de la poussière humide ton resplendissant visage! Viens à mon secours, viens me délivrer, me protéger, me consoler dans ces horribles travaux, dans ces insupportables douleurs.

O forêt! viens avec tes bêtes superbes, viens avec tout ton peuple! Perkele, viens avec toute ta maison! Lac, viens avec les fils de ta race! Que cent guerriers se lèvent avec leurs glaives, que mille héros accourent au secours du faible, de l'infortuné!

Mais, si ce n'est assez, quelle autre puissance invoquerai-je encore? Est-il dans le monde des hommes, enfants des vieux siècles, des hommes éternels? Surgis de la terre, ô mère de la terre; surgis du champ, seigneur éternel; levez-vous, ô vous tous qui portez des glaives, vous tous qui montez des coursiers, venez briser le mal qui m'accable, venez triompher de mes douleurs[1]!

A mesure que Tuisco déroulait ses invocations, sa voix devenait plus orageuse, ses gestes plus saccadés. Il frappait du pied, il battait des mains; ses cheveux se dressaient sur sa tête et sa bouche écumait. Enfin, il tomba épuisé sur le pavé; ses yeux se fermèrent, ses membres se roidirent; on eût pu croire qu'il était mort, si, de temps en temps, ses lèvres pâles n'eussent fait entendre quelques sons inarticulés que Toini seule comprenait.

— Dieu merci, s'écria Guillemot comme s'il eût

[1] Le chant de Tuisco se retrouve dans les poésies nationales de la Finlande, conservées par la tradition jusqu'en 1836, époque à laquelle elles furent recueillies par le docteur Lonnrot et livrées à l'impression.

été délivré d'un poids qui le suffoquait, le voilà enfin en repos, le vilain Belzébuth! Je gagerais bien qu'il va se gonfler jusqu'à ce qu'il crève. Pendant qu'il se livrait à ses frénésies, il me semblait toujours voir le moment où il allait berner ma chrétienne personne. Dites donc, monseigneur, n'y aurait-il pas moyen de jeter cet énergumène hors de la cabane? La neige lui ferait du bien, et lui donnerait peut-être envie d'aller rejoindre son digne seigneur et maître.

— Tais-toi, François, dit le duc, n'as-tu jamais vu de ces insectes qui font les morts, et qui, lorsqu'on les approche, se relèvent tout à coup pleins de vie? Oserais-tu bien toucher à ce spectre immobile?

— Je le relèverai, si vous voulez, avec mon fer à friser.

— Chut! le voilà qui remue!

— J'aperçois au loin, reprit Tuisco d'une voix profonde mais brisée, j'aperçois une terre rayonnante de verdure et de beauté. Voici des bois touffus, de hautes montagnes, des plaines riches de fruits. — Quelles cités splendides s'élèvent de toutes parts! mais, hélas! les fleuves qui les baignent sont rouges de sang, les ruisseaux sont rouges de sang, les sources sont rouges de sang. — Une noire fumée enveloppe les châteaux et les palais. — Les hommes sont armés de haches et de coutelas. — Quelle est cette foule sinistre qui s'avance? — Les armées s'entre-choquent, le cheval de la mort galope de rang en rang. — Horreur! horreur! — Mais j'aperçois un jeune homme au front resplendissant comme le feu des étoiles. — Il s'élance, il brise sous les pieds de son coursier la foule envieuse de sa gloire. — Et le voilà sur un trône! — C'est beau, c'est divin! — La foule gronde encore. — Les pierres du diadème se brisent, et le serpent qui y était caché va mordre au cœur le héros qui le porte. — Le feu dévore la terre. — Le Nord s'ébranle. — D'épouvantables vautours poursuivent l'aigle vain-

queur jusque dans son palais de nuages, et il en tombe percé de mille coups, comme un globe de feu éteint



dans la tempête. — Et la terre reverdit, et les fleuves dépouillent leur robe de sang pour reprendre leur ancienne parure; mais leur sein est jonché des plumes de l'aigle tombé. — Plumes merveilleuses! des hommes nouveaux s'en emparent, et ils écrivent avec elle une histoire, une histoire éternelle. — Et cependant la mer fatale n'a pas encore épuisé ses orages. — Un trône est renversé, un vieillard a pris la fuite. — Un jeune prince, celui que je vois là, devant moi, s'avance sur les ailes du destin, comme le génie de la paix du monde. — C'est lui qui remettra entre les mains des héros les plumes du grand aigle, afin qu'ils puissent continuer l'histoire interrompue... Eh quoi! *la tempête recommence, les nuages versent du sang —*

et le jeune enfant agite ses bras innocents du haut du trône — et l'air est obscurci par les ailes noires de corbeaux immenses... [1]. Que veut dire ce signe? — Mais les ombres enveloppent ma pensée; mon esprit m'abandonne; étrangers, adieu! adieu!

Et le vieillard se tut, et il retomba de nouveau anéanti sur le pavé, d'où il ne se releva enfin qu'après de longues heures d'un sommeil convulsif.

Trois semaines après la scène que nous venons de décrire, nous retrouvons encore les illustres voyageurs à Karessuando. Le comte de Montjoie murmurait une foule de nobles jurons contre ce séjour prolongé; et le sieur Guillemot ne se faisait pas faute de les assaisonner de ses imprécations roturières. Le prince souriait à l'impatience de ses compagnons. — Est-ce que vous ne trouvez pas cet endroit charmant? leur disait-il; nous ferons bien, je crois, d'y attendre la fin du dégel. Mais au fond, il n'eût pas été fâché que le dégel ne finît jamais.

— Je ne m'étonne pas, disait Guillemot à part lui, que monseigneur se plaise ici. Il est d'une race dont on connaît assez les exploits auprès du beau sexe. Quelle mauvaise étoile a jeté là sur nos pas cette étonnante sirène? J'en suis moi-même tout ensorcelé. Le diable se joue dans ses yeux; et mon maître en tient, j'en suis sûr. Depuis cette horrible nuit où le vieux Belzébuth nous donna la comédie, il ne peut plus se séparer d'elle. Matin et soir il faut qu'il vienne la visiter dans son taudis. Elle lui a appris à conduire les rennes et à marcher avec des *suksi* [2]. Je voudrais bien savoir à quoi tous ces beaux talents

[1] La saga dont nous donnons ici la traduction a été recueillie en 1844 ou 1845. Ainsi le passage que nous soulignons n'a pu y être glissé après coup.

[2] Sorte de longs patins dont les Finnois et les Lapons se servent pour descendre les montagnes.

pourront servir en France à monseigneur le duc d'Orléans.

Cependant la troupe voyageuse avait trouvé dans les environs une habitation plus commode que la hutte du troll; mais Guillemot avait raison : le duc faisait de fréquentes visites à cette hutte; souvent aussi on le voyait se promener avec Toini sur les montagnes.

Un beau soir d'avril, ils erraient tous les deux sur les bords du Muonio, et le descendant de cette race royale, qui règne depuis neuf siècles sur le peuple le plus chevaleresque de la terre, causait familièrement avec une pauvre fille de Finlande, et lui disait :

— Je t'aime!

A cet aveu, Toini hocha la tête.

— Monseigneur plaisante avec sa servante?

— Non, je le jure; mais ne m'aime-t-elle pas aussi de son côté, ma colombe sauvage?

— Monseigneur sait bien que je l'aime.

— Pourquoi m'appelles-tu toujours monseigneur? Ah! un prince ne saurait-il rencontrer l'amour, même dans un désert!

— Vous le dirai-je? Eh bien, je vous ai vu dans tout l'éclat de votre rang, et depuis douze ans je vous connais, je vous aime!

— Tu rêves, mon enfant! Ta vie est pleine de mystères. Je brûle du désir de la connaître; mais, toi, tu hésites toujours à me la raconter.

— Ma vie, hélas! est celle d'une infortunée; et ma mère m'a recommandé de ne jamais satisfaire le caprice de ceux qui voudraient la connaître. Nous sommes nés, cependant, l'un près de l'autre.

— Tu es Française, Toini, et de plus tu es Parisienne. Je l'ai deviné depuis longtemps à la langue que tu parles et à ta prononciation si pure, si distinguée. Mais, dis-moi, d'où vient que le nom d'Antoinette arrive si souvent sur tes lèvres?...



— C'était mon nom. Il m'avait été donné d'après celui de la reine, car...

— Car?... Oh! poursuis, je t'en supplie; je suis impatient de savoir qui tu es.

— Car la reine était ma marraine...

— O Dieu! qui donc rencontré-je ici, sous ces vêtements grossiers, dans ces lieux sauvages! Destin, que tes jeux sont cruels!

— Moins cruels encore que les hommes, monseigneur. Ma mère était dame d'honneur de la reine Marie-Antoinette. Elle était belle. Vous devez avoir vu ce teint d'une admirable blancheur et cette expression indéfinissable de noblesse qu'on ne rencontre que dans les anciennes familles de Normandie. Un prince du sang conçut une passion pour ma mère. Elle l'aima à son tour, et eut la faiblesse de lui céder. Un jour, le prince entrant brusquement chez elle : — Adélaïde, lui dit-il, le secret de notre amour est découvert; ton intérêt et ton honneur exigent que tu te maries. Je t'ai choisi pour époux le vicomte d'Arras. La reine en est avertie et y consent. Tes fiançailles auront lieu ce soir même; mais notre amour ne périra pas. — Ah! monseigneur, savez-vous ce que c'était que ce vicomte d'Arras?... Ma mère s'évanouit; mais quelques semaines après elle était la vicomtesse d'Arras.

— Ta mère a dû être bien malheureuse! dit le prince attendri.

— Oh! oui, monseigneur, autant que peut l'être une femme unie à un homme sans cœur. Ma naissance vint la consoler. Mais bientôt son destin s'assombrit de nouveau. Le prince voulait être aimé d'elle comme avant son mariage. — Jamais, lui dit-elle, jamais, tant que je serai à un autre! — Exaspéré de ses refus, le prince lui écrivit ces deux mots : — Amour ou vengeance. — Ma mère prit la fuite,

car déjà le vicomte tramait contre elle un horrible complot.

— Je connais d'Arras!...

— Ma mère n'alla pas loin. L'abbesse des Ursulines de Montmartre était sa parente; elle nous cacha dans son couvent pendant sept ans. Là, sous l'ombre des hêtres, je grandis dans le calme et dans la paix. Je n'étais pas encore sortie de la sainte maison, lorsqu'un jour je persuadai à une religieuse qui allait visiter des malades de m'emmener avec elle. Quelle joie c'était pour moi de traverser ces rues brillantes, ces magnifiques boulevards qui font de votre capitale la reine du monde! Cependant le tourbillon des hommes et des équipages m'effrayait un peu. Je m'en souviens comme si ce n'était que d'hier. Tout à coup la foule se sépara pour laisser passer quatre cavaliers. Jamais je n'avais rien vu de si beau, de si richement orné que les chevaux qu'ils montaient. Vous étiez un de ces cavaliers, mon prince; vous aviez alors dix ans. Un coup de vent enleva votre chapeau, et le fit tomber à mes pieds. Je vous le remis d'une main tremblante; mais avec quel gracieux sourire vous me remerciâtes! Un autre cavalier de votre troupe s'avança alors vers la religieuse qui me conduisait, et lui demanda d'une façon étrange qui j'étais et où je demeurais. Hélas! le lendemain, ma mère reçut un billet contenant ces paroles menaçantes : — Amour ou vengeance! — Ma mère devint pâle comme la mort; et, sans perdre de temps, elle s'enfuit avec moi vers le Havre, d'où elle écrivit à l'abbesse des Ursulines. Mais avant qu'elle reçût une réponse, un second billet lui arriva. Il était cacheté de noir, et il portait toujours ces mêmes paroles : Amour ou vengeance!

— Abomination!... Et ta mère a-t-elle conservé ces billets?

— Vous ne les verrez pas! — Antoinette, me dit

ma mère, il faut quitter la France, nous y chercherions en vain le bonheur. Allons sur le port, et montons sur le premier vaisseau qui voudra nous recevoir. Un honnête pilote nous accueillit, sans s'enquérir de notre nom ni du but de notre voyage ; et quelques semaines après nous abordions à un rivage dont nous n'avions jamais entendu parler ; nous étions en Finlande, à Uléäborg.

— Et les billets, les billets?

— La vengeance ne nous poursuivit point dans ces pays de neige éternelle. Notre vie s'écoula dans la paix. Le vieux Tuisco, par ses prophéties extraordinaires, gagna la confiance de ma mère et la mienne.

— Et que t'a-t-il donc prédit d'extraordinaire?

— Je ne devrais peut-être pas vous le dire. Il m'a prédit une visite glorieuse, une visite comme jamais aucun homme n'en a reçue sur cette terre!

— Et a-t-il dit vrai?..... Tu rougis..... Qu'y a-t-il encore?

— Deux paroles, a-t-il ajouté, briseront à jamais ton bonheur.

— Les billets!... grand Dieu!

— Pourquoi sans cesse parler de ces billets? Ma mère bien-aimée dort depuis quatre ans son éternel sommeil dans le cimetière d'Uléäborg. Et moi, pauvre enfant, le bon Tuisco m'a recueillie, m'a consolée, et, dans ces déserts de neige, il me tient lieu de père.

— O bonne Toini, viens pleurer sur mon cœur. Viens avec moi revoir ta France, le pays de ta mère. Je veux t'entourer de toutes les splendeurs qui sont dues à ta naissance, je veux te rendre la félicité qu'un malheureux t'a ravie ; mais donne-moi, je t'en prie, donne-moi un gage de ton amour, afin que je croie à tes paroles.

— Prenez ce médaillon, mon prince; c'est le seul héritage que j'aie reçu de ma mère, c'est mon plus grand trésor : il renferme un morceau de la vraie

croix. Tant que vous le porterez sur votre cœur, vous ne craindrez ni l'eau, ni l'air, ni le feu, ni les balles, ni le poignard des assassins.

— Merci! mon enfant; ce médaillon chéri ne me quittera pas un seul instant de ma vie. Mais laisse-moi cueillir sur tes lèvres un baiser, un baiser pur comme celui des anges!... O Dieu!... et les blllets?...

— Pourquoi cette pâleur, mon prince?... Les voilà, ces billets; je les porte toujours sur moi : ils enveloppent une boucle des cheveux de ma mère... ma pauvre mère! Le duc d'Orléans prit les billets et les ouvrit avec avidité.

— O enfer! s'écria-t-il, *c'est l'écriture de mon père!*

. . . .



MANOUCH ET MADEMOISELLE LENORMAND.

HISTOIRE INVRAISEMBLABLE.

Manouch était un prince arménien de la grande et



célèbre famille des Mirza. Victime des révolutions

qui bouleversèrent tant de fois son pays, il s'expatri et s'établit, sans ressources, dans une ville de la Roumélie, où il se fit commerçant. Ses opérations réussirent. En peu d'années il devint immensémen riche. On comparait sa fortune à celle de Boukor son compatriote. Lié de la plus étroite amitié avec l pacha de Routschouck, Tersénickli-Oglou, et avec l fameux grand vizir Moustapha-Baïractar, il suivit c dernier à Constantinople, et prit une part active au événements politiques qui avaient pour but de venger la mort de l'excellent sultan Sélim III, étrangl dans le sérail par l'ordre de son cousin, Moustapha IV. Baïractar ayant échoué dans sa glorieus entreprise [1], et s'étant fait sauter en mettant lui-même le feu à la poudrerie impériale, où il avait p se renfermer, Manouch, proscrit dès lors, prit l fuite. Sa tête fut mise à prix. Suivi de six serviteur dévoués, il traversa la Turquie, armé jusqu'au dents, vint chercher un refuge à Bucharest, et y fi beaucoup de bien. La ville lui doit le vaste khan qu vous voyez. Huit mois après, secrètement averti pa Kossew, pacha et successeur de Tersénickli-Oglou à Routschouck, que ses ennemis avaient conçu le projet de s'emparer de sa personne, il quitta la Valachi et passa en Transylvanie.

Une aventure tragique signala son arrivée en c pays. Manouch, d'un courage et d'une intrépidit extraordinaires, était un de ces hommes pour qui l peur est un vain mot, une expression vide de sens.

Arrivé depuis cinq minutes à peine au poste de la *Tour Rouge* [2], il fumait, assis tranquillement sur une pierre, en attendant que l'on eût visité ses effets, quand une balle, évidemment dirigée contre lui, em-

[1] Voir à cet égard l'intéressant ouvrage intitulé les *Janissaires*, par notre ami M. Alphonse Royer.

[2] La Tour Rouge, frontière limitrophe de la Transylvanie et de la Valachie, possède un poste autrichien, une douane et un lazaret.

porte sa pipe. Surpris, mais non effrayé, Manouch va chercher une autre pipe, et revient se placer au même endroit. Il y était à peine, qu'une seconde balle atteint rudement un poignard qui sortait de l'une de ses poches. Cette fois, il lève la tête afin de s'assurer d'où lui peuvent venir ces deux coups. Ils venaient de deux Turcs qui l'avaient inutilement traqué de buissons en buissons pendant l'espace de quatre-vingts lieues. Exaspérés, n'ayant pas le droit de le relancer jusque sur le territoire transylvanien, de voir qu'il leur échappait et qu'en fuyant il leur enlevait l'espoir de toucher la somme promise à ceux qui l'amèneraient mort ou vif à Constantinople, ils étaient accourus, pour le tuer, sur les hauteurs au fond desquelles se trouve la grande cour du poste autrichien.

Godch! murmura Manouch sans changer de posture : *tzetzenenk anonz intch bès gitche tzenen marte* [1].

Et aussitôt, s'emparant d'une petite carabine d'Alep, coquettement montée en argent, qui ne le quittait jamais en voyage, il l'arma et l'étendit dans la direction des Turcs. L'un deux tomba frappé mortellement. Quant à l'autre, ne voulant pas d'autre preuve de la redoutable adresse de Manouch, il s'éloigna lestement.

De la Transylvanie, Manouch passa en Autriche, et de l'Autriche il gagna la France, où il demeura cinq ans. Il habitait, à Paris, un hôtel [2] meublé par lui somptueusement. Grand, beau, bien fait, jeune encore (il avait trente-sept ans), d'une intelligence rare, d'une érudition peu commune, d'un esprit éminemment distingué, il sut promptement se faire aux mœurs françaises, et fut bientôt réputé, dit-on,

[1] Les maladroits! montrons-leur comment on descend un homme. (En arménien).

[2] Cet hôtel, situé rue de Verneuil, a été démoli depuis lors, et converti en boutiques.



le plus élégant étranger de l'époque [1]. Son luxe et sa prodigalité furent cause de sa perte. La Porte demanda son extradition. Le gouvernement français s'y refusa, mais Manouch reçut du duc d'Otrante une lettre officieuse qui l'engageait à partir.

Le jour où lui vint cette invitation, il se rendit dans une maison des plus à la mode [2]. L'un de ses amis, le comte de Lorieu, si je ne me trompe, l'y avait présenté, et la maîtresse du logis l'accueillait toujours avec un vif sentiment de plaisir.

Ce soir-là une réunion beaucoup plus nombreuse que d'ordinaire s'y trouvait. Le jeu était animé. Les paris se succédaient avec une fiévreuse impatience. Manouch joua comme d'habitude fort gros jeu, et, comme d'habitude, gagna. Peut-être ses succès tenaient-ils à ce qu'il jouait sans y attacher d'importance, *misant* plus largement que beaucoup d'autres, parce que sa fortune lui en faisait presque une obligation, et que ses incessantes *razzias* l'y autorisaient. Quoi qu'il en soit, il gagnait.

Les pertes au jeu, quand elles sont par trop opiniâtres, irritent et font sortir de leur caractère habituel ceux qui en sont les victimes. Impatienté de perdre toujours et de voir devant Manouch une somme énorme, un jeune lieutenant de cavalerie, M de P***, s'écrie de façon à être entendu de l'assemblée :

« Il a un bonheur insolent !

— Qui cela, *il?* demande vivement l'Arménien, le rouge au front.

— Vous, parbleu ! répond le lieutenant.

— Alors, monsieur, vous me permettrez de vous dire que si vous trouvez mon bonheur insolent, j'ai lieu d'être surpris que vous vouliez l'être plus que lui.

[1] Manouch parlait facilement douze langues, et passait en effet pour le *Brummel* de Paris.

[2] L'hôtel de madame la comtesse d'A...d.

— Monsieur !

— Pas de bruit, je vous en prie. N'obligez pas un *barbare* à vous faire observer qu'il y a ici des dames...

— Vous me rendrez raison... !

— Volontiers. Mais, auparavant, — vous me ferez bien cette petite concession, — je veux prouver à mes partners que si mon bonheur est, ce que vous prétendez du moins, insolent, c'est aux caprices du hasard que j'en suis redevable, et non, comme votre exclamation pourrait le faire supposer, à quelque supercherie.

— Monsieur, je ne vous ai pas accusé.

— J'aime à le croire, et cependant je persiste. Vous avez dans la main une centaine de louis, j'imagine ?

— A peu près.

— Admettez-vous que je puisse avoir là quatre ou cinq fois cette valeur ?

— Beaucoup plus.

— Peu importe. Joignez-vous à ces messieurs, formez la même somme, je la joue d'un seul coup. Seulement, vous tiendrez les cartes *pour moi*, et l'un de ces messieurs, à votre choix, les tiendra *contre vous*. De plus, je ne veux *ni permettre* que l'on vous donne, ni vous donner moi-même le moindre conseil. Vous suivrez vos inspirations. Est-ce convenu ?

— Voilà, monsieur, repartit l'officier au comble de l'étonnement, voilà, de votre part, qui dénote une bien grande confiance en ma loyauté, car enfin...

— Cette confiance est naturelle : vous n'exposez, pour ce qui vous concerne, que le sixième environ de ma mise, vous jouerez, j'en suis persuadé, comme si vous deviez, en gagnant réellement, gagner et non perdre. Votre conscience y est engagée. »

La partie commença. On jouait alors l'*écarté*, le jeu en vogue. Le lieutenant gagna.

« Messieurs, s'écrie Manouch, une revanche ? »

Une seconde partie s'engage. Un nouveau partner est venu s'asseoir en face de M. de P***. M. de P*** l'emporte encore : le jeu lui vient à pleines mains.

« Seriez-vous d'avis de soutenir une troisième épreuve ? demande l'un des joueurs.

— Comment donc ! répond Manouch en souriant. Monsieur (il s'inclinait devant le lieutenant) a le bonheur trop... à mon tour, j'allais presque dire insolent, pour que j'ose me permettre une observation. D'avance je souscris à tout.

— Même à jouer quitte ou double ? dit l'officier piqué au vif dans son amour-propre.

— Même à jouer quitte ou double. Vous soignez si bien mes intérêts que j'aurais tort de refuser. »

Cette réponse était un second appel à toute la galerie. En un clin d'œil la table fut couverte d'or.

« Vous consentez toujours à ce que je tienne les cartes ? fit M. de P*** en s'adressant à Manouch.

— Plus que jamais. »

Les cartes furent battues et coupées. Du premier coup le lieutenant prit trois points.

« Messieurs, s'écrie à ce moment l'ancien ami de Baïractar, l'avantage est pour moi. J'offre aux deux joueurs de changer de place.

— Du tout, du tout ! disent les parieurs en même temps, la règle du jeu s'y oppose. »

Mais, avant que le premier mouvement d'étonnement soulevé par cette ouverture eût été calmé, Manouch avait de lui-même opéré le changement.

La partie continua. Le lieutenant marqua ses cinq points. Son partner n'en avait pas pris un seul !...

L'Arménien compta froidement le gain : il s'élevait à près de *cent mille francs !* Aussitôt, faisant douze lots de chacun huit mille livres, il les envoya, séance tenante, aux maires de Paris pour être distribués aux

pauvres de leurs arrondissements respectifs [1]. Ensuite, prenant le lieutenant à l'écart :

« Le jour, lui dit-il, commence à paraître, il faut qu'avant quelques heures j'aie quitté Paris. Je n'ai pas oublié la satisfaction que vous m'avez demandée, je suis à vos ordres.

— Monsieur, répliqua vivement M. de P***, j'étais loin de penser qu'un *barbare*, comme il vous a plu de vous nommer, dût jamais donner une leçon de savoir-vivre à l'un de ceux qui prétendent être le peuple le plus civilisé du monde. Je m'avoue doublement coupable. Oubliez ma ridicule sortie; accordez-moi, je vous en supplie, votre estime, et vous aurez toujours en France un ami sincère et dévoué. »

Manouch tendit la main au lieutenant, et deux heures après il montait en voiture, ne pensant assurément pas qu'il s'éloignait de Paris pour toujours.

Tout, dans la vie de ce noble cœur, était marqué au coin de l'étrangeté. Au moment où il allait franchir la barrière Saint-Martin, un encombrement de voitures ayant arrêté momentanément sa chaise, il mit la tête à la portière. Un carrosse bourgeois se trouvait dans le même embarras. Une dame vêtue avec beaucoup de recherche occupait le fond de ce carrosse, et cette dame, la célébrité de son siècle, c'était mademoiselle Lenormand.

« Pardieu ! se dit Manouch, la rencontre est bizarre ; il faut, si faire se peut, que j'en profite. Voilà cinq ans que je désire voir cette pythonisse fameuse, et jamais, tant son salon de la rue de Tournon est tous les jours envahi, l'occasion ne s'était présentée plus belle. »

[1] Le lendemain on lisait dans le *Journal de Paris* : « Un riche étranger, qui a voulu garder l'anonyme, a envoyé aux douze maires de Paris une somme de *quatre-vingt-seize mille francs*, pour cette somme être distribuée aux malheureux de leurs arrondissements. Un pareil trait n'a pas besoin d'éloges. »

Et se penchant tout à fait en dehors de sa voiture:

« Mosoch, dit-il, Mosoch? »

Un domestique de confiance s'avança.

« Tu vois cette dame?

— Oui, monseigneur.

— Va t'informer si elle veut bien me faire l'honneur de m'accorder trois minutes d'audience dans son carrosse. »

Mosoch partit, et revint aussitôt. La devineresse consentait.

« Pardonnez-moi ma liberté grande, madame, lui dit Manouch en s'asseyant devant elle; je suis étranger, et de longtemps sans doute je ne remettrai les pieds dans votre pays.

— De longtemps, en effet, balbutia mademoiselle Lenormand, qui avait pris machinalement la main gauche de son visiteur, et qui en interrogeait les lignes palmaires avec une vive attention.

— Continuez, continuez, reprit l'Arménien voyant qu'elle paraissait hésiter. Je serais enchanté de connaître mon sort.

— Enchanté!... Je ne vous demanderai pas, monsieur, si vous avez assez de force d'âme pour lutter contre la mauvaise fortune. Cela se lit sur votre visage. Ecoutez-moi donc. »

Elle fit alors la biographie de Manouch depuis le jour où il était né jusqu'au moment de sa rencontre fortuite à elle-même avec lui. Puis, arrivée là :

« Vous allez de ce pas, lui dit-elle, en Russie?

— Oui, madame.

— A Saint-Pétersbourg?

— C'est encore vrai.

— L'empereur Alexandre vous fera l'accueil le plus empressé.

— Voilà qui est très-flatteur, assurément.

— Il vous offrira du service, vous nommera feld-

maréchal, vous décorera des ordres de *Saint-André* et de *Saint-Wladimir*.

— De mieux en mieux.

— Il voudra vous faire épouser l'une des plus belles et des plus aimables jeunes femmes de la cour.

— Ah ! par exemple, quelque tentant que cela soit, je refuserai.

— Je le sais. Depuis la mort de la seule femme que vous ayez sincèrement aimée, vous avez juré de ne plus vous remarier [1].

— Et je tiendrai mon serment ! dit en soupirant Manouch.

— Vous avez deux fils, poursuivit la sibylle ; de ces deux fils, l'un mourra jeune, l'autre obtiendra de grands honneurs. La Porte demandera votre extradition, comme elle l'a demandée à la France. Le czar refusera. On aura recours aux menaces. Ces menaces seront sans succès. On achètera l'un de vos serviteurs...

— Puis-je dès à présent savoir lequel ?

— Celui-là même que vous venez de m'envoyer.

— Mosoch?... C'est impossible !

— Il recevra l'ordre de vous empoisonner, poursuivit froidement la pythonisse, et...

— Achevez.

— Et il vous empoisonnera ! » dit-elle en laissant retomber la main du jeune homme.

En ce moment, l'encombrement des voitures cessait. Mademoiselle Lenormand rentrait dans Paris. Ses chevaux piaffaient en rongeant leur frein d'impatience. Ne voulant pas la retenir davantage, Manouch ôta de ses doigts un diamant de grand prix, le lui

[1] Manouch avait épousé une Rouméliote catholique dont il était éperdument amoureux. Forcé, par suite de la précipitation de sa fuite, de la laisser en Valachie, elle y fut tellement tourmentée, qu'elle résolut, à son tour, confiant ses enfants à une main amie, de braver les périls du voyage et de passer en France. Mais la mort l'arrêta dans le bannat de Temeswar. Elle avait alors vingt-trois ans.

offrit galamment, et comme elle se récriait, disant que le triste oracle qu'elle venait de rendre ne méritait pas une si royale munificence :

« Peut-on, reprit Manouch le sourire sur les lèvres, se montrer trop reconnaissant et trop généreux envers ceux qui vous sauvent la vie?

— Vous sauver la vie! je le voudrais, balbutia la devineresse ; mais, hélas! ni moi ni personne n'en serions capables : on ne peut lutter contre sa destinée.

— Vous croyez? Eh bien, à quel nombre d'années fixez-vous le temps que je dois encore passer sur la terre?

— A deux ans.

— Conservez donc ce bijou comme dépôt. Si dans deux ans et deux mois je ne suis pas venu vous le réclamer, vous le garderez en mémoire de moi. »

Et s'inclinant avec une parfaite politesse, Manouch rejoignit sa chaise et partit.

« Qui de vous, chers lecteurs, n'a deviné le dénoûment de cette histoire? Celle que Robespierre, Marat, Saint-Just, madame Tallien, Joséphine Beauharnais, Bonaparte, l'empereur Alexandre, le roi de Prusse, Talleyrand, le grand comédien Talma, le peintre David, le duc de Berry, *et tutti quanti* ne dédaignèrent pas, à tort ou à raison, de consulter, celle-là, dis-je, se trompait rarement, on le prétend du moins. Manouch passa en Russie. Reçu à bras ouverts par l'empereur, il prit auprès de lui du service, devint feld-maréchal et chevalier de tous les ordres de l'empire. On voulut le marier : il repoussa les offres les plus séduisantes. La Porte demanda son extradition : elle fut refusée. La Russie convoite depuis cent cinquante ans la possession, je ne dirai pas précisément de la Turquie tout entière, mais de Constantinople, et veut y arriver en détachant de l'empire ottoman ses provinces les plus importantes. Or, sachant que Manouch

était de l'une des familles influentes de l'Arménie, elle espérait se servir de lui et de son nom pour s'emparer de ce riche pays.



Cependant un an, dix-huit mois même s'étaient écoulés, et rien n'annonçait qu'une catastrophe dût avoir lieu prochainement. Les ennemis de Manouch

semblaient avoir renoncé à le poursuivre. Quant à lui, plus l'époque fatale approchait, plus il affectait d'indifférence et de gaieté.

Un jour (c'était le dernier des deux ans qui lui avaient été accordés), seul dans son palais, il soupait, servi par Mosoch... Mosoch plus dévoué que jamais à son maître. Sur sa table était un plat de ces *serlets* du Volga, devenus fameux depuis qu'un opulent Sybarite, je ne sais lequel, les payait, au cœur de l'hiver, *huit cents roubles* pièces, les pêcheurs étant obligés d'aller, au péril de leur vie, les chercher à une grande profondeur dans le fleuve sous la glace. Manouch en attaquait un, lorsque, regardant son domestique, il lui dit comme par réflexion :

« Te rappelles-tu, Mosoch, cette belle dame dans le carrosse de laquelle je montai à la barrière Saint-Martin de Paris il y a juste aujourd'hui deux ans? »

Et comme Mosoch s'inclinait en forme d'affirmation, Manouch poursuivit :

« J'allais la prier de me dire ce que les bonnes gens en France appellent naïvement *la bonne aventure*. Sais-tu ce qu'elle me prédit?... Que je mourrais empoisonné, et que l'empoisonneur serait... tu ne devines pas? »

Mosoch devint pâle et ne répondit rien.

« Comme tu trembles, et quelle figure effarée tu as! poursuivit gaiement le favori du czar. En vérité, si j'étais superstitieux, je serais tenté de croire qu'en te nommant elle ne m'en aurait point imposé.

— Monseigneur, balbutie Mosoch la physionomie livide, je puis vous jurer...

— Rassure-toi, mon brave serviteur. Une semblable idée est loin de moi. A quoi bon te justifier? N'ai-je pas pour garant de ta fidélité la manière dont tu t'es comporté hier à mon égard? Il t'était si facile de te débarrasser de moi en me laissant couler au fond de la Néva! Mais non, tu as mieux aimé re-

lever ma barque et me tirer de l'abîme en risquant d'y rester toi-même. Tiens, prends cette bourse, tu as bien acquis ce qu'elle contient. »

En parlant de la sorte, Manouch avait mangé la moitié peut-être d'un serlet. Tout à coup, pris d'un malaise étrange, il s'arrête; des tranchées affreuses



se déclarent; des tiraillements horribles l'empêchent de parler. Il jette les yeux sur Mosoch... Mosoch, à genoux, tendait vers lui des bras suppliants. Sur ses joues coulaient silencieusement de grosses larmes.

« Misérable! s'écrie Manouch en faisant un violent effort, la sorcière avait donc dit vrai!... Oh! tu mourras avant moi!...

— Mon bon maître!...

— Meurs!

— Ecoutez-moi, par pitié!

— Monstre!... tu me fais trop souffrir... »

Et, se débarrassant des étreintes de son assassin; Manouch lui plongea son couteau dans le cœur.

Mosoch, ajouta notre cicerone, ne succomba point. Il alla se livrer de lui-même au chef de la police, et raconta de point en point ce que je viens de vous dire. Le matin même du jour où il venait d'empoisonner son généreux maître, il avait reçu *vingt mille* roubles. Le dénoûment de ce tragique épisode se trouve consigné dans la correspondance que j'ai toujours entretenue avec Manouch.

« Vous le connaissiez? demandai-je.

— Beaucoup.

— Avez-vous su ce qu'était devenu le meurtrier?

— Il fut envoyé aux mines.

— Et les deux fils de Manouch?

— Quant à eux, l'oracle s'est trompé. L'aîné a failli mourir des suites d'une blessure reçue devant Varna, mais enfin il s'est heureusement rétabli. On le dit aujourd'hui général, et l'un des plus distingués de l'armée russe. L'autre fils est chambellan de l'empereur Nicolas, qui l'affectionne particulièrement. Tous les deux ont hérité des colossales richesses de leur père [1]. »

Cette histoire nous a été racontée à Jassy par un homme tout à fait digne de foi.

XX.

[1] Manouch avait une énorme quantité de pierreries, et, parmi ces pierreries, un diamant d'une telle grosseur et d'un orient si pur, qu'il jetait des feux assez éclatants pour éclairer comme une lumière même. — Ce diamant fut offert au czar par les fils de Manouch. Il fait, assure-t-on, partie des joyaux de la couronne impériale.

UNE SUPPLIQUE AMOUREUSE.

Il me tombe sous la main, à propos du petit dieu malin, une citation qui vaut son pesant d'or, et que je vais reproduire dans son entier, après l'avoir, au préalable, expliquée en quelques mots de prologue.



Mademoiselle Rocher (quelle dureté !) avait, paraît-il, promis son cœur à un certain M. Constant.

Ledit M. Constant avait pris acte de la promesse, et donné, lui, son propre cœur en retour.

Mais mademoiselle Rocher, en vraie fille d'Eve, est capricieuse; elle vint donc à changer d'idée.

M. Constant, fidèle à son nom, réclame de sa partenaire le cœur qu'elle lui a promis.

L'infidèle lui offre de reprendre le sien propre.

M. Constant déclare la chose impossible, attendu que la cruelle en a pris possession.

Enfin, à bout de prières, de menaces, de larmes et d'efforts, M. Constant, justement indigné d'une si noire perfidie, a recours à un remède violent pour faire tenir l'engagement pris à son égard.

Le susdit M. Constant fait signifier à l'inflexible Rocher la citation suivante, dont on a bien voulu me communiquer l'original :

« L'an de persévérance, le premier du mois d'assiduité, heure dite du berger.

» A la requête de M. Amand Constant, profession d'amoureux, et, comme tel, non sujet à la patente, demeurant au hameau de la Belle Passion, commune

de Sincérité, canton de Constance, arrondissement du Sacrifice, département de la Bonne-Foi.



» Moi, Adonis Letendre, huissier-audiencier ordinaire, demeurant audit lieu de Sincérité, hameau de Politesse, quartier de la Courtoisie, avenue de la Sensibilité, ai cité mademoiselle Aimée Rocher, fille Cruauté, demeurant en la commune des Duretés, au hameau de la Rigueur, rue du Cœur-Volant, 9, en son domicile, parlant à son aimable personne, trouvée dansant et chantant *Trou-là-là*,

» A comparoir, avant la chute du jour de lundi prochain grande fête de saint Clair, au tribunal de Tendresse, siégeant commune du Sentiment, cour de l'Amitié, allée des Soupirs, et jugeant en dernier ressort de toutes querelles, disputes et contestations relatives aux engagements de cœur;



» Pour ladite demoiselle Rocher s'entendre condamner à donner, le même jour et sans délai, son cœur audit sieur Amand Constant, conformément à la promesse verbale qu'elle lui en a faite sur

papier vélin satiné rose, le tout ainsi qu'il en sera justifié en cas de dénégation.

» Lui déclarant que, faute de comparoir, elle sera condamnée, même par corps, à coiffer sainte Catherine.

» Coût du présent exploit, le plaisir de le délivrer.

» Signé ADONIS LETENDRE.

» Enregistré gratis au bureau de la Fidélité éprouvée, l'an de Discorde, le premier mois de la Rupture.

» Le receveur, TIMBRESEC. »

Si la demoiselle Aimée Rocher résiste à une pareille sommation, c'est qu'elle aura le cœur plus dur qu'une pierre.



LA RÊVEUSE.

NOUVELLE FORME DE LA SORCELLERIE MÉDICALE.

Qu'est-ce qu'une *rêveuse?* Un petit procès qui se dénoue devant le tribunal correctionnel d'Orléans nous apprend ce qu'on entend par ce mot dans les crédules campagnes de la Beauce, de la Sologne et du Gâtinais. Une *rêveuse*, c'est une somnambule d'un genre particulier qui n'emploie pour exercer sa puissance ni médecin, ni magnétiseur, ni intermédiaire quelconque, mais qui s'endort elle-même, consulte seule comme un médecin, guérit les maladies, défait les sorts, le tout sans s'éveiller.



Rosalie Touchon, femme du sieur Bois, maçon, a conquis ainsi comme rêveuse, au village de Messas et à dix lieues à la ronde, une grande renommée, et par suite une nombreuse clientèle. Ne croyez pas d'ailleurs que cette clientèle ait rien perdu de ses illusions : elle a une foi absolue dans les oracles de Rosalie Touchon, et aux pieds même de la justice, elle

vient s'applaudir de l'avoir consultée et rendre hommage à la pauvre persécutée. C'est au milieu de la France civilisée que cela se passe; c'est là que depuis quelque temps de pareils faits se renouvellent à de courts intervalles, et se perpétuent grâce à de honteuses crédulités, malgré les leçons de la justice.

Rosalie Touchon déclare qu'elle peut donner la preuve qu'elle a guéri bien du monde de leur mal. Elle ne peut pas dire comment cela se fait; elle ne se souvient de rien; elle dort, et le reste lui demeure inconnu. Elle a demandé d'ailleurs la permission au maire, et on a battu la caisse pour l'annoncer. Elle ne fait pas de dupes; elle dit à ceux qui viennent de ne la consulter que s'ils ont confiance en Dieu.

Les témoins, en effet, surtout deux femmes, la femme Genty Denis et la femme Denis Matthieu, affirment, avec un accent de croyance inébranlable, que la rêveuse n'a dit ni fait de mal à personne, et qu'elles en sont satisfaites. La seconde surtout déclare qu'elle l'a consultée pour son gendre, qui ne pouvait remuer un cheveu sans crier, et qu'au bout de six jours il a pu se remettre à quatre pattes, puis il a marché; qu'une autre fois il avait un bras qui lui faisait bien mal, et qu'au moyen d'un ruban béni, il était le lendemain aussi libre de son bras que de son corps. Les neuvaines, les prières, l'encens brûlé, etc., ont fait d'autres cures. Le tout était d'avoir confiance en Dieu et les saints, et accessoirement de donner 3 francs par consultation.



Toutefois le maréchal des logis de gendarmerie de

Beaugency, qu'on a envoyé troubler les exercices de



Rosalie Touchon, a déclaré que la rêveuse lui avait dit que la misère l'avait poussée à ce métier, et qu'elle ne croyait pas à sa puissance. Au moment où il s'est

présenté chez elle, elle était en consultation, et disait : « Bonjour à Dieu et à ses saints; saint Pierre, fermez la porte; » mais il paraît que saint Pierre n'a rien fermé. C'est un peu désillusionnant.



Le mari, le maçon Bois, répète que le maire de la commune a donné à sa femme permission de travailler, et se défend très-vivement de l'inculpation d'escroquerie. Il ajoute que tout le monde fait des compliments à sa femme, et que s'il reçoit l'argent, c'est de bien bonne foi et sans penser à mal.

Le tribunal n'a pas pu être de l'avis de la rêveuse et des témoins ; il a renvoyé le mari des fins de la plainte, mais il a condamné Rosalie Touchon, femme Bois, pour escroquerie, comme s'étant fait remettre de l'argent en faisant croire à un pouvoir imaginaire, à 25 francs d'amende et aux dépens.

Hélas ! la leçon profitera-t-elle, et la rêveuse, en face d'une semblable clientèle, ne va-t-elle point passer pour une bonne femme persécutée? Croyez donc à la civilisation !



PHRÉNOLOGIE.

SOUVENIRS DE VOYAGES D'UN PHRÉNOLOGISTE.

En 182..., me trouvant à***, délicieuse ville bâtie aux pieds des Alpes, j'appliquais les démonstrations



de mon cours en me livrant ardemment à de nombreuses consultations particulières : chacun à l'envi me venait interroger. Un très-grand nombre de personnes de tout sexe, de tout âge et de toutes classes

avaient eu recours à mon expérience ; mais rien de bien saillant n'avait jusque-là frappé mon attention, et, mon cours fini, j'annoncai mon départ.



Mes préparatifs terminés, le lendemain j'allais quitter la ville, quand le soir on m'apporte une lettre anonyme, mystérieuse de forme et de style ; j'étais prié d'attendre jusqu'à dix heures une visite très--importante, pour une consultation; les termes étaient pressants ; il s'agissait de tout l'avenir d'une jeune fille.

Habitué à de pareils mystères, à dix heures, mon domestique introduisit deux femmes, l'une d'un âge mûr, et l'autre jeune, si jeune et si belle, que l'on ne pouvait comprendre l'expression qui voilait son visage.

De singulières pensées animaient ces deux figures,

pâles toutes deux, toutes deux exprimant une secrète douleur, une intime anxiété. C'étaient la mère et la fille. Femme de quarante ans, la mère portait dans tous ses traits, dans ses yeux fatigués et doux, l'expression de cette bonté faible et aveugle qui perd tant de jeunes filles; son visage était triste, les passions avaient passé sur ses traits en y imprimant leurs traces; les rides de son front annonçaient de brûlants chagrins; et cependant ses regards exprimaient une ineffable tendresse.



La jeune fille, au contraire, présentait cette abnégation dédaigneuse de toute

âme vaincue, et semblait sous l'empire de quelque déception complète et profonde; ses formes étaient pures, on eût dit un ange de Raphaël; peut-être qu'en regardant de près on eût vu jaillir de sa prunelle brune voilée de longues paupières le feu de passions brûlantes; ses traits fortement accentués, ses cheveux noirs bouclés, sa taille souple et frêle faisaient de toute sa personne une énigme où l'esprit se perdait.

Après m'avoir présenté sa fille et prié de lui communiquer exactement et sans détour mes résultats, mes observations, la mère nous laissa et fut attendre dans la pièce voisine. Nous fûmes seuls : la science et la nature. Le silence, l'émotion, et je ne sais quoi que je pressentais dans ces deux femmes, me firent hésiter à poursuivre. Mais elle attendait, et son regard paraissait défier ma puissance; je me décidai; mon expérimentation commença; pas un mot ne sortait de la voix dédaigneuse de cette jeune fille, qui semblait m'interroger; son impression sur mon esprit avait été tout en sa faveur; et, prêt à m'intéresser à cette organisation anguleuse, j'étendis la main, mes doigts se perdirent dans sa chevelure; mais à peine eus-je exploré sa tête que mon cœur se serra; le crime, le crime sans remords, sans colère, sans angoisses, le crime sans frein, sans lutte, sans hésitation, mais froid, résolu, le crime surgissait dominant dans sa tête. Impérieuses et indépendantes, les passions embrassaient cette nature où vainement je cherchais du cœur. La science me parut en défaut, je crus me tromper, mais, en examinant de nouveau, le doute ne me fut plus permis.

Etonnée de mon silence, de l'embarras où je semblais être, elle parut triompher; ma voix altérée ne pouvait répondre. Je préférais accuser la science, mon expérience était bouleversée; jamais contraste plus effrayant ne m'avait frappé : le visage et la tête. Ne

pouvant me résoudre à parler, à sonder cette nature dans ses abîmes, je la laissai pour appeler sa mère. Se méprenant sur mon intention, craignant que je ne révélasse mon examen, elle courut à la porte, en me suppliant de lui répondre : sa parole, amère et mordante, me porta le défi de la juger ; puis, émue, agitée et me ramenant :

« Qui suis-je donc enfin, dit-elle, que vous n'osiez parler ?

— Eh bien ! lui répondis-je en la laissant asseoir, écoutez-moi : votre nature est puissante, mais des passions violentes grondent dans votre tête. Vous êtes jeune encore, vos instincts peuvent se corriger ; mais ne vous mariez jamais, n'aimez jamais personne.

— Et pourquoi ? me dit-elle étonnée.

— Parce que vous ne vous marierez que par caprice, pour tromper et satisfaire vos besoins ; parce que vous n'aimerez jamais par le cœur, et votre amant ou votre mari vous fatiguant...

— Eh bien ?

— Eh bien !... vous vous en débarrasserez.

— Mais... Monsieur !...

— Ecoutez : chez vous un besoin insatiable d'opulence et de richesse est dominant ; la ruse vous facilite l'acquisition ; la conscience est nulle ; la vénération est déprimée : rien n'arrêtera donc vos désirs. Vous n'avez ni foi ni préjugés ; les passions physiques les plus ardentes brûlent dans vos veines ; l'affection n'existe pas, la violence vous entraîne. Eh bien, si vous rencontrez un obstacle à vos désirs soit d'amour, soit de propriété, si la ruse ne réussit pas, si votre volonté de fer est impuissante, vous emploierez la destruction ! »

A peine ce mot : destruction ! fut-il tombé de ma bouche, qu'elle pousse un cri ; et, jugeant de ma franchise par la terreur empreinte à mon front, elle se couvrit les yeux de ses deux mains, des larmes cou-

lèrent, et je vis un désespoir poignant ; le regret me vint de mon analyse en contemplant cette nature si belle et vouée au mal ; mais la science n'est jamais stérile, ces résultats pouvaient être prévenus, et j'essayai de quelques conseils : ce fut en vain ; cinq minutes se passèrent que son désespoir la brisait encore ; puis se relevant audacieuse et fière, mais résignée :

« N'en dites rien à ma mère, fit-elle en me prenant la main, je suis ce que sa faiblesse m'a faite, que voulez-vous, c'est trop tard !

— Mais, seule, elle peut vous sauver, lui dis-je en me dirigeant vers la porte.

— Grand Dieu ! arrêtez ! s'écria-t-elle.

— Que craignez-vous? fis-je surpris en la voyant presque à genoux.

— Ah ! c'est que... vous ne savez pas... c'est que je me... l'on me marie !

— Vous marier !... Je compris tout. Ne sachant que faire, je lui conseillai d'attendre...

— Attendre ! s'écria-t-elle, non, non ; j'ai besoin de liberté... Demain tout sera fini !

— Mais vous l'aimez donc bien ?

— Il a deux cent mille francs ! »

Cette perversité dont le cri perce au milieu de la douleur étonne et confond, et peut-être n'y croira-t-on pas quand on saura que cette jeune fille n'avait que dix-huit ans.

Enfin la mère parut ; mais c'était une nature faible, sans énergie ; lui révéler le caractère de sa fille, c'eût été la tuer ; je lui promis mon analyse pour le lendemain, me réservant d'atténuer les nuances, et toutes deux regagnèrent leur voiture.

Exacte au rendez-vous, car je partais le soir, la mère vint me trouver. Après plusieurs précautions j'essayai de lui montrer quelques-unes des dispositions de sa fille, elle ne voulut rien entendre ; mes efforts furent impuissants. Sa fille était un ange, et le

résultat fut tel, que si je n'avais été chez moi elle m'eût sans doute invité à sortir.

Je partis donc; mais à quelques mois de là, repassant près des Alpes, je m'arrêtai dans la bonne ville de***, ne pensant plus à cette consultation. A peine descendu à l'hôtel de***, le maître de la maison s'empressa de me conter la nouvelle du jour.

Une jeune fille, mariée depuis plusieurs mois, venait de frapper son mari de plusieurs coups de couteau, et s'était enfuie avec un riche étranger.

Je demandai, en tremblant, le nom de cette jeune dame. Je ne fus que médiocrement étonné d'apprendre qu'elle était précisément celle qui m'avait consulté à mon premier passage.

UNE RÉSURRECTION.

L'immortel Cuvier, en considérant un fragment osseux, a reconstruit des animaux antédiluviens; son vaste génie, secondé par sa merveilleuse instruction, a su rendre éloquente une parcelle inerte de la matière: mais si l'esprit l'emporte sur la matière, la matière vient réagir sur l'esprit, et lui fournir une base solide sur laquelle il peut élever des édifices durables qui sont les temples de la science, cette fille de Dieu !

Il y a bien longtemps j'avais un ami, qui justifiait pleinement ce titre, sévère pour mes fautes, indulgent pour mes rares qualités, et auquel je rendais, à mon tour, les mêmes services. Nous devions passer notre vie ensemble et faire de la science en partie double; riches tous les deux de notre misère, nous trouvions dans l'étude une consolation contre les froissures du monde, dont nous étions incompris, c'était alors le mot à la mode ; mais les chemins sont pénibles au début de la carrière, lorsqu'on n'a pour apport social qu'une droiture inébranlable et un courage immense.

De retour à Paris, après une assez longue absence,

je retrouvai mon ami succombant à une phthisie pulmonaire, ce désespoir de la médecine ; il est im-



possible de se figurer la quantité de drogues de toute nature qu'il avait prises pour se guérir de cette triste maladie, toutes drogues destinées aux poumons et envoyées à l'estomac, qui, comme toujours, messager infidèle, les gardait pour lui ou les dénaturait. Le résultat de ce traitement était infaillible, mon ami mourut dans mes bras !... Vous croyez que là finit tout naturellement notre association, pas du tout ; mon ami était philosophe, et désirant me conserver sa protection, dont il savait que j'avais grand besoin, il me fit promettre que j'exécuterais fidèlement ses dernières volontés. Je m'y engageai sur l'honneur, et à

cette époque c'était quelque chose, et puis, nous ne pouvions mettre que cela en jeu.... Il exigea de moi que, vingt-quatre heures après sa mort, je séparasse sa tête du corps, pour la préparer anatomiquement, et la conserver toute ma vie; dans les moments difficiles, je devais la consulter.

J'exécutai religieusement mon pénible engagement, et depuis ce moment j'ai gardé cette tête auprès de moi; bien des moments pénibles ont espacé ma vie, jamais cette tête ne m'a fait défaut.... Mes accès de découragement et de désespoir ont été calmés par le souvenir de la résignation de mon ami; mes mouvements d'orgueil par cette froide image de la mort, qui me donnait la mesure des humaines passions....

Cette tête a eu sur ma vie une influence incessante, et, il y a quelques jours, il m'était réservé une douce et bien triste joie.

Mon savant et illustre ami, le docteur Castle, le phrénologue-psychologiste par excellence, m'invita à assister à l'ouverture d'un des remarquables cours de phrénologie qu'il fait à Paris, et dont nous parlerons; j'y allai, emportant la tête de mon ami qui, lui aussi, était phrénologue: je croyais encore lui faire plaisir.

Je mis cette tête devant le docteur Castle, qui, après l'avoir examinée et étudiée un instant, me fit revivre mon ami:

Traits saillants de son caractère,
Nuances insaisissables de son humeur,
Dispositions de son esprit,
Connaissances variées,
Voire même ses légers défauts,
Rien ne manquait à ce tableau, ni au physique, ni au moral; mon ami était ressuscité, sa tête me parlait encore par la bouche du savant phrénologue.

D[r] du Planty.



Initiation à la Philosophie de la liberté, par Ch. LEMAIRE, ancien préfet. 2 vol. 7 fr.

Histoire de la Pologne, Précis historique, politique et militaire de la révolution de 1830, par le général ROMAN SOLTYK. 2 vol. *ornés* de 4 portraits. 8 fr.

Les Orateurs de la Grande-Bretagne depuis Charles Ier jusqu'à nos jours, par H. LALOUEL, avec une lettre de M. de Cormenin. 2 tomes en un fort vol. 3 fr. 50 c.

Pérégrinations en Orient, ou Voyage en Égypte, Syrie, Palestine, Turquie, Grèce, etc., par M. Eusèbe de SALLES. 2 tomes en 1 fort vol. 3 fr. 50 c.

De l'organisation de la république depuis Moïse jusqu'à nos jours, par Auguste BILLARD, ancien conseiller d'État. 1 beau vol. 3 fr. 50 c.

Ouvrages du même format et du même prix.

Œuvres de F. Cooper, traduction de DEFAUCONPRET. 30 vol. avec 90 gravures. 120 fr.

Chaque volume se vend séparément.

La France et l'Angleterre, par M. J. CORDIER, ancien député du Jura. 3 fr. 50 c.

DICTIONNAIRE POLITIQUE

Encyclopédie de la science et du langage politiques,

Par les notabilités de la presse et du parlement; précédé d'une Introduction par GARNIER-PAGÈS aîné, publié par EUG. DUCLERC et PAGNERRE. 1 fort vol. in-8° grand jésus, de près de 1,000 pages à deux col. 4e édition. . . 15 fr.

DES

MONTS-DE-PIÉTÉ ET DES BANQUES DE PRÊT SUR GAGE

EN FRANCE ET DANS LES DIVERS ÉTATS DE L'EUROPE,

Par A. BLAIZE,

Ancien Directeur du Mont-de-Piété de Paris.

2 vol. grand in-8°. — Prix : 15 fr.

LES CONTEMPLATIONS,

Par VICTOR HUGO.

2 vol. in-8°. — Prix : 12 fr.

HISTOIRE DE LA RESTAURATION.

1814 à 1830.

Par **M. A. DE LAMARTINE.**

8 volumes in-8° cavalier, format de l'*Histoire des Girondins*, illustrés de 32 magnifiques portraits-vignettes sur acier.

Prix : 5 francs le volume.

LE MÊME OUVRAGE

8 vol. in-18 jésus vélin.	28 fr. »
Chaque volume se vend séparément.	3 fr. 50

LE TAILLEUR DE PIERRES DE SAINT-POINT,

RÉCIT VILLAGEOIS,

Par **M. A. DE LAMARTINE.**

1 volume in-8° cavalier. — Prix : 4 francs.

HISTOIRE DES CONSTITUANTS,

Par **M. A. DE LAMARTINE.**

4 volumes in-8°, format des *Girondins.* — Prix : 5 fr. le volume.

HISTOIRE DE LA TURQUIE,

Par **M. A. DE LAMARTINE.**

8 volumes in-8°, format des *Girondins.* — Prix : 5 fr. le volume.

HISTOIRE DE RUSSIE,

SUITE ET COMPLÉMENT DE L'HISTOIRE DE TURQUIE,

Par **M. A. DE LAMARTINE.**

2 vol. in-8°, vélin. — Prix : 10 francs.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE M. DE LAMARTINE,

6 volumes grand in-8° cavalier vélin

Illustrés de 25 gravures sur acier par nos premiers artistes.

Division de l'ouvrage :

Méditations, Nouvelles Méditations, Chant du Sacre, Mort de Socrate, Pèlerinage de Childe-Harold, avec notes et commentaires. 1 vol. 7 fr.

Harmonies poétiques, Recueillements, notes et commentaires. 1 vol. 7 fr.

Jocelyn, avec notes et commentaires. 1 vol. 6 fr.

Chute d'un Ange. 6 fr.

Voyage en Orient. 2 vol. 12 fr.

ÉDITION IN-18

AUGMENTÉE DE NOUVELLES POÉSIES, COMMENTAIRES, ETC.,

FORMAT ANGLAIS, A 3 FR. 50 C. LE VOLUME.

Chaque volume se vend séparément.

Méditations poétiques	1 vol.	Jocelyn	1 vol.
Nouvelles Méditations	1 vol.	Chute d'un Ange	1 vol.
Harmonies poétiques	1 vol.	Voyage en Orient	2 vol.
Recueillements poétiques	1 vol.	Raphaël	1 vol.

DE LA DÉMOCRATIE EN AMÉRIQUE,

PAR ALEXIS DE TOCQUEVILLE,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

13e édition, revue, corrigée et augmentée d'un Examen comparatif de la démocratie aux États-Unis et en Suisse, et d'un Appendice. 2 vol. in-18 jésus, format anglais. 7 fr.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE MODERNE DES DEUX MONDES,

Par M. Augustin BÉLIE.

2 vol. in-8°. — 10 fr.

Ouvrage adopté pour la méthode Lévi.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



PARIS. — TYPOGRAPHIE HENRI PLON, RUE GARANCIÈRE, 8.